



CEDANT ARMA
Robert Barclay,
Bury Hill




492

LES LEÇONS
DE
THALIE.

TOME SECOND.

LES LEÇONS
DE THALIE
OU
LES TABLEAUX
DES DIVERS RIDICULES
Que la Comédie présente :

Portraits, Caracteres, Critique des mœurs ; Maximes de conduite propre à la Societé.

Lectorem delectando, pariterque monendo.

Hor. Art. Poët.

TOME SECOND



A PARIS, QUAI DES AUGUSTINS ;

Chez NYON Fils, à l'Occasion.
GUILLYN, du côté du Pont Saint Michel, au Lys d'Or.

M. DCCLI.

Avec Approbation & Privilege du Roy.


LIBRARY
MAY 9 1952
UNIVERSITY OF TORONTO



LES LEÇONS DE THALIE,

OU

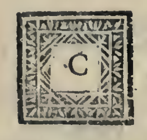
LES TABLEAUX

des divers Ridicules que la Comédie présente.

GENTILHOMME

DE CAMPAGNE.

Portrait de certains Gentilhommes de Campagne entêtés de leur Seigneurie.



E Geronte eſt un ſot qui croit avoir reçu,
Toute ſa part d'eſprit en bon ſens prétendu.
De tout uſage antique amateur idolâtre,
De toute nouveauté frondeur opiniâtre.
Homme d'un autre ſiécle & ne ſuivant en tout;

Pour ton qu'un vieux honneur, pour loi que le vieux goût.
Cerveau des plus bornés, qui tenant pour maxime,
Qu'un Seigneur de Parroiſſe eſt un être ſublime,
Vous entretient ſans ceſſe avec ſtupidité,
De ſon Banc, de ſes foins & de ſa dignité.
On n'imagine pas combien il ſe reſpecte,
Yvre de ſon chateau, dont il eſt l'architecte,
De tout ce qu'il a fait ſottement entêté,
Poſſedé du démon de la proprieté,
Il reglera pour vous ſon penchant ou ſa haine,
Sur l'air dont vous prendrez tout ſon petit domaine.
D'abord en arrivant il faut vous préparer,
A le ſuivre par tout, tout voir, tout admirer.
Son parc, ſon potager, ſes bois, ſon avenue,
Il ne vous fera pas grace d'une laituë.
Vous, ſi vous n'approuvez, trouvant tout fort commun,
Vous ne lui paroîtrez qu'un fat ttès importun.

Sc. 7. Act. 2. Du Méchant de Greſſet.

GLORIEUX.

Propos d'un homme entêté de ſa condition & bouffi d'orgüeil. Critique fondée qu'il fait des gens de fortune.

LE COMTE.

Il vient de me jurer que je ſerois ſon gendre,

Sa fille étoit ravie & me faisoit entendre,
Combien à ce discours son cœur prenoit de part.
Et moi j'ai bien voulu par un tendre regard,
Partager le plaisir quelle laissoit paroître.

PASQUIN *Valet.*

Quel excès de bonté !

LE COMTE.

Si son pere est le maître,
L'affaire ira grand train, par mon air de grandeur,
J'ai frappé le bon homme il contraint son humeur,
Et n'ose presque plus me tutayer.

PASQUIN.

Cet homme
Sent ce que vous valez; mais je veux qu'on m'assome,
Si vous venez à bout de le rendre poli.

LE COMTE.

C'est qu'il est vieux & qu'il a pris son pli,

PASQUIN.

D'ailleurs il compte fort que sa richesse immense,
Est du moins comparable à la haute naissance.

LE COMTE.

Il veut le faire croire, & pourtant n'en croit rien,
Je vois clair, je suis sur, que malgré tout son Bien,

Il ſent qu'il a beſoin de ſe donner du luſtre,
Et d'acheter l'éclat d'une alliance illuſtre.
De ces hommes nouveaux, c'eſt-là l'ambition;
L'avarice eſt d'abord leur grande paſſion.
Mais ils changent d'objet dès qu'elle eſt ſatisfaite,
Et courent les honneurs quand la fortune eſt faite.
Liſimon nouveau noble & fils d'un pere heureux,
Qui le comblant de biens n'a pu combler ſes vœux.
Souhaite de s'enter ſur la vieille nobleſſe,
Et ſa fille ſans doute a la même foibleſſe.
Un homme tel que moi flate leur vanité,
Et c'eſt-là ce qui doit redoubler ma fierté.
Je veux me prévaloir du droit de ma naiſſance;
C'eſt pour les amener à l'humble déférence,
Qu'ils doivent à mon ſang.

Sc. 1. Act. 2. Du Glorieux de Deſtouche.

MEME SUJET.

Excellentes leçons ſur le ridicule d'un ſot orgueil. Ce n'eſt point par les airs de hauteur qu'un homme de grande naiſſance ſe fait reſpecter. Un Seigneur bouffi & enyvré de ſa qualité ſe rend odieux. C'eſt toujours le ſort de ceux qui ont de la morgue. Le véritable honneur & la fauſſe gloire ſont deux choſes très diſtinctes.

ISABELLE *au Comte.*

Vous avez moins d'amour que vous n'avez de gloire.

LE COMTE.

L'un & l'autre m'anime, & la gloire que j'ai,
Soutient les interêts de l'amour outragé....
Elle n'a pu ſouffrir l'indigne préference,
Dont j'étois menacé même en votre préſence.
Vous dites qu'elle eſt fiere & parle avec hauteur;
Mais qu'eſt-ce que ma gloire, aprés tout ? c'eſt l'honneur.
Cet honneur, il eſt vrai, veut le reſpect, l'eſtime,
Mais il eſt généreux, ſincere, magnanime.
Et pour dire en deux mots quelque choſe de plus;
Il eſt & fut toujours la ſource des vertus.

ISABELLE.

Des effets de l'honneur, je ſuis perſuadée,
Mais a-t'il de ſoi-même une ſi haute idée,
Qu'il la laiſſe éclater en propos faſtueux ?
Le véritable honneur eſt moins préſomptueux.
Il ne ſe vante point, il attend qu'on le vante,
Et c'eſt la vanité qui laſſe de l'attente,
Et qui fiere des droits qu'elle ſçait s'arroger,
Croit obtenir l'eſtime en oſant l'exiger.
Mais loin d'y réuſſir, elle offenſe, elle irrite;
Et ternit tout l'éclat du plus parfait mérite.

LE COMTE.

De grace, à quel propos cette distinction ?

ISABELLE.

Je vous laisse le soin de l'aplication,
Et de la modestie embrassant la défense,
Je soutiens que par elle on voit la différence;
Du mérite apparent au mérite parfait,
L'un veut toujours briller, lautre brille en effet;
Sans jamais y prétendre, & sans jamais le croire.
L'un est superbe & vain, l'autre n'a point de gloire.
Le faux aime le bruit, le vrai craint d'éclater,
L'un aspire aux égards, l'autre à les mériter.
Je dirai plus, les Gens nés d'un sang repectable,
Doivent se distinguer par un esprit affable,
Liant, doux, prévenant, au lieu que la fierté,
Est l'ordinaire effet d'un éclat emprunté.
La hauteur est par tout odieuse importune.
Avec la politesse un homme de fortune;
Est mille fois plus grand, qu'un Grand toujours gourmé,
D'un limon précieux se présumant formé.
Traitant avec dédain & même avec rudesse,
Tout ce qui lui paroit d'une moins noble espece.
Croyant que l'on est tout, quand on est de son sang,

Et croyant qu'on n'eſt rien au deſſous de ſon rang.

LE COMTE.

Ce diſcours eſt fort beau, mais que voulez-vous
dire ?

ISABELLE.

Liſette mieux que moi ſçaura vous en inſtruire.
Je lui laiſſe le ſoin de vous interpréter
Un diſcours qui paroît déjà vous irriter.

Sc. 4. Act. 3. Du Glorieux.

GRONDEUR.

Son portrait. Ce ſont ſouvent certaines ſituations de la vie où les hommes ſe trouvent, qui leur font contracter ce défaut. Une infinité de gens le ſont ſans le ſçavoir, ils prennent le change & croient n'exercer que leur autorité de chef de famille, de Supérieur, ou de Maître. Il leur arrive ſouvent de ſe faire haïr ſans en être plus craints. Les ſubalternes s'accoutument au bruit.

HORTENSE.

Va voir ſi mon Pere eſt revenu.

CATAU.

Bon ! revenu ? & ne l'enterdrions-nous pas
s'il étoit au logis ? Ceſſe-t'il de crier, de gron-

der, de tempêter tant qu'il y eſt, & les voiſins eux-mêmes ne s'aperçoivent-ils pas quand il entre ou quand il ſort?

HORTENSE.

Pour venir à nos fins aujourd'hui, nous avons réſolu quoi qu'il faſſe de le contenter.

CATAU.

De le contenter? ma foi il faudroit être bien fin, avouez que c'eſt un terrible mortel que Monſieur votre pere.

HORTENSE.

Nous ſommes obligez de le ſouffrir tel qu'il eſt.

CATAU.

Les valets & les ſervantes qui entrent céans n'y demeurent tout au plus que cinq ou ſix jours.

Quand nous avons beſoins d'un domeſtique, il ne faut pas ſonger à le trouver dans le quartier, ni même dans la Ville, il faut l'envoyer querir en un pays où l'on n'ait point oui parler de Mr. Grichard le medecin, le petit Brillon votre frere qu'il aime tant, a changé de Précepteur trois fois, parcequ'ils ne le chatioient pas à ſa fantaiſie, mais je l'entens qui heurte dans la rue; retirons-nous, voici l'orage, la tempête, la grêle

grêle, le tonnerre & quelque chofe de pis. Sauve qui peut.

Mr. GRICHARD. *en entrant.*

Bourreau, me feras-tu toujours frapper deux heures à la porte.

L'OLIVE.

Monfieur, je travaillois au jardin, au premier coup de marteau j'ai couru fi vite, que je fuis tombé en chemin.

M. GRICHARD.

Je voudrois que tu te fuffes rompu le cou, double chien, que ne laiffes-tu la porte ouverte.

L'OLIVE.

Eh Monfieur, vous me grondâtes hier à caufe qu'elle l'étoit: quand elle eft ouverte vous vous fachez, quand elle eft fermée vous vous fachez auffi: je ne fçai plus comment faire.

M. GRICHARD.

Comment faire Coquin!

ARISTE.

Eh mon frere, laiffez-là ce valet, & fouffrez que je vous parle de.....

Mr. GRICHARD.

Monfieur mon frere, quand vous grondez vos

valets, on vous laiſſe gronder en repos. *A L'Olive.* Comment faire infâme ?

L'OLIVE.

Oh ça, Monſieur, quand vous ſerez ſorti voulez-vous que je laiſſe la porte ouverte ?

Mr. GRICHARD.

Non.

L'OLIVE.

Voulez-vous que je la tienne fermée ?

Mr. GRICHARD.

Non.

L'OLIVE.

Si faut-il, Monſieur.....

M. GRICHARD.

Encore tu raiſonneras yvrogne ?

ARISTE.

Il me ſemble après tout, mon frere, qu'il ne raiſonne pas mal, & l'on doit être bien aiſe d'avoir un valet raiſonnable.

Mr. GRICHART.

Et il me ſemble à moi, Monſieur mon frere, que vous raiſonnez fort mal, oui, l'on doit être bien-aiſe, d'avoir un valet raiſonnable, mais non pas un valet raiſonneur.

L'OLIVE.

Morbleu j'enrage d'avoir raiſon.

Mr. GRICHART.

Te tairas-tu.

L'OLIVE.

Monſieur, je me ferois hacher, il faut qu'une porte ſoit ouverte ou fermée, choiſiſſez, comment la voulez-vous?

Mr. GRICHARD.

Je te l'ai dit mille fois Coquin, je la veux.... je la.... mais voyez ce maraut là, eſt-ce à un valet à me venir faire des queſtions? ſi je te prens traitre, je te montrerai bien comment je la veux. Vous riez je penſe, Monſieur, le Juriſconſulte.

ARISTE.

Moi? point, je ſçai que les valets ne font jamais les choſes comme on leur dit.

Mr. GRICHARD.

Vous m'avez pourtant donné ce coquin là.

ARISTE.

Je croiois bien faire.

Mr. GRICHARD.

Oh je croiois. Scachez, Monſieur le rieur, que je croiois n'eſt pas le langage d'un homme bien ſenſé.

ARISTE.

Eh laiſſons cela, mon frere, & permettez

que je vous parle d'une affaire bien plus importante dont je ſerois bien aiſe....

Mr. GRICHARD.

Non, je veux auparavant vous faire voir à vous-même comment je ſuis ſervi par ce pendart là, afin que vous ne veniez pas après me dire que je me fâche ſans ſujet. Vous allez voir, vous allez voir: As-tu balayé l'eſcalier?

L'OLIVE.

Oui, Monſieur, depuis le haut juſqu'en bas.

Mr. GRICHARD.

Et la cour?

L'OLIVE.

Si vous y trouvez une ordure comme cela, je veux perdre mes gages.

Mr. GRICHARD.

Tu n'as pas fait boire la mule?

L'OLIVE.

Ah! Monſieur, demandez-le aux voiſins qui m'ont vû paſſer.

Mr. GRICHARD.

Lui as-tu donné de l'avoine?

L'OLIVE.

Oui, Monſieur, Guillaume y étoit préſent.

Mr. GRICHARD.

Mais tu n'as point porté ces bouteilles de quinquina où je t'ai dit?

L'OLIVE.

Pardonnez-moi, Monſieur, & j'ai raporté les vuides.

Mr. GRICHARD.

Et mes lettres, les as-tu portées à la poſte? hem......

L'OLIVE.

Peſte, Monſieur, je n'ai eu garde d'y manquer,

Mr. GRICHARD.

Je t'ai défendu cent fois de racler ton maudit violon, cependant j'ai entendu ce matin....

L'OLIVE.

Ce matin? ne vous ſouvient-il pas que vous me le mîtes hier en mille pieces?

Mr. GRICHARD.

Je gagerois que ces deux voyes de bois ſont encore....

L'OLIVE.

Elles ſont logées Monſieur; vraiment depuis cela, jai aidé à Guillaume à mettre dans le grenier une charretée de foin; j'ai arroſé tous les arbres du jardin, j'ai nettoyé les allées, j'ai bêché trois planches, & j'achevois l'autre quand vous avez frapé.

Mr. GRICHARD.

Oh, il faut que je chaſſe ce coquin là, ja-

mais valet ne m'a fait enrager comme celui-ci, il me feroit mourir de chagrin. Hors d'ici.

L'OLIVE.

Que diable a-t'il mangé.

ARISTE *le plaignant.*

Retire toi.

En vérité mon frere, vous êtes d'une étrange humeur: à ce que je vois vous ne prenez pas des domestiques pour en être servi, vous les prenez seulement pour avoir le plaisir de gronder.

Mr. GRICHARD.

Ah vous voilà d'humeur à jaser!

ARISTE.

Quoi! vous voulez chasser ce valet à cause qu'en faisant tout ce que vous lui commandez & au delà, il ne vous donne pas sujet de le gronder, ou pour mieux dire, vous vous fâchez de n'avoir pas de quoi vous fâcher.

Mr. GRICHARD.

Courage, Monsieur l'Avocat, controllez bien mes actions.

ARISTE.

Eh mon frere, je n'etois pas venu ici pour cela, mais je ne puis m'empêcher de vous plaindre, quand je vois qu'avec tous les sujets du monde

d'être content, vous êtes toujours en colere?

Mr. GRICHARD.

Il me plaît ainsi.

ARISTE.

Eh je le vois bien, tout vous rit, vous vous portez bien, vous avez des enfans bien nez, vous êtes veuf, vos affaires ne sçauroient mieux aller, cependant on ne voit jamais sur votre visage cette tranquilité d'un pere de famille qui répand la joye dans toute sa maison, vous vous tourmentez sans cesse, & vous tourmentez par conséquent tous ceux qui sont obligez de vivre avec vous.

Mr. GRICHARD.

Ah ceci n'est pas mauvais. Est-ce que je ne suis pas homme d'honneur?

ARISTE.

Personne ne le conteste.

Mr. GRICHARD.

A-t'on rien à dire contre mes mœurs?

ARISTE.

Non sans doute.

Mr. GRICHARD.

Je ne suis je pense, ni fourbe, ni avare, ni menteur, ni babillard comme vous. Et....

ARISTE.

Il eſt vrai, vous n'avez aucun de ces vices, qu'on a joués juſqu'à préſent ſur le theâtre, & qui frapent les yeux de tout le monde, mais vous en avez un qui empoiſonne toute la douceur de la vie, & qui peut-être eſt plus incommode dans la societé que tous les autres. Car enfin, on peut au moins vivre quelquefois en paix avec un fourbe, un avare & un menteur, mais on n'a jamais un ſeul moment de repos avec ceux que leur malheureux temperament porte à être toujours fachez, qu'un rien met en colere, & qui ſe font un triſte plaiſir de gronder & de criailler ſans ceſſe.

Mr. GRICHARD.

Aurez-vous bientôt achevé de moraliſer, je commence à m'échauffer beaucoup.

ARISTE.

Je le veux bien, mon frere, laiſſons ces conteſtations. On dit aujourd'hui que vous vous mariez.

Mr. GRICHARD.

On dit, on dit: de quoi ſe mêle t'on? je voudrois bien ſçavoir, qui ſont ces gens la.

ARISTE.

Ce ſont des gens qui y prennent interêt.

Mr. GRICHARD.

Je n'en ai que faire moi, le monde n'eſt rempli que de ces preneurs d'interêt, qui dans le fond ne ſe ſoucient non plus de nous que de Jean de Vert.

ARISTE.

Oh il n'y a pas moyen de vous parler.

M. GRICHARD.

Il faut donc ſe taire.

BRILLON *Fils de Mr. Grichard.*

Mon Pere, mon Pere, j'ai fait aujourd'hui mon thême ſans faute, tenez, voyez.

Mr. GRICHARD *lui jettant ſon cahyer au nez.*

Nous verrons cela tantôt.

BRILLON.

Eh! mon Pere, voyez-le à cette heure, je vous en prie.

Mr. GRICHARD.

Je n'ai pas le loiſir.

BRILLON.

Vous l'aurez lu en un moment.

Mr. GRICHARD.

Je n'ai pas mes lunettes.

BRILLON.

Je vous le lirai.

Mr. GRICHARD.

Voilà le plus preſſant petit drôle qui ſoit au monde.

ARISTE.

Vous aurez plutôt fait de le contenter.

BRILLON.

Je vais vous lire le François,& puis je vous lirai le latin. *Les hommes*..... au moins ce n'eſt pas du latin obſcur comme le thême d'hyer, vous verrez que vous entendrez bien celui-ci.

Mr. GRIGHARD.

Le pendart!

BRILLON.

Les hommes qui ne rient jamais & qui grondent toujours ſont ſemblables à ces bêtes feroces qui......

Mr. GRICHARD *lui donnant un ſoufflet.*

Tien, vas dire à ton ſot de Precepteur qu'il te donne d'autres thêmes.

BRILLON.

Oui, oui, vous me frapez quand je fais bien & moi je ne veux plus étudier.

Mr. GRICHARD.

Si je te prends.

BRILLON.

Peſte ſoit des livres & du latin.

Mr. GRICHARD.

Attens petit enragé, attens

BRILLON.

Oui, oui, attens, qu'on m'y ratrape, tenez voilà pour votre soufflet.

Il déchire son Livre.

Mr. GRICHART.

Le fouet, maraut, le fouet.

CATAU.

Voilà déja un petit Grichard tout craché.

Mr. GRICHARD.

Que marmote tu-là ?

CATAU.

Je dis, Monsieur, que le petit Grichard s'en va bien faché.

Mr. GRICHARD.

Sont-ce là tes affaires impertinente ?

ARISTE.

Mon frere a raison.

Mr. GRICHARD.

Et moi je veux avoir tort.

ARISTE.

Comme il vous plaira. Oh ça, mon frere ; revenons, je vous prie à l'affaire dont je viens de vous parler.....

MAMURRA. *Précepteur du petit Brillon.*
Monſieur.

Mr. GRICHARD.

Qu'eſt-ce, Monſieur, vous prenez très mal votre tems, Monſieur Mamurra, allez vous-en donner le fouet à Brillon.

MAMURRA.

Abiit, effugit, evaſit, erupit.

Mr. GRICHARD.

Brillon s'eſt ſauvé.

MAMURRA.

Oui, Monſieur, *effugit.*

Mr. GRICHART.

Ces animaux là ne ſçauroient s'empêcher de cracher du latin, parle François, ou tais-toi, pédant fiéfé.

MAMURRA.

Puiſque telle eſt votre volonté. *Sit pro ratione voluntas.*

Mr. GRICHARD.

Encore? Eh de par tous les Diables, parle François, ſi tu veux, ou ſi tu peux, excrément de College.

MAMURRA.

Soit. Nous liſons dans Arriaga...

Mr. GRICHARD.

Eh bien Bourreau, dis-moi, qu'a de commun Arriaga avec la fuite de Brillon ?

MAMURRA.

Oh ça, Monſieur, puiſque vous voulez qu'on vous parle François, je vous dirai que vous avez donné un ſoufflet à mon diſciple fort mal à propos, il a laceré, incendié tous ſes livres & s'eſt ſauvé, la correction eſt néceſſaire, *concedo*, mais il n'eſt rien de plus dangereux que de châtier quelqu'un ſans ſujet, on révolte l'eſprit au lieu de le redreſſer, & la ſévérité paternelle & magiſtrale dit *Arriaga*.

Mr. GRICHARD.

Toujours *Arriaga*, tête incurable ! ſors d'ici tout à l'heure & ton maudit *Arriaga*, & n'y remets le pied de ta vie ſi tu ne ramenes Brillon.

De la Sc. 2. 6. 7. 8. 9. du I. Act. Du Grondeur de Brueys.

MEME SUJET.

LOLIVE.

Gare, gare, Monſieur Grichard, gare, gare.

CATAU.

Eſt-il entré ?

LOLIVE.

Non, Guillaume a ramené ſa monture.

HORTENSE.

Et mon pere?

LOLIVE.

Un petit accident l'a fait deſcendre à deux pas d'ici.

CATAU.

Et quel accident!

LOLIVE.

Il paſſoit avec ſa mule devant la porte d'un de nos voiſins. Un Barbet à qui ſa figure a déplu, s'eſt mis tout d'un coup à japper. La mule a eu peur; elle a fait un demi tour à droite, & Mr. Grichard un demi tour à gauche ſur le pavé.

HORTENSE.

Oh s'eſt-il bleſſé?

LOLIVE.

Non; il gronde à cette heure le Barbet; vous l'aurez ici dans un moment.

HORTENSE.

Je me retire dans ma chambre, j'apprehende de ſa mauvaiſe humeur.

Mr. GRICHARD.

Oh parbleu, canaille, je vous apprendrai à

tenir à l'attache votre chien de chien.

CATAU.

Mais auſſi voyez ce maraud de voiſin ; on lui a dit mille fois ; ce coquin ! cet inſolent ! mort de ma vie, Monſieur, laiſſez-moi faire, je lui laverai la tête.

Mr. GRICHARD.

Cette fille a quelque choſe de bon. Brillon n'eſt-il point revenu ?

CATAU.

Non Monſieur.

Mr. GRICHARD.

Ce petit fripon-là me fera mourir de chagrin, & ſon animal de Précepteur.

MONDOR. *qui vient conſulter Mr. Grichard*

Je ſçai, Monſieur, que vous êtes un très-habile homme.

M. GRICHARD.

Point de panegyrique

MONDOR.

Je crois que vous n'ignorez aucun des ſecrets.....

M. GRICHARD.

J'ignore celui de me délivrer des importuns ; eh bien aux ſecrets.

MONDOR.

Vous n'avez pas de tems à perdre.

M. GRICHARD.

En voilà de perdu.

MONDOR.

Je n'ai à vous dire qu'un mot.

M. GRICHARD.

En voilà plus de cent.

MONDOR.

J'ai oüi dire qu'il y avoit des ſecrets pour ſe faire aimer, qu'on donne certains breuvages, certains philtres...

M. GRICHARD.

Comment diable! pour qui me prenez-vous?

MONDOR.

Pour un très-ſçavant & très-honnête homme.

M. GRICHARD.

Et vous me demandez des ſecrets pour vous faire aimer?

MONDOR.

Et non Monſieur, graces à Dieu, la nature y a pourvû que de reſte.

M. GRICHARD.

Ah voici un fat.

MONDOR.

Il y a trois ou quatre femmes qui m'incom-

modent à force d'être entêtées de moi ; j'aime ailleurs à la rage, il y a des ſecrets pour ſe faire aimer, apprenez-m'en quelqu'un, je vous prie, pour me rendre indifférent.

M. GRICHARD.

A ces femmes qui vous aiment à la folie.

MONDOR.

Oui Monſieur.

M. GRICHARD.

Prenez...

MONDOR.

Fort bien.

M. GRICHARD.

Deux ou trois ſeulement....

MONDOR.

J'entens.

M. GRICHARD.

Auſſi mal votre tems avec elles que vous le prenez avec moi, elles vous haïront plus que tous les diables. Adieu.

Id. Sc. 4. 5. Act. 3. 6.

HONNETE HOMME.

On péche contre le devoir d'un honnête homme, lorsqu'on feint de rechercher en mariage une jeune perſonne dans la ſeule vûe de s'en faire aimer. Tel doit être le ſentiment d'un homme rempli d'honneur. Certaines gens quoiqu'à la mode, ont des principes contraires ; cette Scène les developpe d'une maniere qui peut ſervir de leçon aux jeunes perſonnes pour ſe garder des pieges qu'on tend à leur vertu.

DOLIGNI *jeune homme plein d'honneur.*

Mais Mariane a t'elle attiré votre hommage ?

LE MARQUIS *Petit-Maître libertin.*

Mais tout comme d'une autre on peut s'en amuſer.

DOLIGNI.

A feindre de l'aimer, c'eſt lui faire un outrage,

Et ſi ſon cœur alloit ſe laiſſer abuſer ?

LE MARQUIS.

Eh bien le pis aller eſt-ce un ſi grand dommage ?

DOLIGNI.

Comment vous ne feriez ſemblant de l'adorer,
Que pour le ſeul plaiſir de la déshonnorer,
Et d'en rire après ſon naufrage?
Ah Marquis quel projet, quelle malignité!
Si vous réuſſiſſiez dans cette indignité,
A vos remords un jour craignez d'en rendre compte,
Croyez que tôt ou tard ils ne pardonnent rien.
Renoncez à la gloire ou plûtôt à la honte,
D'établir votre honneur ſur le débris du ſien.

LE MARQUIS.

Le monde a cependant des maximes contraires.

DOLIGNI.

Oui, l'on s'y fait un jeu d'un crime accrédité.
Eh que devient la probité?

LE MARQUIS.

Elle n'eſt point requiſe en ces ſortes d'affaires.

DOLIGNI.

Par ma foi ce ſyſtême eſt plein d'abſurdités.
C'eſt un aſſaſſinat que vous préméditės.

Ecole des Meres de la Chauſſée. Sc. 5. Act. 1.

Le même Petit-Maître développe encore plus son systême dans l'endroit suivant où il parle à sa mere, dont il est aimé aveuglément.

LE MARQUIS *en entrant & parlant à sa mere.*

Je me jette à vos pieds, je suis réellement
Outré, désespéré de m'être fait attendre,
Je devois tout quitter & ne point m'amuser.
Me pardonnerez-vous ?

Me. ARGANT.

J'aurois à vous parler, je veux de la franchise.

LE MARQUIS.

Mon cœur vous est ouvert. Vous seriez mieux assise.

Me. ARGANT.

Vous passez pour avoir un tendre attachement,
C'est une beauté rare & qu'on m'a fort vantée,
Mais à qui votre sort ne peut pas être joint,
Vous rougissez, mon fils, & ne répondez point.

LE MARQUIS.

Oui, l'on vous a dit vrai, mais soyez plus tranquile,
C'est un amusement frivole & passager,

Que mon cœur autrement ſans vouloir s'engager,
S'eſt fait depuis peu par la Ville ;
Seulement pour remplir un loiſir inutile,
Pareil attachement, ſi pourtant c'en eſt un ;
Ne tient qu'autant qu'on veut, la rupture eſt facile,
Rien n'eſt plus ſimple & plus commun :
De ſemblables Romans n'ont pas pour heroïnes,
Des perſonnes aſſez divines,
Pour fixer ſans retour ceux qui leur font l'honneur,
D'offrir quelque encent à leurs charmes :
C'eſt l'eſpoir aſſuré d'un facile bonheur,
Qui fait que l'on s'abaiſſe à leur rendre les armes ;
Elles n'allument point de véritables feux,
Et l'on eſt leur amant ſans en être amoureux.

M. ARGANT.

Que le mépris que vous en faites
Augmente mon eſtime & mon amour pour vous.

Ecole des Meres. Sc. 2. Act. 2.

HONNETE HOMME

Sous le Perſonnage de Monroſe.

Son Caractère, ſes ſentimens.

On peut trouver dans la Comédie des modeles d'un parfait honnête homme.

MONROSE.

Ma plus grande infortune en cette conjoncture
Vient d'avoir dévancé ma fortune future,
Comptant ſur l'avenir que j'ai trop eſperé,
J'en avois pris l'état, je me ſuis obéré.

DORNANE.

Parbleu qui ne l'eſt pas, ſurtout parmi nous autres?
Meſſieurs les Créanciers feront comme les autres,
Ils prendront patience, ils ſont faits pour cela.
Ne va pas en payant nous gâter ces gens-là.

MONROSE.

Le deſſein en eſt pris, & j'y reſterai ferme,
Il faut s'exécurer.

DORNANE.

Je n'entends point ce terme.

MONROSE.

Je veux me liberer.

DORNANE.

Te liberer! comment?

MONROSE.

Pour payer, je vendrai jusqu'à mon régiment.

DORNANE.

C'eſt te couper la gorge.

MONROSE.

Il le faut bien. Que faire?

DORNANE.

Que deviendras-tu?

MONROSE.

Rien. Suis-je ſi néceſſaire?
Faut-il, pour ſoutenir toujours le même éclat,
A mille malheureux emprunter mon éclat?
A l'abri d'une fauſſe & coupable importance,
Les forcer de m'aider de leur propre ſubſtance,
Et braver à la fois mes remords & leurs cris,
J'aime mieux n'être plus que de vivre à ce prix.

Sc. 9. Act. 2.

Hortenſe que j'honore eſt une infortunée,
Que je ne ſçai comment mon oncle a ruinée,
Je tenois tout de lui; je n'avois preſque rien.

ARAMONT.

Il eſt vrai.

MONROSE.

Jusqu'ici, j'ai vecu sur son bien
J'ai jusques à sa mort surchargé sa dépense,
Ainsi j'ai partagé les dépouilles d'Hortense,
Il me seroit affreux de vivre à ses dépens,
Autant que je pourrai, je dois & je prétens
Réparer en secret des pertes aussi grandes,
Il me reste une terre, il faut que tu la vendes.

ARAMONT.

Eh ne vons chargez point de semblables re-
mords,
S'il falloit réparer les sottises des Morts,
Ma foi, leurs héritiers n'y pourroient pas suf-
fire,
Ce n'est pas vorre faute, on n'a rien à vous
dire.

MONROSE.

L'honnête homme ne doit s'en rapporter qu'à lui;
Il se juge lui-même, & jamais par autrui;
Si tôt qu'il se condamne on ne sçauroit l'ab-
soudre,
En un mot je le veux.

ARAMONT.

Mais...

MONROSE.

Il faut t'y résoudre:
Voilà

Voilà pour cet effet ma procuration.

Sc. 6. Act. 3. Ecole des Amis de la Chaussée

HYPOCRITE.

Les hommes qui sont bons naturellement, & qui vont droit leur chemin dans la pratique de la Religion & de l'honneur, sont fort aisément la dupe des Hypocrites. C'est ici l'image d'une prévention aveugle, d'un fol entêtement que l'on a pour un fourbe dont on est la dupe.

ORGON.

Ah mon frere, bon jour.

CLEANTE.

Je sortois & j'ai joye à vous voir de retour;
La Campagne à présent n'est pas beaucoup fleurie.

ORGON.

Dorine, mon beaufrere, attendez je vous prie;
Vous voulez bien souffrir, pour m'ôter de souci.
Que je m'informe unpeu de nouvelles d'ici.
Tout s'est-il ces deux jours passé de bonne sorte?
Qu'est-ce qu'on fait ceans? comment est-ce qu'on s'y porte?

DORINE.

Madame eût hier la fiévre jusqu'au soir,
Avec un mal de tête étrange à concevoir.

ORGON.

Et Tartuffe?

DORINE.

Tartuffe ? il se porte à merveille,
Gros & gras, le teint frais, & la bouche vermeille

ORGON.

Le pauvre homme!

DORINE.

Le soir elle eut un grand dégoût,
Et ne put au souper toucher à rien du tout,
Tant sa douleur de tête étoit encor cruelle.

ORGON.

Et Tartuffe ?

DORINE.

Il soupa lui seul & devant elle,
Et fort dévotement il mangea deux perdrix,
Avec une partie de gigot en hachis.

ORGON.

Le pauvre homme!

DORINE.

La nuit se passa toute entiere,
Sans qu'elle pût fermer un moment la paupiere.
Des chaleurs l'empêchoient de pouvoir sommeiller,
Et jusqu'au jour près d'elle, il nous falut veiller.

ORGON.

Et. Tartuffe ?

DORINE.

Pressé d'un sommeil agréable;
Il passa dans sa chambre au sortir de la table,

Et dans ſon lit bien chaud, il ſe mit tout
ſoudain,
Où ſans trouble il dormit juſques au lendemain.

ORGON.

Le pauvre homme!

DORINE.

A la fin par nos raiſons gagnée;
Elle ſe réſolut à ſouffrir la ſaignée,
Et le ſoulagement ſuivit tout auſſitôt.

ORGON.

Et Tartuffe?

DORINE.

Il reprit courage comme il faut;
Et contre tous les maux fortifia ſon ame
Pour réparer le ſang qu'avoit perdu Madame,
But à ſon déjeuné quatre grands coups de vin.

ORGON.

Le pauvre homme!

DORINE.

Tous deux ſe portent bien enfin;
Et je vais à Madame annoncer par avance,
La part que vous prenez à ſa convaleſcence.

CLEANTE.

A votre nez, mon frére elle ſe rit de vous,
Et ſans avoir deſſein de vous mettre en courroux
Je vous dirai tout franc que c'eſt avec juſtice;

A-t'on jamais parlé d'un semblable caprice?
Et se peut-il qu'un homme ait un charme aujourd'hui,
A vout faire oublier toutes choses pour lui?
Qu'après avoir chez vous réparé sa misère,
Vous en veniez au point....

ORGON.

Alte là mon beaufrere,
Vous ne connoissez pas celui dont vous parlez.

CLEANTE.

Je ne le connois pas puisque vous le voulez;
Mais enfin pour sçavoir quel homme ce peut être....

ORGON.

Mon frere, vous seriez charmé de le connoître,
Et vos ravissemens ne prendroient point de fin.
C'est un homme qui.... ha.... un homme.... un homme enfin,
Qui suit bien ses leçons, goute une paix profonde,
Et comme du fumier regarde tout le monde.
Oui je deviens tout autre avec son entretien,
Il m'enseigne à n'avoir affection pour rien.
De toutes amitiés il détache mon ame,
Et je verrois mourir frere, enfans, mere & femme,

Que je m'en foucierois autant que de cela.

CLEANTE.

Les fentimens humains ; mon frere que voilà,

ORGON.

Ah ! fi vous aviez vû comme j'en fis rencontre,
Vous auriez pris pour lui l'amitié que je montre ;
Chaque jour à l'Eglife il venoit d'un air doux ;
Tout vis-à-vis de moi fe mettre à deux genoux.
Il attiroit les yeux de l'Affemblée entiere,
Par l'ardeur dont au Ciel il pouffoit fa priere ;
Il faifoit des foupirs, de grands élancemens,
Et baifoit humblement la terre à tous momens ;
Et lorfque je fortois il me devançoit vite,
Pour m'aller à la porte offrir de l'eau-bénite.

CLEANTE.

Parbleu, vous êtes fou, mon frere, que je croi ;
Avec de tels difcours vous moquez-vous de moi ?
Et que prétendez-vous que tout ce badinage.....

ORGON.

Mon frère ; ce difcours fent le libertinage ;
Vous en êtes un peu dans votre ame entiché ;
Et comme je vous l'ai plus de dix fois prêché ;
Vous vous attirerez quelque méchante affaire.

CLEANTE.

Voilà de vos pareils les difcours ordinaires ;
Ils veulent que chacun foit aveugle comme eux.

C'eſt être libertin que d'avoir de bons yeux;
Et qui n'adore pas des vaines ſimagrées,
N'a ni reſpect ni foi pour les choſes ſacrées.

Sc. 5. Act. 1. du Tartuffe de Moliere.

MEME SUJET.

Caractère d'un Hypocrite. Ses manieres, ſes propos, ſon libertinage d'eſprit & de cœur.

Rien n'eſt plus capable de donner de l'horreur pour l'hypocriſie que de voir un Hypocrite dans l'action & jouant ſon Rolle.

TARTUFFE *appercevant Dorine.*

Laurent, ſerrez ma haire avec ma diſcipline,
Et priez que toujours le Ciel vous illumine;
Si l'on vient pour me voir, je vais aux Priſonniers
Des aumônes que j'ai, partager les deniers.

DORINE.

Que d'affectation & de forfanterie!

TARTUFFE.

Que voulez-vous?

DORINE.

Vous dire....

TARTUFFE *tirant un mouchoir de ſa poche.*

Ah! mon Dieu, je vous prie,

Avant que de parler, prenez-moi ce mouchoir.

DORINE.

Comment ?

TARTUFFE.

Couvrez ce ſein que je ne ſçaurois voir ;
Par de pareils objets les ames ſont bleſſées,
Et cela fait venir de coupables penſées.

DORINE.

Vous êtes donc bien tendre à la tentation,
Et la chair ſur vos ſens fait grande impreſſion ;

TARTUFFE.

Mettez dans vos diſcours un peu de modeſtie,
Ou je vais ſur le champ vous quitter la partie.

DORINE.

Non,non,c'eſt moi qui vous vais laiſſer en repos,
Et je n'ai ſeulement qu'à vous dire deux mots,
Madame va venir dans cette Salle baſſe,
Et d'un mot d'entretien vous demande la grace.

TARTUFFE.

Helas ! très-volontiers.

DORINE *à part.*

Comme il ſe radoucit ;
Ma foi, je ſuis toujours pour ce que j'en ai dit.

TARTUFFE.

Viendra-t'elle bientôt ?

DORINE.

Je l'entends, ce me semble;
Oui, c'est elle en personne, & je vous laisse ensemble.

TARTUFFE.

Que le Ciel à jamais, par sa toute bonté,
Et de l'ame & du corps vous donne la santé,
Et bénisse vos jours autant que le désire:
Le plus humble de ceux que son amour inspire!

ELMIRE.

Je suis fort obligée à ce souhait pieux,
Mais prenons une chaise, afin d'être un peu mieux.

TARTUFFE.

Comment de votre mal, vous sentez-vous remise?

ELMIRE.

Fort bien; & cette fiévre a bientôt quitté prise.

TARTUFFE.

Mes prieres n'ont pas le mérite qu'il faut,
Pour avoir attiré cette grace d'en haut:
Mais je n'ai fait au Ciel nulle dévote instance,
Qui n'ait eu pour objet votte convalescence.

ELMIRE.

Votre zéle pour moi s'est trop inquieté.

TARTUFFE.

On ne peut trop cherir votre chere santé,

Et pour la rétablir j'aurois donné la mienne.

ELMIRE.

C'est pousser bien avant la charité Chrétienne;
Et je vous dois beaucoup pour toutes ces bontés.

TARTUFFE.

Je fais bien moins pour vous que vous ne méritez.

ELMIRE.

J'ai voulu vous parler en secret d'une affaire;
Et suis bien aise ici qu'aucun ne nous éclaire.

TARTUFFE.

J'en suis ravi de même; & sans doute il m'est doux,
Madame, de me voir seul-à-seul avec vous.
C'est une occasion qu'au Ciel j'ai demandée,
Sans que jusqu'à cette heure il me l'ait accordée.

ELMIRE.

Pour moi, ce que je veux, c'est un mot d'entretien,
Où tout votre cœur s'ouvre & ne me cache rien.

TARTUFFE.

Et je ne veux aussi pour grace singuliere,
Que montrer à vos yeux mon ame toute entiere;
Et vous faire serment que les bruits que je fais
Des visites qu'ici reçoivent vos attraits,

Ne ſont pas envers vous l'effet d'aucune haine,
Mais plûtôt d'un tranſport de zéle qui m'entraîne,
Et d'un pur mouvement.....

ELMIRE.

Je le prends bien ainſi,
Et crois que mon ſalut vous donne ce ſouci.

TARTUFFE *lui ſerrant le bout des doigts.*

Oui, Madame, ſans doute & ma ferveur eſt telle..

ELMIRE.

Ouf, vous me ſerrez trop.

TARTUFFE.

C'eſt par excès de zéle,
De vous faire aucun mal, je n'eus jamais deſſein,
Et j'aurois bien plûtôt.....

Il lui met la main ſur le genou.

ELMIRE.

Que fait là votre main?

TARTUFFE.

Je tâte votre habit; l'étoffe en eſt moelleuſe.

ELMIRE.

Ah! de grace, laiſſez, je ſuis fort chatouilleuſe.

Elle recule ſa chaiſe, & Tartuffe raproche la ſienne

TARTUFFE.

Mon Dieu, que de ce point l'ouvrage eſt merveilleux !
On travaille aujourd'hui d'un air miraculeux,
Jamais en toutes choſes on n'a vû ſi bien faire.

ELMIRE.

Il eſt vrai, mais parlons un peu de notre affaire.
On tient que mon mari veut dégager ſa foi,
Et vous donner ſa fille; eſt-il vrai? dites-moi.

TARTUFFE.

Il m'en a dit deux mots: mais Madame, à vrai dire,
Ce n'eſt pas le bonheur après quoi je ſoupire;
Et je vois autre part les merveilleux attraits
De la felicité qui fait tous mes ſouhaits.

ELMIRE.

C'eſt que vous n'aimez rien des choſes de la terre.

TARTUFFE.

Mon ſein n'enferme pas un cœur qui ſoit de verre.

ELMIRE.

Pour moi, je crois qu'au Ciel tendent tous vos ſoupirs,
Et que rien ici bas n'arrête vos déſirs.

TARTUFFE.

L'amour qui nous attache aux beautés éternelles,
N'étouffe pas en nous l'amour des temporelles.
Nos ſens facilement peuvent être charmés
Des ouvrages parfaits que le Ciel a formés.
Ses attraits reflêchis brillent dans vos pareilles ;
Mais il étale en vous ſes plus rares merveilles.
Il a ſur votre face épanché des beautés,
Dont les yeux ſont ſurpris & les cœurs tranſportés,
Et je n'ai pû vous voir, parfaite créature,
Sans admirer en vous l'auteur de la nature ;
Et d'un ardent amour ſentir mon cœur atteint
Au plus beau des portraits où lui-même il s'eſt peint....

ELMIRE.

La déclaration eſt tout-à-fait galante,
Mais elle eſt, à vrai dire, un peu bien ſurprenante,
Vous deviez, ce me ſemble, armer mieux votre ſein,
Et raiſonner un peu ſur un pareil deſſein ;
Un dévot comme vous, & que par-tout on nomme....

TARTUFFE.

Ah ! pour être dévot, je n'en ſuis pas moins homme,
Et l'orſqu'on vient à voir vos céleſtes appas ;
Un cœur ſe laiſſe prendre & ne raiſonne pas.
Je ſçai qu'un tel diſcours de moi paroît étrange,
Mais Madame, après tout, je ne ſuis pas un bon Ange....
Votre honneur avec moi, ne court point de hazard,
Et n'a nulle diſgrace à craindre de ma part.....

ELMIRE.

Je vous écoute dire, & votre Rethorique
En termes aſſez forts à mon ame s'explique ;
N'apréhendez-vous point que je ne ſois d'humeur
A dire à mon mari cette galante ardeur ?
Et que le prompt avis d'un amour de la ſorte
Ne pût bien altérer l'amitié qu'il vous porte.

TARTUFFE.

Je ſçai que vous avez trop de bénignité,
Et que vous ferez grace à ma témérité....

ELMIRE.

D'autres prendroient cela d'autre façon peut-être,
Mais ma diſcrétion ſe veut faire paroître,
Je ne redirai point l'affaire à mon époux,

Mais je veux en revanche une chose de vous.
C'est de presser tout franc & sans nulle chicane,
L'union de Valere avecque Mariane,
De renoncer vous-même à l'injuste pouvoir,
Qui veut du bien d'un autre enrichir votre espoir.

HYPOCRITE.

MEME SUJET. Il faut garder un milieu à l'égard des gens qui vivent dans un certain air de réforme; c'est-à-dire, qu'il ne faut pas être assez simple pour s'en laisser imposer par des Hypocrites & ne pas tomber dans une défiance excessive, & telle que nous nous imaginions, que la plûpart des gens dont l'extérieur annonce une vie très-réguliere, ne sont pas sincérement ce qu'ils paroissent au dehors.

CLEANTE.

Allez, tous vos discours ne me font point de peur,
Je sçai comme je parle, & le Ciel voit mon cœur.
De tous vos façonniers on n'est point les Esclaves.
Il est de faux dévots, ainsi que de faux braves;

Et comme on ne voit pas qu'où l'honneur les
conduit,
Les vrais braves ſoient ceux qui font beaucoup
de bruit ;
Les bons & vrais dévots qu'on doit ſuivre à la
trace,
Ne ſont pas ceux auſſi qui font tant de grimace.
Eh quoi! vous ne ferez nulle diſtinction,
Entre l'Hypocriſie & la dévotion?
Vous les voulez traiter d'un ſemblable langage;
Et rendre même honneur au maſque qu'au
viſage ?
Egaler l'artifice à la ſincérité,
Confondre l'apparence avec la vérité.
Eſtimer le fantôme autant que la perſonne,
Et la fauſſe monnoie, à l'égal de la bonne.
Les hommes la plûpart ſont étrangement faits;
Dans la juſte nature on ne les voit jamais.....
Que cela vous ſoit dit en paſſant; mon beaufrere.

ORGON.

Oui, vous êtes ſans doute un Docteur qu'on
revère,
Tout le ſçavoir du monde eſt chez vous retiré.

CLEANTE.

Je ne ſuis point, mon frere, un Docteur ré-
veré,

Mais en un mot je ſçai pour toute ma ſcience ;
Du faux avec le vrai faire la difference ,
Et comme je ne vois nul genre de heros
Qui ſoient plus à priſer que les parfaits dévots ;
Aucune choſe au monde & plus noble & plus
belle ,
Que la ſainte ferveur d'un véritable zéle ;
Auſſi ne vois-je rien qui ſoit plus odieux ;
Que le dehors plâtré d'un zéle ſpécieux ,
Que ces francs Charlatans , que ces dévots de
place ,
De qui la ſacrilège & trompeuſe grimace
Abuſe impunément & ſe joue à leur gré ,
De ce qu'ont les mortels de plus ſaint & ſacré.
Ces gens qui par une ame à l'interêt ſoû-
miſe ,
Font de dévotion métier & marchandiſe ,
Et veulent acheter crédit & dignités ,
A prix de faux clin d'yeux & d'élans affectés ;
Ces gens , dis-je , qu'on voit d'une ardeur non
commune ,
Par le chemin du Ciel courir à leur fortune ;
Qui brulans & prians , demandent chaque jour ;
Et prêchant la retraite au milieu de la Cour ,
Qui ſçavent ajuſter leur zéle avec leurs vices ;
Sont prompts , vindicatifs , ſans foi , pleins
d'artifices ,

Et pour perdre quelqu'un, couvrent insolemment,
De l'interêt du Ciel leur fier ressentiment,
D'autant plus dangereux dans leur âpre colere;
Qu'ils prennent contre nous des armes qu'on révére,
Et que leur passion dont on leur sçait bon gré,
Veut nous assassiner avec un fer sacré.
De ce faux caractère on en voit trop paroître,
Mais les dévots de cœur sont aisés à connoître.
Ce titre par aucun ne leur est débatu,
Ce ne sont point du tout fanfarons de vertu.
On ne voit point en eux ce faste insupportable,
Et leur dévotion est humaine & traitable,
Ils ne censurent point toutes nos actions.
Ils trouvent trop d'orgueil dans ces corrections;
Et laissent la fierté des paroles aux autres,
C'est par leurs actions qu'ils reprennent les nôtres,
L'apparence du mal a chez eux peu d'appui,
Et leur ame est portée à juger bien d'autrui,
Point de cabale en eux, point d'intrigues à suivre,

On les voit pour tous soins se mêler de bien
vivre,
Jamais contre un pécheur ils n'ont d'achar-
nement ;
Il attachent leur haine au péché seulement,
Et ne veulent point prendre avec un zéle ex-
trême,
Les interêts du Ciel plus qu'il ne veut lui-même.
Voilà mes gens, voilà comme il en faut user.
Voilà l'exemple enfin qu'il faut se proposer......

Sc. 3. Act. 1. Du Tartuffe.

Mais parce qu'un frippon nous dupe avec au-
dace,
Sous le pompeux éclat d'une austère grimace ;
N'inferons point qu'on soit par-tout fait com-
me lui,
Et qu'aucun vrai dévot ne se trouve aujourd'hui;
Laissez aux libertins ces folles conséquences,
Démêlez la vertu d'avec ces apparences,
Ne hazardez jamais votre estime trop tôt,
Et soyez pour cela dans le milieu qu'il faut.
Gardez-vous, s'il se peut, d'honorer l'impos-
ture ;
Mais au vrai zéle ; aussi n'allez pas faire injure,
Et s'il vous faut tomber dans une extrêmité,
Péchez plûtôt encore de cet autre côté.

Sc. 1. Act. 5. Tartuff.

INTENDANT DE MAISON.

Caractère de certains qui font leurs affaires aux dépens de celles de leurs Maîtres. Il est bon que la Comédie démasque de pareilles gens. Les Grands se ruinent beaucoup moins par les dépenses que le luxe a introduit que par ce qu'ils ne veulent point entrer dans le détail de leurs affaires, les uns par paresse, les autres par une fierté mal entendue.

EMILIE.

Ah ! Monsieur Tapinois, approchez ; hé bien qu'est-ce ?
Venez-vous m'apporter l'état de votre caisse ?
Qu'avez-vous à me dire avec tous ces papiers ?

TAPINOIS.

Madame, votre régle est qu'à tous les quartiers,
Trois mois finis je vienne au jour de l'échéance,
Vous rendre un compte exact de recette & dépense,
Afin que vous puissiez voir & toucher au doigt
Tant ce que vous devez, que ce que l'on vous doit ;
Et qu'en le munissant de votre signature,

J'en puiſſe ſans retour aſſurer la clôture.

EMILIE.

Ah ! mon Dieu, vos trois mois arrivent bien
ſouvent.

TAPINOIS.

Ils n'arrivent jamais que quatre fois l'année ;
Madame, & tout au plus c'eſt une matinée.

EMILIE.

Eh bien, voyons, liſez :

TAPINOIS.

Bien d'autres Intendans
A vous importuner paroîtroient moins ardens ;
Ces Meſſieurs n'aiment pas les comptes qui fi-
niſſent ;
Tandis que dans leurs mains, en repos ils vieil-
liſſent ;
Le Maître leur laiſſant leurs biens à gouverner,
N'en touche que la part qu'ils veulent lui
donner,
Pendant vingt ou trente ans leur bonté les fait
vivre,
Mais l'effet qui s'enſuit & qui doit s'en enſuivre ;
C'eſt de voir à la fin, tout compte expédié,
L'Intendant en Carroſſe & le Seigneur à pié.

EMILIE.

Fort bien, mais finiſſons.

TAPINOIS.

Pour moi, dans les affaires
Mon point fixe eſt toujours que les choſes ſoient claires,
Ma conſcience même, à vous dire le vrai,
Ne s'étend qu'avec peine à trois mois de délai;
J'appréhende toujours & c'eſt là mon ſupplice,
De me tromper, Madame, à votre préjudice.

EMILIE.

Nous ſçavons.....

TAPINOIS.

Ah! Madame, en la place où je ſuis,
Vous ne connoiſſez pas les troubles, les ennuis,
Que tout homme de bien rencontre ſur ſa route,
Quand il ſonge aux devoirs de ſon état.

EMILIE.

Sans doute;
Mais....

TAPINOIS.

Ce qui me ſurprend, c'eſt que dans l'Univers,
Il ſe puiſſe trouver des hommes ſi pervers,
Si lâches, ſi méchans, ſi ſcélerats, ſi traîtres,
Que de vouloir tromper leurs Seigneurs & leurs Maîtres,
Comme s'ils ignoroient, ces cœurs paitris de fer,
Que la mort les attend, & qu'il eſt un Enfer.

EMILIE.

C'eſt bien dit, mais liſons & quittons la ſornette.

TAPINOIS.

Vous plait-il commencer par l'état de recette ?

EMILIE.

Aſſurément.

TAPINOIS *après avoir lu les articles de recette & une partie de ceux de la dépenſe pourſuit ainſi.*

Jtem, voici le grand *item*.
Juſqu'à ce préſent jour, pris à la boucherie,
En veau, beuf, & mouton.

EMILIE.

Eh, Monſieur, je vous prie,
De vouloir m'épargner, je vous l'ai déja dit.
De ces comptes bourgeois le ſordide récit,
Tout ce ſale examen me dégoute & m'afflige.

TAPINOIS.

Mais, Madame.

EMILIE.

Eh fi donc.

TAPINOIS.

Il faut bien.

EMILIE.

Fi, vous dis-je.

TAPINOIS.

Le calcul n'eſt pas long, écoutez un moment.

Six pages tout au plus.

EMILIE.

Six pages ! ſeulement.

TAPINOIS.

Au Rotiſſeur.....

EMILIE.

Hé paix.

TAPINOIS.

A l'Epicier.

EMILIE.

Quel homme !

TAPINOIS.

En volailles.....

EMILIE.

Encor ?

TAPINOIS.

Legumes.....

EMILIE.

Il m'aſſome.

Me voilà pour huit jours avec un mal de cœur,
Capable de me faire expirer de langueur.

TAPINOIS.

J'ai cru.....

EMILIE.

Sans m'expoſer à ce dégoût extrême ;
N'auriez vous pas dû voir ces comptes-là vous-même ?

TAPINOIS.

Oui, mais.....

EMILIE.

Vous êtes fait, étant mon tréſorier;
Pour les examiner & moi pour les payer.
Que faut-il de plus..... Eſt-ce tout ?

TAPINOIS.

A peu prés.
Voilà le principal, tout ce qui vient après,
Conſiſte en fractions d'intérêt & de rentes,
Pour l'acquit journalier des ſommes differentes.
Que votre Procureur Monſieur Iſcariot,
Vous fait en vos beſoins trouver au premier mot.
C'eſt un homme obligeant.

EMILIE.

Cela n'eſt pas croyable!
Tout ce qu'on lui demande, il le trouve faiſable.
Et je n'ai qu'à marquer la ſomme qu'il me plaît
En ſignant quatre mots, l'argent ſe trouve prêt.

TAPINOIS.

Voulez-vous calculer colonne par colonne?
Les articles marquez?...

EMILIE.

Ah! bon Dieu, je friſſonne.
Moi des calculs? ô Ciel!

TAPINOIS.

Mais au moins un extrait

Des

Des menus interêts....

EMILIE.

Eh que vous ai-je fait?
Pour vouloir que je meure? ah quelle barbarie!
Des calculs! eh venons au total, je vous prie.

TAPINOIS.

Eh bien ſoit, puiſqu'il faut contenter vos déſirs.
Total des interêts, achats, menus plaiſirs,
Loüage de maiſon, fournitures & vivres,
Gages & cætera, *vingt mille deux cens livres,*
Onze ſols ſix deniers.

EMILIE.

Onze ſols ſix déniers.
Cela s'entend, donnez, je ſigne volontiers;
Quand les comptes ſont ronds, aiſez, intelligibles.

Sc. 3. Act. 2. Des Ayeux chimeriques de Rouſſeau.

Le même Intendant & Iſcariot Procureur.

TAPINOIS.

J'étouffe & ne ſçais que réſoudre.

ISCARIOT.

Comment donc?

TAPINOIS.

Vous m'avez frapé d'un coup de foudre

Monsieur Iscariot. Quoi malgré tous nos soins,
Ce procès dans le tems qu'on s'en doutoit le moins.
Se verroit decidé sans pouvoir s'en défendre?
Et c'est vous qui venez vous-même nous l'apprendre?
Vous qui promettiez tant quand je vous en parlois,
De le faire durer dix ans si je voulois.

ISCARIOT.

Je l'aurois au besoin fait durer jusqu'à trente,
Mais ce beau Président, ce Tuteur de Dorante;
A par son grand credit mis ma science à bout.
Ces Messieurs là chez eux sont les maîtres de tout;
Et ma foi vous n'auriez jamais dû pour bien faire,
Ayant cet homme à dos entamer votre affaire.

TAPINOIS.

C'étoit un coup d'Etat, il falloit tout tenter,
L'hymen de son Dorante alloit s'executer.
Et si je n'avois pas employé cette adresse,
Pour rompre la partie & tromper la Comtesse,
Ce maudit Président n'eut pas manqué d'abord,
D'entrer dans cent détails qui nous eussent fait tort.
Tous ces gens de Palais sont pointilleux en Diable,

Et j'ai pour leur commerce une haine effroiable.
Je croiois les voyant bien duëment expulsés,
Dans le cours du procès avoir du tems assez...
Mais ce coup imprévu me met hors de mesure.

ISCARIOT.

Auriez-vous sans cela quelque voye assez sûre,
Quelque bon mariage assez à votre main,
Pour pouvoir en attendre un bon succès prochain.

TAPINOIS.

Hélas! occasion ne fut jamais plus belle,
J'avois trouvé mon fait, un Marquis sans cervelle,
Evaporé, badin, de tous soins ennemi,
Et de qui l'Intendant est mon intime ami.
Trois jours de tems l'affaire étoit faite.

ISCARIOT.

Ecoutez.
En ce cas je pourrois encor vous être utile.

TAPINOIS.

Et comment?

ISCARIOT.

Nous avons la Requête civile;
Si nous perdons la cause ainsi que je le crois;
Je puis la faire encor trainer un ou deux mois.

TAPINOIS.

Dites-vous vrai?

ISCARIOT.

L'affaire étant un peu suivie;

J'en ſuis ſûr.

TAPINOIS.

Ah! mon cher, vous me rendez la vie.
Oui, pourvu que je puiſſe encore en prolongeant...

ISCARIOT.

Il faudra conſigner : avez-vous de l'argent ?

TAPINOIS.

Madame n'en a point, mais j'ai dans ma caſſette ;
D'une coupe de bois que pour elle j'ai faite,
Quelque neuf mille francs, ou dix mille environ,
Que je puis lui prêter encor ſous votre nom.
Je vais vous les livrer ſur votre contre-lettre.

ISCARIOT.

Mais, Monſieur Tapinois, voulez-vous me permettre,
De vous repréſenter qu'en quinze mois au plus,
Voilà déjà d'argent plus de vingt mille écus,
Qu'en ſecret ſous mon nom pour cacher votre trame,
A très gros interêts vous prêtez à Madame,
Et que cet argent là ne vous provient pourtant,
Que de ſes revenus, que vous touchez comptant.
Si la choſe éclatoit & que pour me confondre....

TAPINOIS.

Eh bien, que craignez-vous. C'eſt à moi d'en répondre.

ISCARIOT.

Il eſt vrai, vous riſquez encore plus que moi ;
J'en conviens, mais enfin, l'honneur, la bonne
foi.......

TAPINOIS.

Oh oh, vous voulez faire ici du bon Apôtre,
La bonne foi, l'honneur? en voila bien d'un
autre!
Hé taiſez-vous, vos ſoins n'ont pas été forcés;
Je vous ai bien payé.

ISCARIOT.

Pas tout à fait aſſez.

TAPINOIS.

Comment donc? un pour cent pour vos droits
de courtage.

ISCARIOT.

J'en voudrois bien avoir quelque peu davantage.

TAPINOIS.

Allons, allons, nous ſerons tous contens;
Et vous n'y perdrez rien.

ISCARIOT.

C'eſt comme je l'entends.
Sc. 5. Act. 2.

Suite des mêmes Caracteres.

ISCARIOT.

Le Commis du Greffier m'a de tout éclairci;

Et je n'ai fait qu'un pas de chez nous jusqu'ici.
Pour finir m'a-t'il dit cette ennuyeuse affaire,
La Chambre a prolongé sa séance ordinaire.
Et ces Messieurs ravis de s'en débarasser.
Jusques après une heure ont voulu la pousser.
Enfin sur le rapport que m'a fait ce bon homme..

TAPINOIS.

Enfin, c'est un procès perdu.

ISCARIOT.

Oui, tout d'un somme.

TAPINOIS.

Hé bien c'est un malheur facile à réparer,
Et nous avons en main de quoi nous rassurer.
J'en vais donner nouvelle à notre Douairiere;
Et j'espere tourner son esprit de maniere,
En la piquant d'honneur que nous l'obligerons;
D'en faire quatre fois plus que nous ne voudrions.
Laissez-moi seulement lui parler tête à tête,
Et courez au plutôt dresser votre requête.
Je vous ai mis en main tout l'argent qu'il nous faut,
Allez, laissez-moi faire, & revenez tantôt.

ISCARIOT.

Je ne m'étonne pas si vous disposez d'elle,
Vous la servez sans doute avec beaucoup de zele,

Mais quelqu'en ait été jusqu'ici le succés,
Vous seriez pourtant bien d'en modérer l'excés.
Nous allons trop grand train, je vous le dis encore,
Et je crains qu'à la fin.....

TAPINOIS.

Bon, c'est une Pecore.
Une folle qui court à sa perte tout droit,
Et veut se ruiner à tel prix que ce soit.
Sans nous mille fripons dont le monde fourmille,
Engloutiroient bientôt les biens de sa famille.
Et puisque de ses biens l'heritage absolu,
Au premier occupant semble être dévolu,
Autant vaut-il qu'il passe à ceux qui le méritent,
Et que d'honnêtes gens comme nous en profitent.

ISCARIOT.

C'est très-bien raisonné.

Des Ayeux chimeriques de Rousseau. Act. 4.

IRRESOLU.

Quelques traits de son Caractere. Les hommes qui ont ce défaut sont souvent à charge à eux-mêmes, & nuisent à leurs affaires.

FRONTIN *Valet de Dorante.*

Or sçachez donc, Monsieur, que ce matin, mon maître,

S'eſt levé tout joyeux. Cher Frontin, m'a t'il dit,
Tes diſcours ont long-tems occupé mon eſprit.
Tout bien conſideré je me trouve en un âge,
Où je dois en effet ſonger au mariage.
Je ne balance plus, le deſſein en eſt pris.

PYRANTE *pere de l'Irréſolu.*

Plus agréablement pouvois-je être ſurpris?
Tien, voilà deux louis pour la bonne nouvelle.

FRONTIN.

Très obligé, je ſors, mon maître me rapelle.
Je l'habille, il ſe taît. Quand il eſt habillé.
Je rêvois, me dit-il, tantôt tout éveillé,
Qui? moi? me marier? ah! je n'ai point d'envie,
D'aller riſquer ainſi le repos de ma vie.

LISIMON.

Je vous l'avois bien dit, qu'il ſe moquoit de vous.

PYRANTE.

Allons Coquin, rends-moi mes deux louis.

FRONTIN.

Tout doux.
Ceci ne finit pas, comme on pourroit le croire.
Ecoutez, s'il vous plaît, la fin de mon hiſtoire.
Il ſort: à ſon retour il paroit tout changé,
Il brule de ſe voir par l'hymen engagé.

D'un ſemblable projet je ne faiſois que rire.
Mais comme il m'a permis de venir vous le
dire,
Et de vous aſſurer qu'il ne changera point,
Je crois qu'il ne peut plus reculer ſur ce point,

PYRANTE.

C'eſt bien dit, il me craint, il m'aime, il me
reſpecte,
Sa réſolution ne peut m'être ſuſpecte.
Mais dis-moi?

FRONTIN.

Quoi, Monſieur?

PYRANTE.

Je ſerois curieux.
De ſçavoir, s'il n'a point encor jetté les yeux
Sur quelque objet.....

FRONTIN.

Eh oui, c'eſt ce qui fait ſa peine.

PYRANTE.

Comment? a-t'on pour lui du mépris, de la
haine?

FRONTIN.

Non, ce n'eſt point cela. La peine où je le vois,
C'eſt qu'il aime, Monſieur, deux belles à la fois.
L'un de ces deux objets eſt une jeune blonde.
Qui paroît à ſes yeux la plus belle du monde.

Et l'autre eſt une brune aux yeux vifs & perçans ;
Dont les charmes ſur lui ne ſont pas moins
puiſſans.
Le ſerieux de l'une & ſa langueur touchante ;
Lui diſent qu'elle eſt tendre, & fidele, & conſtante.
Mais l'enjouement de l'autre & ſa vivacité,
Ont un attrait piquant dont il eſt enchanté.
Enfin paſſant toujours de la blonde à la brune ;
Il les veut toutes deux & n'en choiſit acune.
Et quant à moi je crois, que pour le rendre
heureux,
Il les lui faudroit faire épouſer toutes deux.

MEME CARACTERE.

DORANTE *l'irréſolu.*

Quand il eſt queſtion, Frontin, de s'engager ;
Par les nœuds de l'hymen, on n'y peut trop
ſonger.

FRONTIN.

Mais, ſur tout autre fait comme ſur cette affaire
Vous ne ſçavez jamais ce que vous voulez faire.
Vous rêvez ?...

DORANTE.

Après tout de l'humeur dont je ſuis ;
Je pourrai mieux qu'un autre éviter les ennuis ;

Et tous les accidens dont l'hymen nous menace,
Oui, je sçai les moyens de parer ma disgrace;
De faire que pour moi, l'hymen ait des douceurs.
Quand on fait un bon choix, c'est le lien des
cœurs.
Un mari complaisant, libéral, jeune & tendre,
Au bonheur d'être aimé peut aisément prétendre,
Si lorsqu'il se marie, il possede le cœur,
De celle dont il veut faire tout son bonheur.
Son exemple est puissant sur l'esprit de sa femme,
Vertueux, il soutient la vertu dans son ame.
Rempli d'égards pour elle, il en est respecté,
Fidele, il la maintient dans la fidelité.
Mille exemples enfin font aisément connoître,
Que souvent les maris sont ce qu'ils veulent être.
Malgré les mœurs du tems je veux me rendre
heureux,
En bornant à ma femme & mes soins & mes
vœux.
Et plus amant qu'époux, toujours la politesse
Suivra les doux transports de ma vive tendresse
Voilà le vrai moien d'être en repos, chéri,
Et de faire au galant préferer le mari.

FRONTIN.

La chose en ce tems ci me paroît difficile;
Quiconque y réussit peut passer pour habile,

Mais ce miracle là vous étoit réservé.

DORANTE.

Oui, je prétends me faire un bonheur achevé.

FRONTIN.

Voyons donc maintenant à choisir des deux belles,
Votre cœur panche-t'il également pour elles ?

DORANTE.

Si je l'en crois, Frontin, mon choix est déjà fait.

FRONTIN.

N'aimez-vous point Julie ?

DORANTE.

Oui, je l'aime en effet.
Son aimable enjouement me ravit & m'enchante,
Quel brillant ! quel éclat !

FRONTIN.

Elle est vive & piquante,
Ses yeux quoique muets demandent clairement,
Ce que sa bouche n'ose expliquer nettement.

DORANTE.

Je l'avoüe entre nous, dès que je l'envisage,
Je n'ai plus de raisons contre le mariage.

FRONTIN.

Je suis de même avis. Or donc sans biaiser,
Il faut nous dépêcher, Monsieur, de l'épouser.

DORANTE.

M'y voilà résolu,... mais pourtant quand j'y pense,

Sa sœur est bien aimable!

FRONTIN.

Elle est d'une indolence...

DORANTE.

Tu nommes indolence un gracieux maintien,
Une douce langueur; un modeste entretien,
Tout ce qui fait enfin que l'on ne peut sans crime,
Lui refuser au moins la plus parfaite estime.
Oui, quoique malgré moi, Julie aït tous mes vœux,
Je sens qu'avec sa sœur je serois plus heureux.

FRONTIN.

Prenons donc celle-ci. *A part* Bon, le voilà qui pense.
Votre choix est-il fait?

DORANTE.

Non, je suis en balance,
Je ne sçai que résoudre & d'une & d'autre part.

FRONTIN.

Ma foi, m'en croirez-vous? Choisissez au hasard, &c.

Sc. 2. Act. 1. De l'irresolu. de Destouches.

JALOUX.

UN homme jaloux à l'excès s'expose à de grands tourmens.

Le Comédie offre sur cette matiere des Tableaux fort amusans.

UN GASCON *Embrassant un Gentilhomme de Beauce, jaloux & brutal qui alloit se marier.*

Ah ! Monsieur.

LE BEAUCERON.

Et morbleu, d'où vient donc l'embrassade ?
La peste vous étouffe avec votre jargon.

LE GASCON.

Monsieur de Courteville....

LE BEAUCERON.

Il est vrai, c'est mon nom.

LE GASCON *l'embrassant bien fort.*

Vous ne connoissez plus vos amis.

LE BEAUCERON.

Et de grace,
Laissez-moi prendre haleine & vous revoir en face,
Voulez-vous m'étouffer ? enfin je vous connois.

LE GASCON.

Sans doute.

LE BEAUCERON.

Et depuis quand ?

LE GASCON.

Depuis plus de dix mois ;

Vous êtes Beauceron volontiers ?

LE BEAUCERON.

Je le pense ;

bas. C'eſt un Galant qui cherche à faire connoiſſance.

LE GASCON.

J'étois, & vous m'allez connoître aſſurément,
Capitaine & Major dans certain Régiment,
Qui paſſa l'an dernier dedans votre Village.

LE BEAUCERON.

Ah ! oui. Les grands fripons !

LE GASCON.

On fit quelque ravage,

J'en demeure d'accord, mais je fus des premiers....

LE BEAUCERON.

Vous êtes donc, Monſieur, de ces avanturiers
De ces ames de feu, de poudre & de ſalpêtr

De ces geus avec qui chez ſoi l'on n'eſt point
maître,
Qui ne ſuivez en tout que votre paſſion,
Et qui voulez par-tout être à diſcrétion,
Dont l'eſprit emporté, comme vôtre regarde
Du noble Campagnard, la femme Campagnarde,
Qui vous apprivoiſant dès la ſeconde fois,
Mettez effrontément un honneur aux abois;
N'employez tous vos ſoins qu'à gâter un ménage,
Et n'étes point content que le mari n'enrage.

LE GASCON.

Epargnez vos amis.

LE BEAUCERON.

Apprenez que je ſuis
Ennnemi capital de ſemblables amis,
Mais enfin ditez-nous quel motif vous amene?

LE GASCON.

Je viens pour des billets * & rencontrant Climene,
J'ai pris occaſion ....

LE BEAUCERON.

C'eſt donc aſſez jaſer.

* *On ſuppoſe dans cette Piéce, qu'il ſe faiſoit une Lotterie dans la maiſon de Climene.*

Qui vient pour des billets ne vient pas pour
causer.

LE GASCON.

Morbleu, j'aime le Sexe, & ma joye est extrême
Quand je trouve.....

LE BEAUCERON.

Tout doux.

LE GASCON.

Sçachez...

LE BEAUCERON.

Sçachez vous-même ;
Si vous ne le sçavez, que vous voyez en nous,
Le Cousin de Climene & son futur époux ;
Que je me dois dans peu marier avec elle ;
Et me voir Gouverneur de cette Citadelle ;
Que je veux pour briser toute autre liaison,
Y mettre mon honneur bientôt en garnison ;
Qu'étant noble & Seigneur d'une assez belle
Terre,
Mon logement doit être exempt des gens de
guerre,
Et qu'enfin je prétens en cette qualité,
Que je puis faire nargue à la majorité.

LE GASCON.

Suffit je vous entends.

LE BEAUCERON.

C'eſt ce que je demande;
Cherchez fortune ailleurs.

LE GASCON.

Je le veux, c'eſt aſſez m'en dire ſur ce point.

Il ſort.

LE BEAUCERON *parlant à Climene.*

Enfin vous voulez donc en tous lieux & toujours,
De votre humeur galante entretenir le cours;
Voir toujours près de vous quelque face choquante,
Pour moi futur époux, de femme trop galante,
Et que je trouve ici toujours malgré ce rang,
Quelque nouveau tranſi qui m'échauffe le ſang.
Quelque diſeur de rien, de qui l'ame coquette
Sçache à brule pourpoint titer une fleurette,
Qui vous ſerre les mains, & qui pour mes péchés,
Vous parle inceſſamment à quatre doigts du nez.

CLIMENE.

Comme je ſuis chez moi, je crois par bienſéance,
Ne pouvoir me parer de quelque complaiſance,

Et principalement lorſque je vois des gens,
De qui la mine & l'air exigent.

LE BEAUCERON.

Je prétends.
Qu'on peut payer ces gens malgré la bienſéance,
D'un adieu bien ſuccint, & d'une révérence;
Mais je vois ce que c'eſt, la Belle, vous aimez
Ces Meſſieurs à fracas, ces Galans parfumés;

Suite du même Caractère.

CLIMENE.

Ne voulez-vous ſonger qu'à me perſécuter?
Et n'être ingenieux que pour me tourmenter;
La plus rare beauté veut que l'art la ſeconde, *
Il faut être à la mode ou renoncer au monde;
Outre que je ne vois dans mon ajuſtement,
Rien que de fort modeſte, à parler franchement.
Tout vous choque & ſur tout vous voulez me contraindre.

* *Il venoit de critiquer qu'elle fut parée.*

LE BEAUCERON.

Il eſt vrai, j'ai grand tort, Couſine, de me plaindre,
Je devois, ſans troubler tantôt votre entretien,
Avec ces deux Meſſieurs paſſer ſans dire rien;
Je devois avec eux, pour flatter votre attente,
Laiſſer agoniſer votre pudeur mourante,
Et voir d'un œil tranquile & plus commode enfin,
Un reſte de vertu qui tiroit à la fin.
Je crois que ſur ce pié j'aurois l'heur de vous plaire:
Mais on en diroit trop, ſi je pouvois m'en taire,
Je ſuis ſur ce ſujet difficile à ferrer,
Et ne fais pas façon de vous le déclarer.

CLIMENE.

Des diſcours ſi piquans ont un peu trop de ſuite,
Mais ſur quoi pouvez-vous cenſurer ma conduite?
Ai-je dans mes habits rien qu'on puiſſe blâmer?

LE BEAUCERON.

Non.

CLIMENE.

Rien dans mes diſcours qui vous puiſſe alarmer?

LE BEAUCERON.

Non.

CLIMENE.

Rien dans l'entretien contre la bienſéance?

LE BEAUCERON.

Non.

CLIMENE.

Sur quoi fondez-vous donc tant de défiance?

LE BEAUCERON.

Voyez-vous les habits, les diſcours, l'entretien,
Cela, c'eſt quelque choſe, & ſi cela n'eſt rien,
C'eſt votre cœur qui donne entrée à la fleurette,
C'eſt entre cuir & chair que vous êtes coquette,
Et je voudrois enfin, pour voir mes vœux contens,
Avec moins de dehors, avoir plus du dedans,

CLIMENE.

Je vous entends toujours plaindre de quelque choſe.

LE BEAUCERON.

Je trouve auprès de vous toujours quelqu'un qui cauſe.

CLIMENE.

Puis-je être auprès des gens, & ne leur dire mot ?

LE BEAUCERON.

Et puis-je l'endurer ſans paſſer pour un ſot ?

CLIMENE.

La civilité veut....

LE BEAUCERON.

Afin que ſans ſurpriſe ;
L'amour de notre hymen faſſe un hymen de miſe,
Qui n'ait pour Compagnon jamais le repentir,
De mes goûts & penchans, je veux vous avertir,
Et vous pourrez compter là-deſſus : je vous aime
Trop & trop peu ; deux mots expliquent cet emblême,
Trop pour ne pas vouloir devenir votre époux,
Trop peu, pour ne vouloir que la moitié de vous......
J ne m'en contrains guére, & même je m'en pique ;
Je ſuis ſouvent chagrin & quelquefois critique ;
Je ſuis vieux, ombrageux, d'aſſez méchante humeur,

Si je ne ſuis pas beau, je ne fais point de peur,
Mais naturellement j'ai de la défiance,
Beaucoup de jalouſie & peu de complaiſance.
Enfin mon plus beau trait, c'eſt quinze mille francs,
Que je mange ou je bois, s'il me plait, tous les ans;
Cependant je prétends, ſi l'hymen en décide,
Etre de votre cœur ſeul pilote & ſeul guide,
Que dans votre entretien, autre que moi n'ait part,
Rendre votre air coquet un peu plus campagnard,
Et qu'en faveur des ſoins que j'ai pris pour vous plaire,
Votre amour vagabond devienne ſedentaire.
Je veux vous tenir lieu de galant, de mari,
D'Adonis, de Phœbus, de cher, de favori...
En peu de mots, voilà matiere à décider,
Vous verrez ſi cela vous peut accommoder,
Et me direz tantôt quelle eſt votre penſée.

CLIMENE.

Sans attendre....

LE BEAUCERON.

Et cela n'eſt pas choſe preſſée ;
Je n'ai pas le loiſir.....

Il ſort.

Du Gentilhomme de Beauce de Montfleuri. Sc. 8. Act. 3.

MEME CARACTERE.

C'eſt le tableau de toute l'agitation où doit être un homme qui étant déja extrêmement jaloux par lui-même, découvre des indices certains que la perſonne qu'il veut épouſer en aime un autre que lui.

LE BEAUCERON.

J'ai l'eſprit en ſouci de cette porte ouverte,
Et de notre portier ſur ſon lit endormi,
Peut-être que quelqu'un l'a fermée à demi,
En ſortant du logis, ou c'eſt quelque myſtère,
Il eſt nuit, & je veux me cacher & me taire,
Si l'on me croit dehors, j'en puis être eclairci,
Et voir ſans être vû ce qui ſe paſſe ici ;
Quelqu'un vient, écoutons.

BEATRIX *Suivante de Climene.* *

Il eſt nuit, l'heure preſſe,

* *Elle croit n'être entendue de perſonne.*

Et

Et je crois qu'il eſt tems d'avertir ma maîtreſſe,
Et notre Beauceron pourroit bien revenir,
Climene avec Leandre a pû s'entretenir,
Depuis qu'il eſt dehors, ils n'ont bougé d'enſemble.

LE BEAUCERON *à part.*

Quoi! Léandre eſt ceans?

BEATRIX.

Quand un hazard aſſemble
Deux amans, que l'amour unit en même tems,
Il ſe paſſe, ma foi, des momens bien plaiſans:
On cajole, on badine, on ne ſonge qu'à plaire,
L'œil devient plus brillant qu'il n'eſt à l'ordinaire
Un certain rouge au tein donne un nouvel éclat,
On a de l'enjoûment, le ſang bout, le cœur bat.

LE BEAUCERON *à part.*

La peſte, quelle en ſçait!

BEATRIX.

Je juge par moi-même,
Du plaiſir que l'on a d'être avec ce qu'on aime,
Le Baſque & moi voyions tantôt nos feux contens,
Nous avons aſſez bien employé notre tems.

C'eſt un plaiſant Garcon, & pas un n'en approche!
Qu'il a plaiſamment fait, ce Monſieur de la Roche!
Et pour faire ſortir d'ici le Beauceron,
Qu'il a bien contrefait ſon viſage & ſon ton!

LE BEAUCERON *bas.*

Ah maſque! c'eſt donc vous qui conduiſez la barque.

BEATRIX.

Par ma foi ce Magot
Mériteroit d'avoir des cornes pour ſon lot.

LE BEAUCERON *bas.*

Avis au Lecteur.

BEATRIX.

Mais il doit ſçavoir, je penſe,
Que l'on l'a pris pour dupe, & j'en ris par avance,
Ce n'eſt qu'entre ſes dents qu'on le verra peſter,
Il eſt trop glorieux pour s'en venir vanter....
Je voudrois bien avoir le plaiſir de l'entendre,
Mais je ne vois venir Climene ni Léandre;
Allons les ſéparer, dedans cet entretien,
Il paſſeront la nuit, ſi l'on ne leur dit rien.

* *De la Lotterie où il avoit mis.*

LE BEAUCERON *seul.*

Ah ah ! chacun ici cajole à tour de roile,
Léandre est seul auprès de Climene & le drôle
Avec ceux du logis étoit donc du complot,
Pour me faire acheter l'apparence d'un lot !
Ah megere! ah serpent ! oui cette fine mouche,
De l'honneur de Climene est la pierre de touche,
Et ne se défend pas de garder le manteau,
Pourvû que la traîtresse ait sa part au gâteau:
Maudite Beatrix ! perte d'une famille !
Pernicieux Brulot de l'honneur d'une fille....
Quelqu'un vient, écoutons sans qu'on nous puisse voir.

LEANDRE, BEATRIX, CLIMENE.

Je vois bien qu'il me faut éloigner de Climene,
Mais souffre en la quittant que je flatte ma peine,
Laisse agir mon respect & ma flamme en ce lieu,
Jusqu'au dernier moment de ce funeste adieu;
Le mortel déplaisir où cet adieu me plonge,
Me fait envisager mon bonheur comme un songe:
Un demi jour a vu sa naissance & sa fin
Madame, & cet effet de mon mauvais destin,

Me fait appréhender de me voir plus à plaindre,
Qu'un Brutal dont l'ardeur s'efforce à vous
contraindre,
Et que je percerois plûtôt de mille coups,
Que de souffrir jamais qu'il devint votre époux.

LE BEAUCERON *bas.*

Ah! le fâcheux rival.

CLIMENE.

Cette plainte m'offense,
Et mon amour vous doit tenir lieu d'assurance,
Ce Cousin de nos coups n'a pû se garantir;
Loin de s'en allarmer, il faut s'en divertir,
Flatter en le jouant notre ardeur mutuelle,
Lui faire chaque jour quelque piéce nouvelle;
C'est un Provincial épais, matériel,
Qui dupe au dernier point, se croit spirituel,
De tous autres enfin son humeur le discerne,
Et de pareils Lourdauts méritent qu'on les berne

LE BEAUCERON *bas.*

C'est encor trop d'honneur : où m'étois-je
fourré?

BEATRIX.

Si j'y puis quelque chose, il doit être assuré,
Que nous le bernerons de la bonne maniere,
Et qu'à m'en divertir je serai la premiere.

LE BEAUCERON *bas.*

Je me le tiens pour dit.

CLIMENE.

C'eſt perdre en vains diſcours les momens qui
ſe paſſent,
Séparons-nous, la nuit & mon devoir vous
chaſſent.

LEANDRE.

Quand nous reverrons-nous?

CLIMENE.

Demain.

LEANDRE.

Où?

CLIMENE.

Dans ce lieu.

BEATRIX.

Vous le ſçaurez du Baſque.

LEANDRE.

Adieu, Madame.

CLIMENE.

Adieu.

LE BEAUCERON *ſeul.*

J'en tiens, ils ont aſſez agité la matiere;
Je ſuis pris pour un ſot de plus d'une maniere;
Je ſuis ſuffiſamment éclairci de leurs feux,
Et je ſerai cocu dès demain ſi je veux:

Je n'ai qu'à l'épouser, c'est une affaire faite,
Ceci ne va pas mal. Ah petite coquete!
Vous m'en donnez d'avance, & ce cœur em-
paumé
Coupe le nœud d'hymen, avant qu'il soit
formé.
Sans craindre ni prévoir ma juste réprimande
Vous laissez fourager le pré que je marchande,
Et me croyez d'humeur à vous donner la main,
Quand pour moi votre honneur n'aura que du
regain,
Et mon amour pour vous tiendroit encor pied
ferme;
Allez, de la vertu vous n'êtes qu'un faux germe,
Vous n'êtes de l'honneur qu'un indigne avorton,
Et vous n'en connoissez tout au plus que le nom.
J'ai conçu pour Paris une haine mortelle,
Et mon front vient d'ici de l'échaper trop
belle:
Je fuis ce maudit lieu de Coquettes farci,
Et ne suis plus si sot que de rester ici.
Les filles à Paris sont pour nous trop sçavantes;
Il faut des gens galans, pour des filles ga-
lantes;
Et je m'en tiens au nœud de consanguinité,
Je vais dire au Pays comme l'on m'a traité.

Le Gentilhomme de Beauce de Montfleuri.

MEME CARACTERE.

Jaloux dès le jour de la nôce. Un tableau de jalousie qui paroît outré, est souvent une bonne leçon pour ceux qui ont ce défaut.

SANSSOUCI, *Valt de Mr. Vilain, Conseiller d'un Présidial.*

Je vous le dis, Monsieur, dûssai-je vous déplaire,
Votre chagrin m'étonne, & je ne puis m'en taire;
Quel déplaisir secret vous rend mortifié,
D'aujourd'hui seulement vous êtes marié.
A peine a-t'on fini cette cérémonie,
Et loin de faire honneur à votre compagnie,
Et d'aller d'un air gai répondre aux complimens,
De ce que vous avez d'amis & de parens;
Quand pour vous embrasser chacun se fait de fête,
Vous vous mordez les doigts & secouez la tête,
Et quoiqu'en votre hymen chacun prenne de part,
Vous ne prenez plaisir qu'à rêver à l'écart.

Quelque ennui pourroit-il troubler un jour de
nôces ?

M. VILAIN.

Oui, morbleu je ſuis las de voir tous ces
Carroſſes,
Fondre de toutes parts ici plus que jamais,
Et d'en voir débarquer des Courtiſans profés,
Dont l'abord à mes ſoins fourniſſant de matiére,
Joint au fracas de Cour, leur humeur familiere,
Et qui ſans être amis, conviés ni parens,
Accablent ma moitié de leurs ſaluts fréquens.

SANS SOUCI.

Cela n'eſt rien, Monſieur, on ne peut s'en
défendre;
Cette civilité ne vous doit pas ſurprendre,
Et ce jour paſſé, rien ne combattra vos feux;
Il ne tiendra qu'à vous de vivre fort heureux,
Si-tôt que vers chez vous, vous aurez fait retraite.
Car Madame a du bien, elle eſt jeune &
bien faite.
Vous, le fils d'un Marchand opulent & loyal,
Et Conſeiller de plus d'un bon Préſidial,
Rempli de gens ſçavans, qui ſur quoi qu'on conteſte,

Entendent presque tout le Code & le Digeste,
Et qui, quand il s'agit de décider un point....

M. VILAIN.

Nous ne sommes que sept qui ne l'entendons point,
Mais pour te dire tout ce qui me tient en tête,
C'est que ma femme veut, pour achever la fête,
Avoir la Comédie ici ce soir....

SANS SOUCI.

Tant mieux.

Mr. VILAIN.

Ces fadaises n'ont rien pour moi que d'ennuyeux;
Ce sont amusemens pour le Peuple stupide,
Dont la plaisanterie est toujours insipide;
De plus, la Comédie attirera ceans,
Des Masques importuns, des Coquets fainéans,
Qui croissent mon chagrin, lorsque leur joie augmente.
Ma femme à coquetter a déja quelque pente,
Et quelquefois l'appas d'un discours engageant...
Enfin il seroit bon d'épargner cet argent;
J'imagine un moyen qui pourra m'en défaire,
J'en vais dire à l'instant quatre mots à sa mere,
L'en dégoûter, de peur que si l'on la prévient,
Elle ne soit d'avis, mais je la vois qui vient.

Me. BRIONNET.

Quoi ! Monſieur, quand chacun à danſer s'étudie,
Faire le ſix derriere, & fauſſer compagnie,
Quelle raiſon vous force à vous cacher de nous ?
Allons, je veux danſer les cinq pas avec vous :
Nos Violons ſont bons, leur ſimphonie eſt douce ;
Venez, pour m'imiter, mettre bas votre houſſe,
Mettre le monde en train de ſe bien divertir.

M. VILAIN.

S'il ſe divertit mal, Madame, il peut ſortir ;
L'hymen a ſes chagrins, & ſa cérémonie
Réduit aſſez ſouvent la joie à l'agonie,
Et nous venons de faire un terrible marché.

Me. BRIONNET.

A quoi bon ce diſcours ? en êtes-vous fâché ?
Vous, dont l'empreſſement d'entrer en ma famille,
Témoignoit tant d'amour & de ſoins pour ma fille.

M. VILAIN.

Madame, ce n'eſt pas faute d'empreſſement ;
Mais je ſuis ſon Epoux, & j'étois ſon Amant ;
Et depuis que ſur moi ce nouveau titre opére,
J'ai bien à ſoutenir un autre caractère ;

Elle eſt jeune, il pourroit n'y faire pas trop sûr,
Et ſa tête eſt un fruit qui n'eſt pas encor mur.

Me. BRIONNET.

Etre femme à quinze ans, n'eſt pas choſe nouvelle,
Quand on me maria, j'étois plus jeune qu'elle.

M. VILAIN.

Quelqu'un peut-être alors vit où la choſe alloit,
Et que dès ce tems-là votre honneur chanceloit.

Me. BRIONNET.

Mon gendre, car enfin je puis vous parler franc,
Cela ne ſied point bien aux gens de notre rang.
Uſez-en comme moi, laiſſez-la la ſatyre.
Je connois vos défauts: quelqu'un m'entend-t'il dire,
Qu'un gendre tel que vous, n'étoit pas bien mon fait,
Que vous êtes choquant, brutal & contrefait,
Que pour être cheval comme ceux que l'on guide,
Il ne vous manque rien que la ſelle & la bride;
Ce ſont des vérités, vous le ſçavez fort bien,
Cependant je les ſçai, & ſi je n'en dis rien,
Imitez ma méthode & que chacun ſe loue.

M. VILAIN.

Votre diſcrétion eſt grande, je l'avoue ;
Mais vous m'obligerez, Madame, ſur ce point,
De ne me dire plus que vous n'en parlez point :
Cependant dites-moi, ſi votre Comédie,
Que votre fille veut avoir, quoiqu'on en die,
Eſt un régal pour vous, de qui la nouveauté
Ait de quoi régaler votre caducité.

M. BRIONNET.

Pourquoi non ? quoique Vieille, il en eſt de
riſibles,
Où les plus ſérieux peuvent être ſenſibles,
Pleines de mots plaiſans....

Me. VILAIN.

Du comique, morbleu !
Du Comique chez vous? cela n'eſt bon qu'au feu :
Ces mots que vous nommez plaiſans, ſont des
ſottiſes,
Qui n'ont point pour témoins des femmes
bien appriſes.
Les poſtures des gens, leurs grimaces, leurs tons
Sont à craindre, ceans pour plus de cent raiſons.

Me. BRIONNET.

Mais pourquoi ?

M. VILAIN.

Voulez-vous que je m'en déſeſpere

Et qu'au bout de neuf mois, notre épouſe très-
chere,
Par les impreſſions que l'Eſprit y reçoit,
Nous faſſe des Magots comme ceux qu'on y voit.
Eſt-il rien ſi contraire aux Jeunes mariées ?

Me. BRIONNET.

Hé bien n'en ayons point, puiſque c'eſt vô-
tre avis.

M. VILAIN.

Adieu, c'eſt m'obliger, je ne ſçaurois m'en
taire.

Les nouveaux Mariés. Interméde de la Tragédie des amours de Didon & d Enée, de Montfleuri.

MÊME CARACTERE.

Rien n'eſt plus ombrageux qu'un Jaloux. L'Auteur repréſente un homme à qui tout fait ombrage & qui ne veut lier connoiſſance avec perſonne de peur d'être trompé.

SGANARELLE. *Il ſe croit ſeul & ne voit point Valere ni Ergaſte.*

N'eſt-ce pas quelque choſe enfin de ſurprenant,
Que la corruption des mœurs de maintenant,

VALERE.

Je voudrois l'acoſter s'il eſt en ma puiſſance;

Et tâcher avec lui de lier connoissance.

SGANARELLE.

Au lieu de voir regner cette sévérité,
Qui composoit si bien l'ancienne honnêteté.
La jeunesse en ces lieux libertine absolue
Ne prend....

VALERE.

Il ne voit pas que c'est lui qu'on salue.

ERGASTE.

Son mauvais œil peut-être est de ce côté ci;
Passons du côté droit.

SGANARELLE.

Il faut sortir d'ici.
Le sejour de la Ville en moi ne peut produire
Que des.....

VALERE.

Il faut chez lui tâcher de m'introduire.

SGANARELLE.

Heu? j'ai cru qu'on parloit. Aux champs graces aux Cieux,
Les sottises du tems ne blessent point mes yeux;

ERGASTE.

Abordez-le.

SGANARELLE.

Plait-il? les oreilles me cornent;

Là tous les passe-tems des jeunes gens se bornent:...

Valere salue.

Est-ce à nous ?

ERGASTE.

Approchez.

SGANARELLE.

Là nul Godelureau

Ne vient:....

Valere resalue.

Que Diable.....

Ergaste salue de l'autre côté.

Encor? que de coups de chapeau ?

VALERE.

Monsieur, un tel abord vous interompt peut-être.

SGANARELLE.

Cela se peut.

VALERE.

Mais quoi l'honneur de vous connoître

M'est un si grand bonheur, m'est un si doux plaisir,

Que de vous saluer j'avois un grand désir.

SGANARELLE.

Soit.

VALERE.

Et de vous venir, mais sans nul artifice,

Assurer que je suis tout à votre service.

SGANARELLE.

Je le croi.

VALERE.

J'ai le bien d'être de vos voisins.
Et j'en dois rendre grace à mes heureux destins.

SGANARELLE.

C'est bien fait.

VALERE.

Mais Monsieur, sçavez-vous les nouvelles
Que l'on dit à la Cour & qu'on tient pour fideles?

SGANARELLE.

Que m'importe ?

VALERE.

Il est vrai, mais pour les nouveautés,
On peut avoir par fois des curiosités.
Vous irez voir, Monsieur, cette magnificence,
Que de notre Dauphin prépare la naissance ?

SGANARELLE.

Si je veux.

VALERE.

Avouons que Paris nous fait part,
De cent plaisirs charmans qu'on n'a point d'autres part.
Les Provinces auprès sont des lieux solitaires,
A quoi donc passez-vous le tems ?

SGANARELLE.

A mes affaires.

VALERE.

L'esprit veut du relâche & succombe par fois,
Par trop d'attachement aux serieux emplois.
Que faites-vous le soir avant qu'on se retire ?

SGANARELLE.

Ce qui me plaît.

VALERE.

Sans doute, on ne peut pas mieux dire,
Cette réponse est juste & le bon sens paroît,
A ne vouloir jamais faire que ce qui plait.
Si je ne vous croiois l'ame trop occupée,
J'irois par fois chez vous passer l'après soupée.

SGANARELLE.

Serviteur. *Il sort.*

VALERE.

Que dis-tu de ce bizard fou ?

ERGASTE.

Il a le repart brusque & l'accueil loup garoux.
Moliere Ecole des maris.

Un homme jaloux à l'excès est capable d'imaginer l'expedient le plus bizarre pour s'assurer d'un cœur.

DAMON.

Mais de vos noirs chagrins quel peut être l'objet.

LEANDRE.

Je suis jaloux.

DAMON.

Jaloux?

LEANDRE.

Oui, jaloux comme un Diable.

DAMON.

De qui?

LEANDRE.

Du monde entier.

DAMON.

Le trait est admirable!

LEANDRE.

Je suis sûr d'être aimé, mais je tremble qu'un jour.....
Souvent le mariage est la fin de l'amour.
Les femmes, tu le sçais sont foibles, inconstantes;
On en voit tous les jours cent preuves éclatantes.
J'en suis frapé, je crains.... j'en mourrois de douleur,
Si je tombois, ami, dans un pareil malheur.
Car enfin méprisant la commune méthode,
Je veux aimer ma femme & l'aimer à ma mode.
J'en veux en même tems être amant & mari,
Mais aussi j'en veux être également chéri.
Pour satisfaire donc à ma délicatesse,
Je prétends de Julie éprouver la tendresse;
Avant de l'épouser je veux être certain,

Que tout autre que moi l'adoreroit en vain.
Que les plus grands efforts d'une ardente pour-
ſuite,
Que le brillant éclat du plus parfait mérite,
Qu'en un mot il n'eſt rien qui la puiſſe engager,
Malgré le goût du ſiecle au plaiſir de changer.
Aſſuré de ſon cœur dès demain je l'épouſe.
Incertain, je me livre à mon humeur jalouſe.
Point d'hymen. Aide-moi dans dans lexecution,
D'un projet d'où dépend ma ſatisfaction,
Mon repos, mon honneur.

DAMON.

Ah! que viens-je d'entendre?
Que dis-tu? que veux-tu? que faut-il entre-
prendre?

LEANDRE.

Il me faut un Rival, & pour un tel emploi,
Ne m'eſt-il pas permis de te choiſir, dis moi?
Sur tout autre que toi ſans être téméraire,
Puis-je me repoſer du ſoin de cette affaire?
En mérite en vertu tu n'as guerre d'égal,
Et quand ma jalouſie en toi prend un Rival,
Je préſente à Julie un moyen infaillible,
De prouver que ſon cœur pour moi ſeul eſt
ſenſible.
Si près d'elle tes ſoins ne trouvent point d'ac-
cès,

Je craindrai peu qu'un autre ait un meilleur
 succés.
Feins donc d'être charmé des beautés de Julie

DAMON.

Moi, je seconderois une telle folie ?
Quitte mon cher ami, ce bizarre dessein.

LEANDRE.

Pour m'en faire changer tu parlerois en vain.
Sers-moi dans ce projet, Damon, je t'en conjure.

DAMON.

Je ne sçaurois commettre une telle imposture.
Qui? moi? j'irois d'un ton faussement langoureux,
Feindre que ta Maîtresse est l'objet de mes vœux ?
Non, à tous mes discours la vérité préside.
Je ne veux point passer pour un ami perfide ;
Et que diroit Julie apprenant mon amour,
Quand je la presserois sur un tendre retour ?
Je suis sûr que mes soins ne pourroient rien
 sur elle,
Qu'elle mourroit plutôt que de t'être infidele.
Mais enfin suposons que sensible à mes vœux,
Son cœur peut balancer à choisir de nous deux.
Que ferai-je pour lors, dis-moi, te trahirai-je,
Et quand je le voudrois, Leandre le pourrai-je ?
Il faudra donc paroître au moment d'être aimé,
Trahir le même objet dont je semblois charmé.

Quel procedé honteux !

LEANDRE.

Si Julie eſt conſtante ;
Mes vœux ſerons remplis, j'aurai l'ame con-
tente.
Si ſon cœur peut changer je perdrai ſans douleur ;
Un infidele objet qui feroit mon malheur.

DAMON.

Cela tournera mal, de ce que tu médites,
Ami, pour toi, pour moi, j'aprehende les ſuites ;

LEANDRE.

Oh ventrebleu c'eſt trop raiſonner ſur ce point,
Je vous crus mon ami, mais vous ne l'êtes point.
Quoi! loin de vous prêter à guérir ma foibleſſe. ;

DAMON.

Tu le veux donc ? je cede au déſir qui te preſſe.
Je vais pour te ſervir employer tous mes ſoins,
Je n'épargnerai rien, mais ſouviens-toi du
moins,
Des efforts que j'ai faits pour ſauver à Julie ;
Cette outrageante épreuve où la met ta folie.

Sc. 6. Act. 1. Du curieux impertinent de Deſtouches.

Il eſt bon d'apprendre au Lecteur que le fruit de ce bizarre deſſein fut que Damon ſe fit aimer tout de bon de Julie & l'épouſa.

JALOUSIE.

Tous les mouvemens de jalousie ne sont pas blâmables. Il est des circonstances où ils ne peuvent que plaire à l'objet aimé.

ROSALIE.

Vous vous fâchez je croi ?

DARVIANE.

J'ai tort d'être sensible,
Et de ne pas avoir cet air toujours paisible.
Qui montre que pour vous tout est indifférent.
Ah! je n'en connois pas de plus désespérant.

ROSALIE.

L'égalité d'humeur fut toujours mon partage.

DARVIANE.

Je ne suis pas jaloux d'un si triste avantage :
Si pour vous c'en est un quand à moi je le suis ;
Plus je sens vivement plus je sens que je suis.
L'égalité d'humeur vient de l'indifférence,
Et quoique vous puissiez dire pour sa défense,
L'insensibilité ne sçauroit être un bien.
Quoi ! jamais n'être ému, n'être affecté de rien ?
Rester au même point tout le têms de sa vie,
Tandis qu'autour de nous, tout change, tout varie ;

Borner ou pour mieux dire anéantir son goût ;
Ne voir, ne regarder, & n'envisager tout,
Qu'avec les mêmes yeux, & sous la même
forme,
N'avoir qu'un sentiment, qu'un plaisir uniforme,
Etre toujours soi-même ? y peut-on résister ?
Est-ce là vivre ? non, c'est à peine exister.

ROSALIE.

Ainsi votre bonheur est grand.

D'ARVIANE.

Il devroit l'être.
Enfin je vais partir.

ROSALIE.

Je vous ai fait connoître,
Qu'il le faut.... mais quel est l'état où je vous
vois ?
Vous ne me quittez pas pour la premiere fois.
Et vous n'avez jamais eu tant d'inquietude.

DARVIANE.

Hélas ! je vous laissois dans une solitude,
Où vos charmes naissans par moi seul adorés,
De tout ce qui respire étoient presque ignorés.
A ma conquête alors l'amour bornoit les vôtres,
Grands Dieux ! que ce départ est différend des
autres ?
Vous restez à Paris. Déjà de tout côté,

On va ſemer le bruit que fait une beauté.
Et ſur quoi voulez-vous que mon repos ſe fonde ?
Je vous vois mille Amans.

ROSALIE.

Qui ſont-ils ?

DARVIANE.

Tout le monde,

ROSALIE.

Mais encore il faudroit me nommer....

DARVIANE.

Eh ce ſont,
Tous ceux qui vous ont vûe & ceux qui vous verront.
Paroîtrez-vous toujours ſurpriſe d'être aimée ?
Ou n'y ſeriez-vous pas encore accoûtumée ?
Apprenez que vos yeux en ſçavent plus que vous,
Vous leur laiſſez parler un langage ſi doux,
Ils ſçavent regarder d'une façon ſi tendre,
Qu'on croit être bientôt en droit de les entendre
Chacun de vos regards paroît un ſentiment,
Qui ſemble autoriſer les déſirs d'un amant.
Mais de ceux que l'amour a mis ſous votre loi,
Vous n'avez jamais ſçu déſeſpérer que moi.

ROSALIE.

Qui vous force à ſouffrir un ſi doux eſclavage ?

DARVIANE

DARVIANE.

Vous à qui l'on ne peut ceſſer de rendre hommage.

ROSALIE.

Que vous ai-je promis ? oſez le reclamer.

DARVIANE.

Ne s'engage t'on pas quand on ſe laiſſe aimer ?

ROSALIE.

Ainſi vous m'apprenez d'une façon diſcrete,
Que naturellement je ſuis un peu coquette.

DARVIANE.

Ah ! ſi vous vouliez l'être il ne tiendroit qu'à vous.

ROSALIE.

Eh ! n'eſt-ce point auſſi que vous ſeriez jaloux ?

DARVIANE.

Qui ſuis-je donc pour être exempt de jalouſie ;
Mais la mienne bien loin d'être une freneſie,
N'eſt qu'un ſentiment vif & toujours animé,
Par la crainte de perdre un objet trop aimé.

ROSALIE.

A de fauſſes terreurs, tout vous ſert de matiere,
Vous voulez occuper mon ame toute entiere ;
Chez vous l'inquietude eſt dans ſon élément,
On n'a jamais été plus injuſte en aimant.
En croyant pénétrer le fond de ma penſée,

Helas! combien de fois m'avez vous offensée?
L'amour dans votre cœur est toujours en courroux.

DARVIANE.

Ah! vous me trahirez, je le sçais mieux que vous.

ROSALIE.

De part & d'autre enfin, laissons-là le reproche.

Sc. 5. Act. 1. De Melanide de la Chaussée.

JEUNES GENS.

Jeune homme poli & rempli de sentimens d'honneur. Ses manieres. Son langage.

Dans la Scene suivante on verra le caractere d'un jeune homme bien né & qui a de la politesse. Les jeunes gens devroient se convaincre qu'avec la politesse ils se concilient l'amitié & l'estime des hommes, titre nécessaires pour s'avancer dans le monde, on leur tient déja compte des dons de la nature qui ne leur ont rien couté & de l'agrément que porte avec soi la jeunesse, s'ils joignent à ces avantages de la politesse, de la douceur, de la prévenance & des sentimens élevez, ils sont

presque assurez de gagner les cœurs, & quelque chemin qu'ils prennent dans le monde, on est charmé de pouvoir contribuer à leur avancement.

Avant de raporter cette Scene il est nécessaire d'en exposer le sujet au Lecteur.

UN Paysan avec sa femme s'étoient chargés de la nourriture de l'enfant d'un riche négociant qui alloit faire un long voyage en Amerique. Cet enfant parvenu à l'âge de quinze ans se sentant d'autres inclinations que celles d'un Paysan, s'échapa d'eux, se mit dans le service & par sa bonne conduite parvint jusqu'à la majorité d'un Régiment. Thibaut & sa femme profitant de son absence, formerent le dessein de substituer en sa place un fils qu'ils avoient & du même âge que celui du Négociant. Or il arriva que le pere étant de retour d'Amérique & le fils de l'armée se rendirent à Paris. L'un pour revoir son fils à qui il avoit donné en partant le nom de Vicomte, & l'autre pour revoir Thibaut & sa femme qu'il croioit être ses pere & mere. Il est encore bon de sçavoir que

Thibaut avoit fait prendre le nom de Vicomte à ſon propre fils, voulant le faire paſſer pour fils de ce Négociant & qu'il l'avoit amené de ſon Village à Paris; Almédor (*c'eſt le nom du Négociant*) lui ayant écrit qu'il vouloit voir ſon fils.

THIBAUT.

Saluez Monſieur votre pere, Monſieur le Vicomte.

LE VICOMTE *avec l'air & la mine d'un lourdaut & d'un vrai Payſan.*

Serviteur mon * Pere, non, à propos, vous n'êtes pas mon pere.

ALMEDOR *indigné de ſa balourderie.*

Je rougis de l'être.

LE VICOMTE.

Vous êtes, Monſieur, (*à Thibaut.*) n'eſt-ce pas mon pere?

THIBAULT.

Il m'appelle toujours ainſi par amitié.

LE VICOMTE.

Eh bien, mon pére m'a échapé, n'ai-je pas

* *Il veut dire qu'il auroit dû dire Monſieur; & non pas mon, pere & d'ailleurs il ſçavoit qu'Almedor n'étoit pas ſon pere, mais il avoit promis le ſecret à ſes vrais pere & mere.*

dit auſſi Monſieur, je ſçais bien que je ſuis Vicomte une fois, & que je dois parler comme le beau monde; tatigué, on ne fait ici que me tarabuſter ſur tout; je n'ai jamais eu tant de peine dans notre ferme.

ALMEDOR:

Ah! Madame Thibaut, Madame Thibaut; vous avez eu plus de ſoin de cette ferme que de ce malheureux.

THIBAUT.

Vous m'aviez tant recommandé de cacher qu'il fut votre Fils, que je ne pouvois mieux m'y prendre, il eſt encore jeune, nous en ferons comme de vos terres, & je lui donnerai tant de façons.......

LE VICOMTE.

Ah! mordienne, je commence à être las de celles qu'on me donne depuis que je ſuis ici, j'aimerois mieux être chez nous à mener une de nos charuës.

ALMEDOR.

Quelles inclinations baſſes! mais que cherche ici ce jeune Cavalier? Qu'il a bonne mine!

THIBAUT.

C'eſt Clitandre, la peſte te creve.

CLITANDRE.

Ah mon pere! que je ſuis heureux de vous trouver.

ALMEDOR.

C'eſt votre fils ; Monſieur Thibaut, que vous êtes heureux.

CLITANDRE *à Almedor.*

Monſieur, l'empreſſement que j'avois de ſaluer mon pere, m'a empêché de m'appercevoir qu'il avoit l'honneur d'être avec vous, je ne ſerois pas entré comme j'ai fait, & je ſçais trop le reſpect que je vous dois.

ALMEDOR.

Qu'il a bonne grace !

LE VICOMTE.

Vous parlez de moi, pas vrai? tout le monde me trouve bien avec cet habit.

THIBAUT.

Qu'il eſt venu à la malheure!

CLITANDRE.

J'avois à parler à mon pere d'une affaire preſſante, & dans laquelle il s'agit de mon établiſſement? mais j'attendrai, Monſieur qu'il ait reçu vos ordres, je me retire.

THIBAUT.

Oui, vous ferez bien, ne revenez qu'après le mariage de Monſieur le Vicomte.

LE VICOMTE.

C'eſt moi, voyez-vous, qui ſuis Monſieur le Vicomte.

CLITANDRE.

Je men réjouis, Monsieur.

Il fait une révérence & veut se retirer.

ALMEDOR.

Attendez, s'il vous plaît, Monsieur, vous pouvez dire à votre pere ce que vous souhaitez, je serai bien aise d'y être présent; j'ai toujours eu de l'amitié pour lui, il est bien heureux d'avoir un fils de votre mérite.

THIBAUT *au Vicomte.*

Retire-toi, donc Miserable, tu paroîtras encore plus sot auprès de Clitandre.

ALMEDOR.

Quelle différence entre ces deux jeunes gens; allons, Monsieur, ouvrez-vous à Monsieur votre pere, ne vous contraignez pas & regardez-moi comme un homme qui prend intérêt à tout ce qui vous touche.

CLITANDRE.

Puisque vous me l'ordonnez, Monsieur, je ne dois plus craindre que mon pere le trouve mauvais.

ALMEDOR.

Non, & si vous avez quelque chose à lui demander, je me servirai de l'autorité que j'ai sur lui pour vous le faire obtenir.

CLITANDRE.

Il eſt vrai que ſi je manquois une occaſion ſi favorable à mon avancement, je ſerois longtems à la retrouver.

THIBAUT.

Monſieur a bien affaire de cela, parce qu'il eſt bon, faut-il que vous ſoyez indiſcret ? allez, allez, quoiqu'il vous diſe, prenez mieux votre têms.

ALMEDOR *à Thibaut.*

Non, vous dis-je, mon cœur me parle pour lui. Vous ne devriez pas traiter ſi durement un auſſi galant homme; ah que mon fils ne lui reſſemble-t'il ? (*à Clitandre.*) Courage, Monſieur, parlez hardiment, je me doute à peu près de quoi il s'agit. Les jeunes gens ont des beſoins, ſur-tout ceux qui ſont dans le ſervice.

CLITANDRE.

C'eſt la vérité, Monſieur, & je viens dire à mon pere, que j'ai un beſoin preſſant de deux cens piſtoles.

THIBAUT.

Deux cent piſtoles! Et d'où diantre veut-il que je les tire ?

CLITANDRE.

Hélas, mon pere, je ne vous ai rien couté depuis mon enfance; ce que je vous demande est non-seulement pour mon établissement présent, mais encore un degré pour me faire monter peut-être a la plus haute fortune. Ce que j'ai fait dans le service, je le dois plus à mon étoile qu'à mon mérite. Il y a trois ans au moins que je suis Major de mon Régiment; le Lieutenant-Colonel est vieux & cassé, il consent de se retirer, moyénant quatre cent pistoles que je lui donnerai, & c'est un accommodement dans lequel mon Colonel veut bien entrer pour l'amour de moi: tous mes camarades le souhaitent, ils m'aiment &......

THIBAUT.

Vous ennuyez Monsieur

ALMEDOR.

Bien loin de m'ennuyer, Monsieur, je suis charmé de vous entendre; continuez de grace.

CLITANDRE.

Enfin il s'agit de ma fortune: à quel autre puis-je avoir recours qu'à vous, mon pére? Tant que j'ai cru avoir un frere, je ne vous ai point été à charge, mais à présent que vous n'avez d'autres enfans que moi, qui (j'ose me

flatter) ne vous fais point de déshonneur, faites un petit effort, de grâce, & ne me refusez pas les deux cens pistoles que je vous demande.

THIBAUT.

Comme il parle de deux cens pistoles ! sçais-tu qu'après avoir payé la taille, on ne les trouveroit pas dans toute la Paroisse ?

ALMEDOR.

Il me touche. Que n'a-t'il un pere comme moi ?

CLITANDRE.

Je vous en conjure, mon pere, de quatre cens pistoles dont j'ai besoin, je ne vous en demande que la moitié, je ferai l'autre de ce que je puis avoir de trop dans mon équipage.

ALMEDOR.

Quelle discrétion pour un homme de son âge !

CLITANDRE.

Voyez, s'il vous plait, ou cela me mene ? j'ai de l'ambition, j'aime le service, & quand je n'espererois pas parvenir à quelque degré plus élevé, je n'en servirois pas le Roi avec moins de fidélité & d'exactitude, mais ce ne seroit pas, je l'avoue, avec le même plaisir.

ALMEDOR.

Se peut il que ces beaux ſentimens ſoient dans le fils d'un Payſan, & que le mien en ait de ſi bas?

CLITANDRE.

Puiſque Monſieur me le permet, ſouffrez que je vous attendriſſe. Mon pere, deux cens piſtoles pour me faire Lieutenant-Colonel....

THIBAUT.

Je ne ſerois pas en état de t'en donner vingt, quand ce ſeroit pour te faire Connêtable.

CLITANDRE.

Monſieur vous avez eu la bonté de me promettre que vous employeriez votre autorité en ma faveur.

ALMEDOR.

Je ferai bien plus, Monſieur. Oh, ça Thibaut, Vous dites donc que vous n'êtes pas en état de donner deux cens piſtoles à votre fils?

THIBAUT.

Je n'ai été que votre Fermier en honnête homme, & vous me parlez comme ſi j'avois été votre Intendant.

ALMEDOR.

Je veux croire que vous n'avez pas cet ar-

gent, mais ne ſerez-vous pas bien aiſe que quelqu'un vous le prête ?

THIBAUT

Non, ma foi, ce ſeroit comme dit l'autre ; J'avions emprunté, fallit rendre.

ALMEDOR.

En verité, vous êtes trop dur, Thibaut, n'avez-vous pas de honte que l'on ſoit plus attendri que vous pour votre fils ?

THIBAUT.

Chacun a ſes raiſons, vous ne connoiſſez pas le garniment comme moi.

ALMEDOR.

Eh bien je ſçai quelqu'un qui vous prêtera cet argent ſans billet, & même ſans exiger de vous que vous le rendiez ſi vous ne voulez.

THIBAUT.

A la bonne heure, permis, comme on dit au Suppliant de faire le fat à ſes dépens.

ALMEDOR.

Monſieur, pour vous témoigner l'eſtime que j'ai conçue pour vous, je vous prie de conſentir à ce que je vais faire.

CLITANDRE.

Je ſuis prêt à vous obéir aveuglément.

ALMEDOR.

Vous vous feriez quelque délicateſſe de recevoir cet argent de ma main, trouvez bon que j'en faſſe préſent à Thibaut, à condition qu'il vous le donnera ſur le champ en ma préſence. J'ai heureuſement ſur moi dans cette bourſe quatre cens piſtoles, je vous les donne; Thibaut donnez-les tout à l'heure à votre fils. Allez, Monſieur, conclure l'affaire de votre Lieutenance-Colonelle, & gardez le ſurplus de votre équipage.

CLITANDRE.

Ah, Monſieur, quel excès de générosité! un ſentiment ſecret que je ne puis démêler, quelque choſe de plus fort que la fierté & la délicateſſe que j'ai éprouvé toute ma vie, m'empêche de me refuſer à vos bontés. Je les accepte donc, Monſieur, mais avec des tranſports infiniment au-deſſus de ceux de la reconnoiſſance ordinaire: permettez-moi ſeulement, je vous en ſupplie, d'y mettre une condition. Je me flatte, Monſieur, de me conduire de façon à être bientôt en état de vous rendre cette ſomme, & quoique j'eſpere m'acquitter inceſſamment avec vous, cela n'empêchera pas que

je ne demeure pénétré toute ma vie de votre procédé.

ALMEDOR.

Il a bien fait de sortir, j'étois trop attendri; & il me semble qu'il entraine mon cœur avec lui. Ah l'honnête homme! l'aimable homme! quelles manieres! Vous n'êtes guére bon pere, au moins, Thibaut, de le traiter comme vous faites, & vous méritez aussi peu de l'avoir pour fils, que mon malheureux fils de m'avoir pour pere.

THIBAUT.

Si vous me connoissiez! Monsieur, vous verriez que je ne suis pas si mauvais pere que vous croyez.

Sc. 5. Act. 1. de la force du sang de Brueys.

MEME SUJET.

LE VICOMTE.

Ah palasangué, vous ne me retiendrez pas; je veux parler, moi.

il tombe.

CLITANDRE *le relevant.*

Ah! Monsieur, n'êtes-vous point blessé?

ALMEDOR.

Qu'il eſt généreux !

LE VICOMTE.

Qu'eſt-ce que cela vous fait ? mêlez-vous de vos affaires ; eſt-ce que je ne ſçai pas bien me tenir ſur mes jambes ? Jarni.

ALMEDOR.

Il eſt ſot & brutal ; que je ſuis malheureux !

LE VICOMTE.

Mordienne, je viens vous dire que vous n'avez qu'à épouſer votre Angelique, j'aime mieux le petit doigt de Liſette que toute ſa perſonne.

ANGELIQUE.

Belle déclaration !

ALMEDOR.

Ah c'eſt trop de ruſticité, Maraud, vous me pouſſez à bout. (*à Accurſe pere d'Angelique*)

Monſieur je vous demande pardon, je vous ferai toute ſorte de ſatisfaction (*à Clitandre*) & vous, Monſieur, vous ſerez auſſi content de moi a votre tour ; mais auparavant, permettez que je me ſatisfaſſe ici moi-même en préſence de tout le monde. Hola, Thibaut.

THIBAUT.

Monsieur

ALMEDOR.

Faites-moi venir tout à l'heure cet homme de Breſt, qui doit partir dès ce ſoir pour aller aux Indes.

THIBAUT.

Et pourquoi ſi vite cet homme de Breſt ?

ALMEDOR.

Je veux qu'il emmene avec lui ce malheureux, & qu'il le laiſſe aux Indes.

THIBAUT *bas.*

Notre fils aux Indes !

ACCURSE.

Ah mon ami, cela eſt par trop rude.

LE VICOMTE.

Eſt-ce bian loin de notre ferme ?

ALMEDOR.

Allez donc vite le chercher, il ſera ſot tant qu'il lui plaira dans un autre monde.

Me. THIBAUT *bas.*

Mon cher Colas en l'autre monde.

ACCURSE.

Cela eſt violent.

ALMEDOR.

Je ne le verrai plus ; auſſi bien je ne me ſuis

jamais senti pour lui aucune tendresse, & je ne puis me persuader qu'il soit mon fils. (*à Thibaut*) Vous êtes encore là Maraud ?

THIBAUT.

Monsieur.

ALMEDOR.

Je ferai mieux d'aller moi-même le lui remettre entre les mains. Allons suivez-moi, Misérable.

LE VICOMTE.

En l'autre monde ? jarnigué je n'irai pas. (*à Thibaut.*) Parlez-lui donc, ou je dirai tout.

ALMEDOR.

Si vous ne me suivez pas, je vais vous faire enlever.

THIBAUT *bas.*

Ah je suis perdu !

LE VICOMTE.

Oh tatigué, je n'y veux pas aller, moi, en l'autre monde, envoyez y votre fils, si vous voulez.

ALMEDOR.

Que veut-il dire ?

LE VICOMTE.

Je veux dire moi, que je suis fils de mon

pere, moi, & que je n'irai pas en l'autre monde.

ALMEDOR.

Ah vous résistez ? c'est trop de patience ; Hola mes Gens, Lindostan, Visapour, Bengala ; liez & garrotez moi ce malheureux.

THIBAUT & sa Femme *à genoux.*

Monsieur nous vous crions merci, ce sot-là est notre fils.

ALMEDOR.

Votre fils ? Eh ! misérable, qu'avez vous fait du mien ?

THIBAUT.

Le voilà, Monsieur.

CLITANDRE.

Qu'entens-je ?

ALMEDOR *courant l'embrasser.*

Ah ! mon fils ! la force du sang ne s'est jamais démentie en moi. Misérables !

CLITANDRE.

Trouvez bon, Monsieur, que la premiere grace que je vous demande en qualité de votre fils soit le pardon de ces malheureux.

ALMEDOR.

Je n'attendois pas moins de votre générosité.

CLITANDRE *à Accurse.*

Puisque j'ai le bonheur d'être le véritable fils de votre meilleur ami, voudrez-vous bien, Monsieur, avoir pour moi les mêmes bontés que vous aviez pour son fils, supposé.

ACCURSE.

Monsieur, ce n'est plus bonté, ni complaisance, & je ne sçaurois faire un plus digne choix pour ma fille.

LE VICOMTE.

Je ne sommes donc plus, Vicomte, mordienne, je ne me soucierois de l'être que pour faire Mademoiselle Lisette Vicomtesse.

ALMEDOR.

Eh bien je vous marie ensemble; & lui donne la ferme pour sa dot.

LISETTE.

Grand merci, Monsieur. Viens mon pauvre Colas, tu vaux mieux qu'un Vicomte, pour entretenir la paix du ménage.

Sc. dern. De la force du sang de Brueys.

JOUEUR.

Son portrait dans le tems qu'il eſt heureux au jeu.

La repréſentation des paſſions eſt offerte aux Spectateurs, pour leur faire voir les excès où elles portent : la paſſion du jeu a cela de propre, qu'elle ne connoît point de bornes ; le ſuccès ne fait que l'enflamer davantage.

VALERE *entre en comptant beaucoup d'argent dans ſon chapeau.*

Mille deux cens cinquante.

HECTOR. *Valet de Valere, continuant de lui rendre compte de ce qui s'eſt paſſé.*

La flotte eſt arrivée avec nos gallions,
Cela va diablement hauſſer nos actions,
J'ai vû pareillement par votre ordre Angelique,
Elle m'a dit...

VALERE *penſant à ſon jeu.*

Morbleu, ce dernier coup me pique,
Sans les cruels revers de deux coups inouis,
J'aurois encor gagné plus de deux cent Louis.

HECTOR.

Cette fille, Monſieur, de votre amour eſt folle.

VALERE *à part.*

Damon m'en doit encor deux cens ſur ma parole.

HECTOR *le tirant par la manche*

Monſieur, écoutez moi, calmez un peu vos ſens.
Je parle d'Angelique, & depuis fort long-tems.

VALERE.

Ah d'Angelique! & bien comment ſuis-je avec elle?

HECTOR.

On n'y peut être mieux; ah, Monſieur, qu'elle eſt belle!
Et que j'ai de plaiſir à vous voir racroché.

VALERE.

A te dire le vrai, je n'en ſuis pas fâché.

HECTOR.

Comment! quelle froideur s'empare de votre ame,
Quelle glace! tantôt vous êtiez tout de flamme;
Ai-je tort quand je dis que l'argent de retour,
Vous fait faire toujours banqueroute à l'amour
Vous vous ſentez en fond, *ergo*, plus de maitreſſe.

VALERE.

Ah! juge mieux, Hector, de l'amour qui me presse.
J'aime autant que jamais. Mais sur ma passion
J'ai fait en te quittant quelque réflexion,
Je ne suis point du tout né pour le mariage :
Des parens, des enfans, une femme, un ménage,
Tout cela me fait peur, j'aime la liberté.

HECTOR.

Et le libertinage.

VALERE.

Hector, en vérité!
Il n'est point dans le monde un état plus aimable
Que celui d'un Joueur; sa vie est agréable,
Ses jours sont enchaînés par des plaisirs nouveaux;
Comédie, Opera, bonne chère, Cadeaux;
Il traîne en tous les lieux la joye & l'abondance,
On voit regner sur lui l'air de magnificence,
Tabatiere, Bijoux, sa poche est un trésor,
Sous ses heureuses mains le cuivre devient Or.

HECTOR.

Et l'Or devient à rien.

VALERE.

Chaque jour mille Belles ;
Lui font la Cour par lettre : & l'invitent chez elles ,
La porte à son aspect s'ouvre à deux grands battans ,
Là vous trouvez toujours des gens divertissans ,
Des femmes qui jamais n'ont pû fermer la bouche ,
Et qui sur le prochain vous tirent à cartouche ;
Des oisifs de métier , & qui toujours sur eux ,
Portent de tout Paris le lardon scandaleux
Des Lucreces du tems ; là , de ces filles veuves ,
Qui veulent imposer & se donner pour neuves ,
De vieux Seigneurs toujours prêts à vous cajoler.
Des Plaisans qui font rire avant que de parler :
Plus agréablement peut-on passer la vie ?

HECTOR.

D'accord , mais quand on perd , tout cela vous ennuye.

VALERE.

Le jeu rassemble tout , il unit à la fois ,
Le turbulent Marquis , le paisible Bourgeois,
La femme du Banquier dorée & triomphante ;
Coupe orgueilleusement la Duchesse indigente.

Là ſans diſtinction, on voit aller de pair,
Le Laquais d'un Commis avec un Duc & Pair;
Et quoiqu'un ſort jaloux nous ait fait d'injuſtices,
De ſa naiſſance ainſi l'on venge les caprices.

HECTOR.

A ce qu'on peut juger de ce diſcours charmant
Vous voilà donc en grace avec l'argent comptant,
Tant mieux pour ſe conduire en bonne politique,
Vous devriez retirer le portrait d'Angelique.

VALERE.

Nous verrons.

HECTOR.

Pour mettre quelque choſe à l'abri des orages;
S'il vous plaiſoit du moins de me payer mes gages.

VALERE.

Quoi je te dois...

HECTOR.

Depuis que je ſuis avec vous;
Je n'ai pas en cinq ans encor reçu cinq ſous.

VALERE.

Mon pere te payra: l'article eſt au Mémoire.

HECTOR.

HECTOR.

Votre pere ? ah, Monſieur, c'eſt une mer à
boire.

Sc. 5. Act. 3. du Joueur.

JOUEUR,

Lorſqu'il a perdu au jeu.

L'exemple d'un Joueur lorſqu'il a perdu tout ſon bien fait comprendre que les hommes portent tôt ou tard la peine des excès dans leſquels leurs paſſions les ont fait tomber.

VALERE.

Non, l'enfer en courroux & toutes ſes furies
N'ont jamais exercé de telles barbaries,
Je te loue ; ô deſtin de tes coups redoublés,
Je n'ai plus rien à perdre, & tes veux ſont
comblés,
Pour aſſouvir encor la fureur qui t'anime,
Tu ne peux rien ſur moi, cherche une autre
victime,

HECTOR.

Il eſt ſec.

VALERE.

Des ſerpens mon cœur eſt dévoré ;

Tout semble en un moment contre moi conjuré ;

Il prend Hector à la gorge.

Parle, as-tu jamais vû le sort & son caprice,
Accabler un Mortel avec plus d'injustice,
Le mieux assassiner ? perdre tous les partis,
Vingt fois le coupe gorge & toujours premier pris !
Réponds-moi donc bourreau ?

HECTOR.

Mais ce n'est pas ma faute.

VALERE.

As-tu vu de tes jours trahison aussi haute ?
Sort cruel ! ta malice a bien sçu triompher ;
Et tu ne me flattois que pour mieux m'étouffer,
Dans l'état où je suis, je puis tout entreprendre,
Confus, désespéré, je suis prêt à me pendre.

HECTOR.

Heureusement pour vous, vous n'avez pas un sou,
Dont vous puissiez, Monsieur, acheter un licou ;
Voudriez-vous souper ?

VALERE.

Que la foudre t'écrafe ;
Ah ! charmante Angelique , en l'ardeur qui
m'embrafe ,
A vos feules bontés je veux avoir recours ,
Je n'aimerai que vous, m'aimerez-vous toujours ?
Mon cœur dans les transports de fa fureur extrême ,
N'eft point fi malheureux , puifqu'enfin il vous
aime.

HECTOR.

Nôtre bourfe eft à fond , & par un fort nouveau,
Notre amour recommence à revenir fur l'eau.

VALERE.

Calmons le défefpoir où la fureur me livre ;
Approchez ce fauteuil , va me chercher un
Livre.

HECTOR.

Quel Livre voulez-vous lire en votre chagrin ?

VALERE.

Celui qui te viendra le premier fous ta main ,
Il m'importe peu , prends dans ma Bibliothéque.

HECTOR.

Voilà Seneque.

VALERE.

Lis.

HECTOR.

Que je lise Seneque!

VALERE.

Oui, ne sçais-tu pas lire?

HECTOR.

Eh! vous n'y pensez pas.
Je n'ai lu de mes jours que dans des Almanachs.

VALERE.

Ouvre & lis au hazard.

HECTOR.

Je vais le mettre en piéces.

VALERE.

Lis donc.

HECTOR *lit.*

CHAPITRE VI.

Du mépris des richesses.

La fortune offre aux yeux des brillans mensongers,
Tous les biens d'ici bas sont faux & passagers;
Leur possession trouble, & leur perte est légère,
Le sage gagne assez quand il peut s'en défaire;
Lorsque Seneque fit ce Chapitre éloquent,
Il avoit comme vous, perdu tout son argent.

VALERE *se levant.*

Vingt fois le premier pris ! dans mon cœur il s'éleve,
De mouvemens de rage, (*Il s'assied*) allons pourſuis, acheve.

HECTOR.

L'Or eſt comme une femme, on n'y ſçauroit toucher,
Que le cœur par amour ne s'y laiſſe attacher,
L'un & l'autre en ce tems ſi-tôt qu'on les manie,
Sont deux grands remoras pour la Philoſophie.
N'ayant plus de Maîtreſſe, & n'ayant pas un ſou,
Nous philoſopherons mainenant tout le ſou.

VALERE.

De mon ſort deſormais vous ſerez ſeule arbitre,
Adorable Angelique. Acheve ton chapitre.

HECTOR.

Que faut-il....

VALERE.

Je bénis le ſort & ſes revers;
Puiſqu'un heureux malheur me rengage en vos fers.
Finis donc.

HECTOR.

Que faut-il à la nature humaine?

Moins on a de richesse, & moins on a de peine,
C'est posseder les biens, que sçavoir s'en passer.
Que ce mot est bien dit, & que c'est bien penser!
Ce Seneque, Monsieur, est un excellent homme,
Etoit-il de Paris ?

VALERE.

Non il étoit de Rome.
Dix fois à Carte triple être pis le premier !

HECTOR.

Ah! Monsieur, nous mourrons un jour sur un fumier.

VALERE.

Il faut que de mes maux enfin je me délivre,
J'ai cent moyens, tous prêts pour m'empêcher de vivre,
La riviere, le feu, le poison & le fer.

HECTOR.

Si vous vouliez, Monsieur, chanter un petit air,
Votre maître à chanter est ici; la musique
Peut-être calmeroit cette humeur frenétique.

VALERE.

Que je chante ?

HECTOR.

Monsieur,

VALERE.

Que je chante bourreau ?
Je veux me poignarder ; la vie eſt un fardeau,
Qui pour moi déſormais devient inſupportable.

HECTOR.

Vous la trouviez pourtant tantôt bien agréable,
Qu'un Joueur eſt heureux, ſa poche eſt un tréſor ;
Sous ſes heureuſes mains le cuivre devient or,
Diſiez-vous.

VALERE.

Ah ! je ſens redoutable ma colere.

Sc. 10. Act. 4. Joueur de Regnard.

JUSTICE.

SUPPOTS DE JUSTICE.

Il en eſt qui prévariquent dans leurs fonctions. C'eſt ſouvent ſous les yeux de la Juſtice que ſe conſomment les plus grandes injuſtices.

LE PRESIDENT.

Ça, Maître Iſcariot. Or ſus, ne vous déplaiſe,
Nous ſommes ſeuls ici, convenez tout de bon ;

Que vous êtes, mon cher, un ſignalé fripon.

ISCARIOT.

Ah, ah, Monſeigneur veut ſe divertir, je penſe.

LE PRESID. ARISTE.

Point du tout; je vous parle en bonne conſcience.

ISCARIOT.

Monſeigneur, ſauf reſpect, je vous crois dans l'erreur.

ARISTE.

Je ſçai, ce que je dis, Monſieur le Procureur;
Vous êtes un fripon. J'en ai preuve certaine,
Et quand il vous plaira, pour vous tirer de peine,
Je vous en ferai voir ſur des faits très-conſtans,
De quoi vous faire pendre en quinze jours de tems.

ISCARIOT.

J'ai toujours exercé ma charge en galant homme,
Et pour homme de bien par-tout on me renomme:
Perſonne n'a jamais attaqué mon honneur.

ARISTE.

Mais ſi je l'attaquois par hazard,

ISCARIOT.

Monſeigneur ;

Je crois votre Grandeur trop honnête & trop bonne,

Pour vouloir, ſans ſujet, faire tort à perſonne :

Quand on fait ſon devoir....

ARISTE.

Son devoir malheureux ?

Appellez-vous devoir le miniſtère affreux,

D'un monſtre qui ſe fait comme vous un commerce,

De vendre ſa Partie à la Partie adverſe ;

De retenir chez lui, ſous de feintes raiſons,

Les titres & Contrats des meilleures Maiſons ;

Pour leur faire approuver le poignard ſur la gorge,

L'Etat exorbitant des Comptes qu'il leur forge ;

Qui ne rend rien qu'à force, & que le plus ſouvent,

Trafique nos papiers, les ſupprime ou les vend ;

Ou qui nous ſuppoſant, après de longs ſilences,

Des liſtes d'Ecriture & de fauſſes dépenſes,

Nous fait ſouvent ſauter nos terres pour des frais,

Qui nous ſont inconnus, & qu'il ne fit jamais;
Ce ſont là de vos faits, Monſieur, le galant homme,
Que pour homme de bien en tous lieux on renomme;
Et c'eſt ce qu'on pourra peut-être au premier jour,
Vous faire confirmer par Arrêt de la Cour.

ISCARIOT.

Si j'ai pu m'oublier dans ces cas d'importance,
Ce ſera par hazard ou par inadvertance,
Car pour le fonds du cœur.

ARISTE.

Mon ami, croyez-moi,
Quand vous vous oubliez, vous ſçavez bien pourquoi;
Mais au Cenſeur public laiſſant cette matiere,
Je veux bien de ma part vous faire grace entiere,
Et vous donner encor par pure charité,
Le tems de devenir homme de probité,
Pourvû que ſans retour, feinte ni politique;
Par votre bouche ici la vérité s'explique.

TAPINOIS.

Monſeigneur eſt le maître, & je tiens à bonheur
De pouvoir obéir en tout à Monſeigneur.

ARISTE.

Fort bien, dites-moi donc franchement, je
vous prie,
Avec l'homme qui sort, quel interêt vous lie;
Quel commerce secret fait cette liaison?

ISCARIOT.

Etant le Procureur de toute la maison...

ARISTE.

Procureur très-zélé sans doute & très-fidele;
Mais cette qualité vous autorise-t'elle?
De venir en furet, & vous cachant de tous,
Chercher ces sacs d'argent que vous portez
chez vous,
Et que vous rapportez avec un soin extrême,
Souvent le lendemain, quelquefois le jour mê-
me,
Quel diable de manege est-ce donc que cela?
Et que machinez-vous avec cet argent-là?

ISCARIOT.

Ce sont commissions qu'en échange valide...

ARISTE.

Voilà du verbiage, & je veux du solide;
Parlons net, & songez que de votre rapport,
En ce moment, sans plus, dépend tout votre sort.

ISCARIOT.

Ah ! Monſeigneur ; pardon, vous ſçaurez toute choſe,

Pourvû que vos bontés, en qui je me repoſe....

ARISTE.

Oui, je vous l'ai promis, mais ſortez promptement,

On vient ; je vous joindrai chez moi dans un moment.

ISCARIOT.

L'eſpoir...

ARISTE.

Suffit, vous dis-je. Allez chez moi m'attendre ;

Mais point de verbiage, ou je vous ferai pendre.

Sc. 3. Act. 4. Des Ayeux chimériques de Rouſſeau.

JUSTICE.

Suppôts ſubalternes de Juſtice. Leur caractere. Il eſt des profeſſions où la dureté ſe contracte au point d'annoncer à des gens avec une barbare tranquilité les choſes les plus affligeantes.

Mr. LOYAL.

Bon jour, ma chere ſœur, faites, je vous ſupplie,

Que je parle à Monſieur.

DORINE.

Il eſt en compagnie ;

Et je doute qu'il puisse à présent voir quelqu'un.

M. LOYAL.

Je ne suis pas pour être en ces lieux importun ;
Mon abord n'aura rien, je crois, qui lui déplaise,
Et je viens pour un fait dont il sera bien aise.

DORINE.

Votre nom.

M. LOYAL.

Dites-lui seulement que je viens
De la part de Monsieur Tartuffe pour son bien ;
Dont vous serez, dit-il, bien aise.

DORINE.

C'est un homme qui vient avec douce maniere ;
De la part de Monsieur Tartuffe pour affaire.

CLEANTE.

Il vous faut voir
Ce que c'est que cet homme & ce qu'il peut vouloir.

ORGON.

Pour nous racommoder il vient ici peut-être,
Quels sentimens aurois-je à lui faire paroître ?

CLEANTE.

Votre ressentiment ne doit point éclater,
Et s'il parle d'accord il le faut écouter.

M. LOYAL.

Salut, Monsieur, le Ciel perde qui veut vous nuire,

Et vous ſoit favorable autant que je déſire.

ORGON.

Ce doux début s'accorde avec mon jugement ;
Et préſage déjà quelque accomodement.

M. LOYAL.

Toute votre maiſon m'a toujours été chere,
Et j'étois ſerviteur de Monſieur votre pere,

ORGON.

Monſieur j'ai grande honte & demande pardon
D'être ſans vous connoître ou ſçavoir votre nom.

M. LOYAL.

Je m'appelle Loyal, natif de Normandie ;
Et ſuis Huiſſier à verge en dépit de l'envie.
J'ai depuis quarante ans, grace au ciel le bonheur,
D'en exercer la charge avec beaucoup d'honneur.
Et je vous viens Monſieur, avec votre licence ;
Signifier l'exploit de certaine Ordonnance.

ORGON.

Quoi, vous êtes ici....

M. LOYAL.

Monſieur, ſans paſſion ;
Ce n'eſt rien ſeulement qu'une ſommation.
Un ordre de vuider d'ici, vous & les vôtres,
Mettre vos meubles hors & faire place à d'autres.

Sans délai ni remiſe, ainſi que beſoin eſt.

ORGON.

Moi ſortir de ceans ?

M. LOYAL.

Oui, Monſieur, s'il vous plaît.
La maiſon à préſent, comme ſçavez de reſte,
Au bon Monſieur Tartuffe appartient ſans conteſte.
De vos biens déſormais, il eſt maître & Seigneur,
En vertu d'un Contrat duquel je ſuis porteur.
Il eſt en bonne forme, & l'on n'y peut rien dire.

DAMIS.

Certes cette impudence eſt grande & je l'admire,

M. LOYAL.

Monſieur, ie ne dois point avoir affaire à vous,
C'eſt à Monſieur, il eſt & raiſonnable & doux,
Et d'un homme de bien, il ſçait trop bien l'office,
Pour ſe vouloir du tout oppoſer à Juſtice.

ORGON.

Mais.....

M. LOYAL.

Oui, Monſieur, je ſçai que pour un Million,
Vous ne voudriez pas faire rébellion.
Et que vous ſouffrirez en honnête perſonne,
Que j'execute ici les ordres qu'on me donne.

DAMIS.

Vous pourriez bien ici ſous votre noir Jupon,
Monſieur l'Huiſſier à verge, attirer le bâton.

M. LOYAL.

Faites que votre fils ſe taiſe, ou ſe retire,
Monſieur, j'aurois regret d'être obligé d'écrire,
Et de vous voir couché dans mon procés verbal.

DORINE.

Ce Monſieur Loyal porte un air bien déloyal.

M. LOYAL.

Pour tous les gens de bien j'ai de grandes tendreſſes,
Et ne me ſuis voulu charger, Monſieur, des pieces
Que pour vous obliger & vous faire plaiſir,
Que pour ôter par là le moyen d'en choiſir
Qui n'ayant pas pour vous le zéle qui me pouſſe,
Auroient pu proceder d'une façon moins douce.

ORGON.

Et que peut-on de pis que d'ordonner aux gens,
De ſortir de chez eux?

M. LOYAL.

On vous donne du tems,
Et juſques à demain je ferai ſurſéance
A l'execution, Monſieur, de l'Ordonnance.
Je viendrai ſeulement paſſer ici la nuit,
Avec dix de mes gens ſans ſcandale & ſans bruit.

Pour la forme il faudra ſeulement qu'on m'apporte,
Avant que ſe coucher, les clefs de votre porte.
J'aurai ſoin de ne pas troubler votre repos,
Et de ne rien ſouffrir qui ne ſoit à propos.
Mais demain du matin il vous faut être habile;
A vuider de ceans juſqu'au moindre uſtencile,
Mes gens vous aideront, & je les ai pris forts,
Pour vous faire ſervice à tout mettre dehors.
On n'en peut pas uſer mieux que je fais, je penſe;
Et comme je vous traite avec grande indulgence,
Je vous conjure auſſi, Monſieur, d'en uſer bien;
Et qu'au dû de ma charge on ne me trouble en rien.

ORGON.

Du meilleur de mon cœur je donnerois ſur l'heure,
Les cent plus beaux Louis de ce qui me demeure.
Et pouvoir à plaiſir ſur ce mufle aſſener,
Le plus grand coup de poing qui ſe puiſſe donner.

CLEANTE.

Laiſſez, ne gâtons rien.

DAMIS.

Cette audace eſt trop forte:

J'ai peine à me tenir, il faut mieux que je sorte.

DORINE.

Avec un si bon dos, ma foi, Monsieur Loyal,
Quelques coups de bâton ne vous sieroient pas
mal.

M. LOYAL.

On pourroit bien punir ces paroles infâmes,
Ma mie, & l'on décrete aussi contre les femmes.

CLEANTE.

Finissons tout cela, Monsieur, c'en est assez;
Donnez tôt ce papier de grace, & nous laissez.

M. LOYAL.

Jusqu'au revoir. Le Ciel vous tienne tous en joye.

ORGON.

Puisse-t'il te confondre & celui qui t'envoye.

Mol. l'Imposteur.

MARIS.

Mari qui croit sa femme infidelle doit user d'une grande prudence. Ceux qui éclatent en menaces & qui jurent de punir l'affront qui leur est fait, s'exposent à un ridicule certain lorsqu'ils passent pour manquer de courage.

SGANARELLE, *homme qui croit sa femme infidelle.*

Courons donc le chercher ce pendart qui m'affronte,

Montrons notre courage à venger notre honte,
Car l'on ne doit jamais souffrir sans dire mot
De semblables affronts, à moins qu'être un vrai sot.

Il se retourne après avoir fait quelques pas.

Doucement s'il vous plait, cet homme a bien
la mine,
D'avoir le sang bouillant & l'ame un peu mutine,
Il pourroit bien mettant affront dessus affront,
Charger de bois mon dos comme il a fait mon
front,
Je hais de tout mon cœur les esprits coleriques;
Et porte grand amour aux hommes pacifiques.
Je ne suis point battant de peur d'être battus,
Et l'humeur débonnaire est ma grande vertu.
Mais mon honneur me dit que d'une telle of-
fense,
Il faut absolument que je prenne vengeance.
Ma foi laissons-le dire, autant qu'il lui plaira;
Au diantre qui pourtant rien du tout en fera.
Quand j'aurai fait le brave & qu'un fer pour ma
peine,
M'aura d'un vilain coup transpercé la bedaine:
Que par la Ville ira le bruit de mon trépas,
Dites-moi mon honneur en serez vous plus gras?
La biere est un sejour par trop mélancolique,
Et trop mal sain pour ceux qui craignent la
colique.

Puiſqu'on tient à bon droit tout crime perſonnel,
Que fait là notre honneur pour être criminel ?
Des actions d'autrui l'on nous donne le blâme,
Si nos femmes ſans nous ont un commerce infame,
Il faut que tout le mal tombe ſur notre dos ;
Elles font la ſottiſe & nous ſommes les ſots.
C'eſt un vilain abus, & les gens de Police,
Nous devroient bien regler une telle injuſtice.
N'avons-nous pas aſſez des autres accidens,
Qui viennent nous haper en dépit de nos dents ?

Mettant la main ſur ſon eſtomach.

Je me ſens là pourtant remuer une bile
Qui me veut conſeiller quelque action virile.
Oui le courroux me prend, c'eſt trop être poltron,
Je veux abſolument me venger du larron.

Il ſort & revient enſuite armé de pié en cap.

Guerre, guerre mortelle à ce larron d'honneur,
Qui ſans miſericorde a ſouillé notre honneur,
Deſſus ſes grands chevaux eſt monté mon courage,
Et ſi je le rencontre on verra du carnage.
Oui, j'ai juré ſa mort, rien ne peut l'empêcher
Où je le trouverai, je le veux dépêcher.

Au beau milieu du cœur, il faut que je lui donne.

LELIE.

A qui donc en veut-on ?

SGANARELLE.

Je n'en veux à personne.

LELIE.

Pourquoi ces armes là ?

SGANARELLE.

C'est un habillement
Que j'ai pris pour la pluye.

A part.

Ah! quel contentement
J'aurois à le tuer; prenons-en le courage.

LELIE.

Hé!

SGANARELLE.

Je ne parle pas.

Il se donne des coups de poingt sur l'estomach pour s'exciter.

A part. Ah, poltron dont j'enrage,
Lâche, vrai cœur de poule.....

Tandis que Lelie parle avec Celie.

Courage, mon enfant, sois un peu vigoureux;
Là, hardi, tâche à faire un effort genereux,
En le tuant tandis qu'il tourne le derriere.

Lelie faiſant deux ou trois pas ſans deſſein fait retourner Sganarelle qui s'approchoit pour le tuer.

LELIE *parlant à Celie qu'il croioit être la femme de Sganarelle.*

Puiſqu'un pareil diſcours émeut votre colere,
Je dois de votre cœur me montrer ſatisfait.
Et l'applaudir ici du beau choix qu'il a fait.

CELIE.

Oui, oui, mon choix eſt tel qu'on n'y peut rien reprendre.

LELIE.

Allez, vous faites bien de le vouloir défendre.

SGANARELLE.

Sans doute elle fait bien de défendre mes droits.
Cette action, Monſieur, n'eſt point ſelon les loix,
J'ai raiſon de m'en plaindre & ſi je n'étois ſage,
On verroit arriver un étrange carnage.

LELIE.

D'où vous naît cette plainte, & quel chagrin brutal?

SGANARELLE.

Suffit, vous ſçavez bien où le bât me fait mal.
Mais votre conſcience & le ſoin de votre ame,
Vous devroient mettre aux yeux que ma femme eſt ma femme,

Et vouloir à ma barbe en faire votre bien,
Que ce n'eſt pas du tout agir en bon Chrétien.

LELIE.

Un ſemblable ſoupçon eſt bas & ridicule ;
Allez deſſus ce point n'ayez aucun ſcrupule, &c.

Une ſuivante vient qui par les queſtions qu'il fait aux uns aux autres tire d'erreur Sganarelle & les autres.

De Sganarelle de Moliere.

MARI

HONTEUX DE L'ETRE.

Un eſprit ſingulier ou Philoſophe ſe rend ridicule d'avoir honte d'être marié. Il obtient rarement le ſecret qu'il demande ſur un pareil fait. Toute la Philoſophie eſt à bout vis-à-vis d'une femme dont on eſt épris, & ſon pouvoir eſt au deſſus de celui d'un Philoſophe.

Finette ſuivante demeurant chez Ariſte, forte d'eſprit Philoſophe, vient pour lui parler ; elle le trouve les yeux attachés ſur un livre.

FINETTE *à part.*

Toujours lire! Monſieur, Madame votre femme...

ARISTE.

Crie encore plus haut.

FINETTE.

Très-volontiers. Madame

Votre......

ARISTE.

J'ai défendu cent fois depuis deux ans ;
Que jamais ce mot là fut prononcé céans.
Ne t'en ſouvient-il pas ?

FINETTE.

Oui, mais quand je l'oublie;
Quel tort vous fait cela, Monſieur, je vous ſupplie ?

ARISTE.

Premierement, celui de me déſobéir.

FINETTE.

Paſſe.

ARISTE.

Secondement.....

FINETTE.

J'enrage, à vous ouir.
On s'imagineroit que c'eſt faire un grand crime,
De donner à Madame un titre légitime.

ARISTE.

Finette.

FINETTE.

Quoi, Monſieur ?

ARISTE.

Il faudroit m'écouter
Quand je parle.

FINETTE.

FINETTE.

Ah! vraiment qui voudroit s'arrêter,
A tous vos beaux diſcours & les ſuivre à la lettre
Ne ceſſeroit jamais......

ARISTE.

Voulez-vous bien permettre,
Que je diſe deux mots?

FINETTE.

Quatre ſi vous voulez.

ARISTE.

Vous ſçavez qu'un ſecret....

FINETE.

Deux ans ſont écoulez,
Depuis que nous menons une vie équivoque,
Je n'y puis plus tenir, le ſecret me ſuffoque.

ARISTE.

Ma patience enfin pourroit bien ſe laſſer.

FINETTE.

C'eſt conſcience à vous que de vouloir forcer,
Pendant deux ans entiers des femmes à ſe taire,
Pour moi, j'aimerois mieux vivre en un Monaſtere.
Jeûner, prier, veiller, & parler tout mon ſou.

ARISTE.

Parlez, morbleu, parlez, je ne ſuis pas ſi fou,
Que de vouloir tenir vos langues inutiles,

Sur un point ſeulement quelles ſoient immobiles,
Ce n'eſt point ſur ce point que je l'ai prétendu.

FINETTE.

Oui, mais ce point, Monſieur, c'eſt le fruit défendu,
Et voilà juſtement ce qui nous affriande.
Parmi vingt bons ragouts, la plus groſſiere viande,
Que l'on me défendroit conſtamment de goûter,
Seroit le ſeul morceau qui pouroit me tenter.
Jugez après cela ſi je n'ai pas la rage
De parler librement ſur votre mariage ?

ARISTE.

Quel travers ! quel eſprit de contradiction !
Quel fond d'intemperance & d'indiſcrétion !
Voilà les femmes.

FINETTE.

Sois. Mais telles que nous ſommes,
Avec tous nos défauts, nous gouvernons les hommes.
Même les plus huppés, & nous ſommes l'écueïl,
Où viennent échouer la ſageſſe & l'orgueïl,
Vous ne nous oppoſez que d'impuiſſantes armes.
Vous avez la raiſon & nous avons les charmes.
Le bruſque Philoſophe en ſes ſombres humeurs,
Vainement contre nous éleve ſes clameurs.

Ni ſon air refrogné, ni ſes cris, ni ſes rides,
Ne peuvent le ſauver de nos yeux homicides.
Comptant ſur ſa ſcience & ſes réflexions,
Il ſe croit à l'abri de nos ſéductions.
Une Belle paroît, lui ſourit, & l'agace,
Crac, au premier aſſaut elle emporte la place.

ARISTE *à part.*

Voilà preciſément mon hiſtoire en trois mots.

FINETE.

Je brûle de vous voir trois ou quatre marmots,
Braillant au tour de vous, & vous-même en cachette,
Jouant à cache, cache, ou bien à climuſſete.

ARISTE *à part.*

La friponne a raiſon de rire à mes dépens,
Et ſes diſcours malins ſont remplis de bons ſens.

A Finette.

Faiſons tréve de grace à tout ce badinage,
Je veux encore un tems cacher mon mariage,
Pour n'être point privé de la ſucceſſion
D'un oncle dont le bien fait mon ambition.

FINETTE.

Quoi! vous ambitieux? je vois qu'un Philoſophe,
Eſt fait comme un autre homme & de la même étoffe.
Et qu'avez-vous donc fait de ces beaux ſentimens?

Que vous nous étaliez, Monſieur, à tous momens.
Le comble diſiez-vous, de toutes les foibleſſes,
C'eſt de ne point guérir de la ſoif des richeſſes.
Que cette hydropiſie a fait de malheureux!
Mais pour moi ma fortune a ſurpaſſé mes vœux,
Un tréſor de vertus eſt le ſeul ou j'aſpire,
Et mon cœur pour l'avoir cederoit un empire.
Et Zeſte, ſi quelqu'un vous pouvoit prendre au mot,
Vous diriez ſerviteur, je ne ſuis pas ſi ſot.

ARISTE.

Tu te trompes, je ſuis dans les mêmes maximes,
Mais je ſçais leur donner des bornes légitimes.
Et je ſerois maudit un jour par mes enfans,
Si j'étois Philoſophe à leurs propres dépens.
Il ne faut rien outrer quand on veut être ſage,
Je dois leur ménager un puiſſant héritage.

FINETTE.

Le motif eſt louable, il faut vous y tenir,
Mais, Meſſieurs, vos enfans ſont encore à venir.
Peut-être viendront-ils, cependant....

ARISTE.

Quoi!

FINETTE.

J'augure,
Que vous n'aurez jamais grande progeniture.

ARISTE.

Finette a de l'eſprit & s'en ſert joliment,
Il faut faire réponſe à ſon doux compliment.
On ſouffre un tems les airs d'une fille ſuivante,
Que trop de bonté gâte & rend impertinente.
Elle offenſe, elle aigrit ſans s'en embarraſſer,
Un jour elle conclud par ſe faire chaſſer.
Je penſe que finette eſt aſſez raiſonnable,
Pour prendre en bonne part cet avis charitable.
Et pour en profiter avec attention,
Sinon gare l'inſtant de la concluſion.

FINETTE.

Ce conſeil aigre doux mérite une replique,
Je vois qu'un Philoſophe eſt mauvais politique.
Puiſqu'il n'obſerve pas que c'eſt être indiſcret,
Que de chaſſer quelqu'un qui ſçait notre ſecret;
Sur-tout, ſi quelqu'un eſt d'un ſexe qui panche
Au plaiſir de jaſer & d'avoir ſa revanche.

ARISTE.

Ta réplique eſt très-juſte, & les maîtres prudens,
Doivent au poids de l'or, payer leurs Confidens.

Il lui donne de l'argent, à part.

Voici pour t'appaiſer & t'impoſer ſilence,

Mon lot eſt de ſouffrir & d'avoir patience.

FINETTE.

Votre ſecret, Monſieur, grandement me peſoit,
Mais ceci le rendra plus léger qu'il n'étoit,
Par vos riches leçons, je me ſens plus diſcrete;
Repetez-les ſouvent, & je ſerai muette.

ARISTE.

S'il ne tient qu'à cela, je puis compter ſur toi.

FINETE.

Tant que vous payrez bien, je vous réponds de moi.
Mais à propos vraiment j'oubliois de vous dire,
Que votre femme..... non, que Madame déſire.....

ARISTE.

Madame?

FINETTE.

Ma Maîtreſſe. Ah j'y ſuis Dieu merci;
Que ma maîtreſſe donc voudroit venir ici,
Pour vous entretenir ſur certaines affaires...

ARISTE.

Nos entretiens de jour ſont fort peu néceſſaires.
Nous aurons cette nuit le tems de nous parler;
De grace, empêchez-là de venir me troubler,

Pendant une heure ou deux, il faut que je
médite.

FINETTE.

Cela suffit, je vais vous sauver sa visite.

ARISTE *appercevant sa femme.*

Comment, c'est vous ?

MELITE.

Mon Dieu! d'où vient cette frayeur?
Est-ce donc que ma vûe inspire tant d'horreur?

ARISTE.

Eh non, vous m'êtes chere autant qu'on puisse
l'être,
Mais dans mon Cabinet devriez-vous paroître?
Je vous ai fait prier de ne pas y venir.

MELITE.

Oui, mais j'avois dessein de vous entretenir;
Sur un fait important, auquel il faut mettre
ordre.

ARISTE.

De ce que vous voulez, rien ne vous fait dé-
mordre.

MELITE.

Devez-vous me blâmer si je cherche à vous
voir?
Je contente mon gout, & je fais mon devoir.

ARISTE.

Le devoir d'une femme eſt d'être complaiſante.

MELITE.

Tranchez-le mot, mon cher, dites obéïſſante,
Vous n'aimez d'un mari que ſon autorité,
Je lui dois immoler toute ma liberté.

ARISTE.

Il n'eſt point queſtion d'un pareil ſacrifice,
Me traiter de Tyran, c'eſt me faire injuſtice:
J'exige des égards & non pas des reſpects,
Cachez notre ſecret par des ſoins circonſpects,
C'eſt tout ce que je veux de votre complaiſance,
Et vous obtiendriez tout de ma reconnoiſſance.

MELITE.

Vous diſtraire un moment, eſt-ce vous offenſer?

ARISTE.

Si quelqu'un ſurvenoit, que pourroit-il penſer?

MELITE.

Eh, mais il penſeroit.... après tout que m'importe?

ARISTE.

Ciel! Peut-on de ſang froid m'aſſommer de la ſorte?
Que vous importe? eh quoi! pouvez-vous oublier,
Le motif qui m'engage à ne rien publier?....

Que dis-je ? qui me force à tout mettre en uſage
Pour ôter tout ſoupçon de notre mariage ?

MELITE.

Cela ne ſe peut pas.

ARISTE.

Non, ſi vous en parlez.

MELITE.

Pour moi, je m'aſſervis à ce que vous voulez ;
Mais comment empêcher que le monde ne voye ?

ARISTE.

Tout va ſe découvrir.

MELITE.

Que j'en aurois de joye !

ARISTE.

Toujours contrarier !

MELITE.

Vous avoir pour époux,
Eſt un bonheur pour moi, ſi touchant & ſi doux,
Il me flatte à tel point, j'en ſuis ſi glorieuſe,
Que s'il étoit connu, jen ſerois trop heureuſe ;
Si je ſuis criminelle en marquant ce déſir,
Mon crime, je l'avoue, eſt mon plus grand plaiſir.

ARISTE *à part.*

Me voilà désarmé pour être trop sensible ;
L'adresse d'une femme est incompréhensible.

MELITE.

Vous me voulez du mal, & je ne sçai pour-
quoi.

ARISTE.

Non ; si je suis fâché, ce n'est que contre moi.

MELITE.

La raison, s'il vous plait ?

ARISTE.

D'avoir eu la foiblesse
De vous croire discréte & femme de promesse,
Car vous m'aviez promis très-solemnellement,
Avant que nous prissions aucun engagement,
Que tant que je voudrois qu'on en fit un mys-
tère,
Votre sœur en seroit seule dépositaire.

MELITE.

Il est vrai.

ARISTE.

Toutefois, grace à vos soins prudens ;
Nous avons aujourd'hui nombre de Confidens.

MELITE.

Accusez-en ma sœur, dont la langue indis-
créte,

Ne peut tenir long-tems une affaire ſecrette ;
Jamais ſur ce ſujet je ne vous ai trahi,
Je n'ai juſqu'à préſent que trop bien obéi.

ARISTE.

Vous en répentez-vous ?

MELITE.

Oui.

ARISTE.

Quelle en eſt la cauſe ?

MELITE.

A d'indignes ſoupçons, votre ſecret m'expoſe ;
Nous demeurons enſemble, & j'apprends tous les jours,
Que cela fait tenir d'impertinens diſcours ;
Je n'en murmure pas : de ma ſeule innocence,
Je me fais un rempart contre la médiſance ;
Et ſacrifiant tout à mon affection,
Je laiſſe déchirer ma réputation ;
Mais puiſqu'à cet excès il faut que j'obéiſſe ;
Je demande le prix d'un ſi dur ſacrifice.

ARISTE.

Eh quoi !

MELITE.

C'eſt que du moins le Marquis de Lauret ;
Ou par vous, ou par moi ſçache notre ſecret.

ARISTE.

Le Marquis ? pouvez-vous me tenir ce langage ?
C'eſt l'homme à qui je veux me cacher davantage :
Quoiqu'il ſoit Courtiſan & qu'il n'en ſçache rien,
C'eſt un Sage caché ſous un joyeux maintien,
Et qui ne connoît pas de plus grande foibleſſe,
Que de prendre une femme, & même une maîtreſſe,
Soutenant qu'il n'eſt point d'autre félicité,
Que d'être à tous égards en pleine liberté :
Faut-il vous dire plus ? cent fois en ſa préſence ;
J'ai défendu ſa théſe avec tant d'imprudence,
Que s'il ſçait une fois que je ſois marié,
Par ſes traits en tous lieux, je ſerai décrié.

MELITE.

Quoi donc ! doit-on rougir des nœuds du mariage ?

ARISTE.

On doit rougir du moins de changer de langage,
De principes, d'humeur, ou ſoutenir l'affront
D'être timpaniſé : je n'en ai pas le front.

MELITE.

Cependant, il faut bien vaincre cette foibleſſe,
Et tout dire au Marquis.

ARISTE.

Et quel motif vous presse ;
De lui déclarer tout ?

MELITE.

Un jour vous le sçaurez ;
Et ce sera pour lors que vous l'approuverez.

ARISTE.

Sçachons donc ce motif.

MELITE.

Il est très-raisonnable ;
Et pour ne rien celer, il est indispensable.

ARISTE.

Pourquoi ? vous m'étonnez.

MELITE.

Je ne dirai plus rien.

ARISTE.

Poursuivez, je le veux.

MELITE.

Vous le voulez ? eh bien,
Ce sage Courtisan, ce railleur si terrible,
Qui croit qu'on n'est point sage, à moins qu'être insensible,
Quand il sort de chez vous, ne passe pas un jour,
Sans venir me chercher, pour me parler d'amour.

ARISTE.

A vous ?

MELITE.

A moi.

ARISTE.

Melite ?

MELITE.

Eh bien.

ARISTE.

Quelle apparence
Que.......

MELITE.

J'avois résolu de garder le silence,
De peur de vous commettre avec lui, mais enfin
Sa poursuite me cause un violent chagrin :
Pour la faire cesser, le moyen le plus sage,
Est de lui faire part de notre mariage.
Décidez, s'il vous plaît, mais décidez dans peu ;
Qui de vous ou de moi lui fera cet aveu.
Je vous laisse un moment rêver à cette affaire,
Mais ce jour expiré, je ne puis plus me taire.

ARISTE *seul.*

Attendez.... elle fuit. Quel embarras maudit !
Dois-je donner croyance à ce qu'elle me dit ?

Cela ne peut pas être ; & le Marquis... je gage
Qu'elle invente ce trait pour.... non, elle est
trop sage,
Et je lui ferois tort d'oser la soupçonner,
Mais enfin que conclure & que déterminer ?
Le Marquis amoureux ! dans le fond de mon
ame,
Je suis ravi..... de quoi ? qu'il en conte à ma
femme ?
Cela n'est point plaisant : mon honneur effrayé...
Mon honneur !....... qu'on est sot quand on est
marié !
Allons voir le Marquis tâchons avec adresse,
De lui faire moi-même avouer sa foiblesse,
Plus elle sera grande, & moins je la craindrai ;
Ensuite il faudra voir quel parti je prendrai.

Du Philosophe marié de Destouches, Act. 1.

MARIS.

Ils ne doivent point rougir de l'amour qu'ils ont pour leurs femmes. Leçons de la Comedie sur ce sujet.

Le Préjugé qui regne, & selon lequel un mari n'oseroit paroitre, dans ce qu'on appelle le beau monde, amoureux de sa femme, n'a d'autre source que la corruption des mœurs : elle est sans doute extrême lorsque les hommes rougissent d'être dans la ligne du devoir. Une morale en action, telle qu'on la voit dans les Scènes suivantes, fait plus d'impression que tous les préceptes directs.

DURVAL.

Mes inclinations, Ami, sont bien changées,
Mes infidélités vont être bien vengées.
J'aime.... helas! que ce terme exprime foiblement,
Un feu qui n'est pourtant qu'un renouvellement.

DAMON.

Je ne veux point entrer en cette confidence.

DURVAL.

Je puis t'en informer sans aucune imprudence;
Cet objet si charmant dont je reprends les loix,
Mais que je crois aimer pour la premiere fois;

Cette femme adorable à qui je rends les armes ;
Qui du moins à mes yeux a repris tant de
charmes...
C'eſt la mienne.

DAMON.

Conſtance ?

DURVAL.

Elle-même.

DAMON.

Ah ! Durval,
A mon raviſſement rien ne peut être égal,
N'eſt-ce point un dépit, un gout foible & vo-
lage ?
Un accès peu durable, un retour de paſſage ?

DURVAL.

Tu le crains, & Conſtance en pourra craindre
autant.
Qu'il eſt triſte d'avoir été trop inconſtant !...
Le véritable amour ſe prouve de lui-même :
Déja pour l'aſſurer de ma tendreſſe extrême,
J'ai par mille moyens qu'invente mon amour,
Raſſemblé les plaiſirs dans cet heureux ſéjour.
Apprends donc que je ſuis cet Amant qu'on
ignore,
Qui procure ſans-ceſſe à l'objet que j'adore,
Tous ces amuſemens imprévûs & nouveaux,

Dont tout le monde ici ſoupçonne des rivaux,
Aſſez vains pour nourrir une erreur ſi groſ-
ſiere ;
Je lui fais des préſens de la même maniere....
On s'attache encor plus par ſes propres bien-
faits,
Je le ſens, je l'en veux accabler déſormais.
On s'enrichit du bien qu'on fait a ce qu'on
aime.

DAMON.

Mais tu dois lui cauſer un embarras extrême ;
Que peut-elle penſer ?... Durval y ſonges-tu ?

DURVAL.

Oui, je viens de jouir de toute ſa vertu ;
J'ai vu le trouble affreux dont ſon ame eſt at-
teinte,
Cependant je feignois en écoutant ſa plainte,
J'affectois un air libre, & vingt fois j'ai penſé ;
Me déclarer.... tu vas me traiter d'inſenſé.
Malgré tout cet amour dont je t'ai rendu compte,
Je me ſens retenu par une fauſſe honte,
Un préjugé fatal, au bonheur des Epoux,
Me force à lui cacher un triomphe ſi doux ;
Je ſens le ridicule où cet amour m'expoſe.

DAMON.

Comment du ridicule ?...... & quelle en eſt la
cauſe ?

Quoi ! d'aimer ſa femme ?

DURVAL.

Oui, le point eſt délicat ;
Pour plus d'une raiſon, je ne veux point d'éclat,
Je n'ai déja donné ſur moi que trop de priſe... ;
Ce racommodement devient une entrepriſe...

DAMON *froidement.*

Tout bien examiné, vous verrèz qu'un mari
Ne doit jamais aimer que la femme d'autrui.

DURVAL.

Tu ris ? ſuis-je venu pour mettre la réforme ?

DAMON *ironiquement.*

Le ſerment de s'aimer n'eſt donc que pour la forme,
L'interêt le fait faire, il ne tient qu'un moment :
Dis-moi, trahirois-tu tout autre engagement ?
Oſerois-tu produire une excuſe auſſi folle ?
Au dernier des humains tu tiendrois ta parole,
Il ſçauroit t'y forcer auſſi bien que les loix ;

Tendrement.

Mais une femme n'a, pour ſoutenir ſes droits,
Que ſa fidélité, ſa foibleſſe & ſes larmes :
Un époux ne craint point de ſi fragiles armes.

Ah ! peut-on faire ainſi, ſans le moindre remord,
Un abus ſi cruel de la loi du plus fort ?

DURVAL.

Je ſuis déſeſperé, mais je céde à l'uſage,
Suis-je le ſeul ?...... Tu ſçais que l'homme le plus ſage,
Doit s'en rendre l'eſclave.....

DAMON.

Oui, lorſqu'il ne s'agit
Que d'un goût paſſager, d'un meuble ou d'un habit,
Mais la vertu n'eſt poinr ſujette à ſes caprices,
La mode n'a point droit de nous donner des vices,
Ou de légitimer le crime au fond des cœurs.
Il ſuffit qu'un uſage intereſſe les mœurs,
Pour qu'on ne doive plus en être la victime,
L'exemple ne peut pas autoriſer un crime.

DURVAL.

Mais ſi Conſtance apprend un triomphe ſi doux,
Si ma femme me voit tomber à ſes genoux,
Comment daignera-t'elle uſer de ſa victoire ?

Je crains de lui donner moins d'amour que de gloire,
Je crains que sa fierté ne surcharge mes fers.
On en voit tous les jours mille exemples divers.

DAMON.

On en trouve toujours de toutes les espèces;
Sur-tout lorsque l'on cherche à flatter ses foiblesses,
Ce soupçon pour Constance est trop injurieux.

DURVAL.

Tu ne le connois pas, ce sexe imperieux,
Dans notre abaissement il met son bien suprême ;
Il veut regner, il veut maîtriser ce qu'il aime,
Et ne croit point jouïr du plaisir d'être aimé,
S'il n'est pas le tyran du cœur qu'il a charmé.

DAMON.

Ce reproche convient à l'un tout comme à l'autre;
Eh pourquoi voulons-nous qu'il soit soumis au nôtre?
Mais le traitons-nous mieux, quand nous l'avons séduit?
Notre empire commence où le sien est detruit,

Nous plaindrons-nous toujours ? injustes que
nous sommes,
De ce sexe qui n'a que le défaut des hommes ?
Quel ridicule orgueil nous fait méestimer ?
Ce que nous ne pouvons nous empêcher d'aimer ?

DURVAL.

C'en est fait pour jamais, ma honte est asservie....
Sois content : mon cœur céde & se rend à l'amour ;
Viens être le témoin du plus tendre retour...
* Que le sort d'être aimé sera digne d'envie !
Non il n'est point d'état plus heureux dans la vie,
Pour ceux que la raison & l'amour ont unis,
L'hymen seul peut donner des plaisirs infinis :
On en jouit sans peine & sans inquietude,
On se fait l'un pour l'autre une heureuse habitude,
D'égards, de complaisance & des soins les plus doux :
S'il est un sort heureux, c'est celui d'un époux,

* *Les Vers suivans sont dits dans une Scène où Constance est présente.*

Qui rencontre à la fois dans l'objet qui l'enchante,
Une épouſe cherie, une amie, une amante.
Quel moyen de n'y pas fixer tous ſes déſirs ?
Il trouve ſon devoir dans le ſein des plaiſirs.

CONSTANCE *tendrement.*

Je ſens que ce portrait devroit être fidele.

DURVAL, *du même air.*

Madame ; on en pourroit trouver plus d'un modele.

Act. 1. & 2. du Préjugé à la mode de M. de la Chauſſée.

Sur ce que des amis de Durval tournoient en ridicule devant lui, un homme dont on parloit dans le monde, & qui étoit fort paſſionné pour ſa femme, Damon lui parle ainſi.

DAMON.

Pour qui donc cette Hiſtoire eſt elle ſi riſible ?
Pour des évaporés, des gens avantageux,
Qui croiroient compoſer tout le Public entr'eux,
Et qui ne ſont pour lui qu'un ſujet de ſcandale ;
Mais, je vous crois, Meſſieurs, un peu plus de morale ;
Non, vous ne penſez pas ce que vous avancez
A tout autre qu'à vous, à des gens moins ſenſés
Je dirois, indigné de tout ce badinage,
Si l'amour du devoir n'eſt pas à votre uſage,
Laiſſez - le pratiquer ſans y prendre interêt ;

Oui, laissez la vertu du moins pour ce qu'elle est.

C'est la même espèce de gens, que Florine, suivante de Constance caractérise à sa maniere dans les Vers suivans.

Tels sont parmi le monde un tas de sots plaisans,
Gens de même acabit, personnages frivoles,
Fiers d'avoir peut-être eu le cœur de quelques folles,
Etourdis par instinct & par réflexion,
Effrontés sans succès & sans confusion.
Impudens, toujours pleins d'un espoir téméraire,
Qu'on éconduit toujours, sans pouvoir s'en défaire,
Satisfaits sans sujet, indiscrets sans faveurs,
Jaloux de nos vertus, ravis de nos malheurs,
Scélerats en amour, dont les langues traitresses
Nous font bien plus de tort que toutes nos foiblesses:
Voilà les compagnons dont le couple indiscret
M'a vingt fois confié leur risible secret.

Préjugé à la mode Act. 4. Sc. 4.

Sentimens de Durval sur le compte de sa femme, dont il craint de n'être pas aimé comme il le souhaitoit. Réponse de Damon son ami.

En renouant des nœuds pour moi si pleins d'appas,

Retrouverai-je encor ſa premiere tendreſſe,
Cette conformité, cette même foibleſſe,
Ce penchant naturel, ce rapport enchanteur;
Que le Ciel pour moi ſeul avoit mis dans ſon cœur,
Et que je trouve encor dans le fond de mon ame;
J'ai ceſſé trop long-tems d'entretenir ſa flamme,
Et dequoi ſon amour ſe ſeroit-il nourri?
Dans le fond de ſon cœur il doit avoir peri.
Ce ſoupçon eſt fondé ſur trop de circonſtances,
Voi, comme elle a ſouffert toutes mes inconſtances?
Non, de ſi grands chagrins ne ſont point ſi ſecrets,
Ils s'exhalent en pleurs, en ſoupirs & regrets,
M'a-t'elle ſeulement honoré de ſes larmes?
En a-t'elle perdu le moindre de ſes charmes?

DAMON.

Ah! ne t'y trompe pas: c'eſt un calme apparent,
Et d'un cœur vertueux c'eſt l'effort le plus grand:
On ménage un ingrat qu'on trouve encore aimable,
Peut-être que d'ailleurs cette Epouſe eſtimable,
Ne ſçait pas à quel point ſes malheurs ont été;

Tous tes égaremens n'ont point trop éclaté ;
Une femme sensée est fort peu curieuse ;
De ce qui peut la rendre encor plus malheureuse.
En tout cas sa vertu te répond....

DURVAL.

Quel espoir !
Quel amour que celui qu'on ne doit qu'au devoir.....
Mais n'importe, achevons cette grande entreprise.

Sc. 8. Act. 3.

Durval ayant conçu des soupçons injurieux sur le compte de sa femme, lui fait des reproches à ce sujet : Constance s'évanoüit, & laisse tomber un paquet de lettres, dont son mari se saisit. Ayant repris ses esprits, elle prie son mari de ne pas jetter les yeux sur ces lettres, lui disant qu'elles n'étoient injurieuses que pour elle, & qu'il s'épargne cette confusion ; Durval n'en est que plus porté à croire sa femme coupable ; mais dans l'éclaircissement qui se fait ensuite devant plusieurs personnes, & entr'autres son beaupere, il se trouve que ces lettres sont celles de Durval lui-même, & qu'il écrivoit à des femmes coquettes. Sur quoi Argant son beaupere dont l'humeur étoit brusque, & qui disoit sans façon son sentiment, lui parle ainsi, d'une maniere assez plaisante, mais pleine de sens.

ARGANT.

Vous avez fait, mon cher, une rude mepriſe,
Vous n'y reviendrez plus, votre biſque eſt mal
prife ;
Pour convaincre une femme il faut bien du
bonheur,
Rarement un époux en vient à ſon honneur.
Quand on veut s'embarquer dans ces ſortes d'af-
faires,
On ne ſçauroit avoir des preuves aſſez claires ;
Et par malheur pour vous, vous ne les avez
point.
Les femmes ſont d'ailleurs terribles ſur ce point,
Elles ne s'aiment pas, mais, accuſez-en une,
L'émeute eſt générale, & la cauſe eſt commune.
Vous verrez auſſi-tôt le Peuple feminin,
S'élever à grands cris, & ſonner le Tocſin.
Protéger l'Accuſée, & s'enflammer pour elle,
Se prendre aveuglément de tendreſſe & de zéle,
Paſſer de la pitié juſques à la fureur,
Et traiter un Epoux de Calomniateur....
Tenez, voilà pourquoi, ſans accuſer la vôtre,
J'ai toujours cru ma femme auſſi ſage qu'une
autre :
Je vous plains, mais que faire ? elle a barre
ſur vous,

Il faut en enrageant ſe taire & filer doux.
Ibid. Act. 4. Sc. 14.

MARIAGE.

La maxime que le bien eſt le principal avantage qu'on doit rechercher en ſe mariant a un très-juſte fondement, mais les hommes la prennent trop à la lettre, lorſqu'ils bornent la félicité de l'hymen à ce ſeul avantage, & qu'ils comptent pour rien les vertus qui contribuent à la ſolidité d'une union. Virtus poſt nummos.

DOLIGNI *pere.*

L'amour dans un Jeune homme eſt toujours romaneſque,
J'aurois été moi-même aſſez extravagant,
Pour épouſer auſſi ma premiere amourette,
Si l'on n'eût retenu ma jeuneſſe indiſcrete.

DOLIGNI *fils.*

Mais je ne connois point Mademoiſelle Argant.

DOLIGNI *pere.*

Ni moi ; mais elle aura vingt mille écus de rente.

DORIGNI *fils.*

Cela ſe peut ; Eh quand elle en auroit quarante.

DOLIGNI *pere.*

Ce ſeroit encor mieux.

DOLIGNI *fils.*

N'avez-vous pas du bien ?

DOLIGNI *pere.*

Il le faut augmenter, ſinon il vient à rien.

DOLIGNI *fils.*

J'ignore comme elle eſt d'eſprit & de figure.

DOLIGNI *pere.*

Elle eſt riche. A l'égard de l'eſprit, je t'aſſûre ;
Qu'une femme à la longue en a toujours aſſez ;
Elle eſt jeune au ſurplus; & tout ce que j'en ſcais,
C'eſt qu'à quinze ou ſeize ans, on eſt du moins jolie,

DOLIGNI *fils.*

Qui ſçait ſi le rapport des humeurs....

DOLIGNI *pere.*

Autre folie ;
En tout cas tu feras comme les autres font :
Qui s'embarque, eſt-il sûr de faire un bon voyage ?
A quoi ſert l'examen avant le mariage ?
A rien. Ce n'eſt qu'après qu'on ſe connoit à fonds ;
Las de ſe compoſer avec un ſoin extrême,
Le naturel caché prend alors le deſſus,
Le maſque tombe de lui-même,

Et malheureusement on ne le reprend plus :
Mais enfin le Bien reste, & cet ami fidele,
Sans compter quelquefois la raison qui s'en
mêle.
Entre Epoux qui pourroient se brouiller sans
retour,
Sert de médiateur au défaut de l'amour.

Act. Sc. 1. Ecole des Meres de la Chaussée.

MARIAGE.

Propos d'une femme sur cette matiere.

Tout homme qu'on recherche en abuse toujours,
Se rencherit d'abord sans valoir davantage,
Et de rien qu'il étoit s'érige en personnage.
Leur fatuité vient du cas que l'on en fait,
Il faut les maîtriser, malgré que l'on en ait.
Se les assujettir, les faire à son caprice,
Nous perdons leur estime en leur rendant justice.
Nous nous avilissons si nous sentons leur prix,
Et la moindre indulgence attire leur mépris.

Ecole des Meres de la Chaussée.

MARIAGE.

Fine Critique contre les gens d'un âge avancé qui ſe marient à de jeunes perſonnes. Tableau des mœurs du ſiécle.

Quoique les paſſions faſſent faire des folies en tout tems, un homme eſt moins excuſable d'en faire dans un âge avancé, ſur-tout lors qu'il eſt d'un état qui l'aſſujettit aux uſages du beau monde. Elles expoſent à de cruels repentirs & elles troublent toute cette tranquilité dont la vieilleſſe a tant de beſoin.

JACINTE.

Vous mariez, dit-on contre toute apparence,
Le bon homme Pamphile à votre fille Hortence,

ALBERT.

Sans doute, & voudroit-on blâmer ce deſſein là;

JACINTE.

Comment vous ſongeriez en effet à cela ?

ALBERT.

Pourquoi non ?

JACINTE.

Vous auriez réſolu dans votre ame;

De lui donner demain votre fille pour femme ?

ALBERT.

Demain je l'ai promis ; ce n'eſt point un ſecret.

JACINTE.

Le pauvre homme ! ah ! Monſieur, qu'eſt-ce qu'il vous a fait ?

ALBERT.

Comment donc ? mais vraiment, l'équivoque eſt gentille,
Je ſuis ſon ennemi de lui donner ma fille.

JACINTE.

Sans doute, n'eſt-ce pas s'il faut parler ſans fard,
Vouloir couper la gorge à ce pauvre vieillard ?
Avez-vous oublié ce joli trait d'hiſtoire,
Qui preſque tous les jours vous revient en mémoire ?
Et dont vous nous avez tant de fois endormis,
D'un Grec qui pour punir un de ſes ennemis,
Ayant mis vainement toute choſe en uſage,
A la fin lui donna ſa fille en mariage.

ALBERT.

Hom.... effectivement à dire vérité,
Leur âge peut avoir quelque diſparité.
Mais l'inconvenient de cette différence,
Tombera beaucoup moins ſur lui que ſur Hortenſe.

JACINTE.

Au contraire, Monſieur, elle ne riſque rien;
C'eſt un bonheur pour elle, un ſûr & vrai moyen.
De lui faire trouver une ſource féconde,
Des divertiſſemens les plus jolis du monde.
Si pour un pareil nœud vous euſſiez préferé,
Quelque jeune homme aimable & qui fut à ſon gré.
Quelque amant diſtingué, par exemple, Valere,
Elle ſe borneroit à l'aimer, a lui plaire;
Ne vivroit que pour lui, ne voudroit voir que lui,
A tout autre plaiſir trouveroit de l'ennui;
Dans les pleurs loin de lui vivroit enſevelie;
Rien n'eſt plus languiſſant qu'une ſemblable vie.
Mais en lui choiſiſſant comme vous avez fait,
Un époux ſuranné, haïſſable, mal fait;
Ce ne ſeront que jeux, bals, Cadeaux, ſerenades,
Viſites, paſſe-tems, entretiens, promenades.
Tout ce qu'on voit ici de Jeunes gens galans,
Se feront auprès d'elle honneur de leurs talens.
Mille plaiſirs nouveaux s'offriront devant elle,
Chacun à qui mieux mieux y montrera ſon zele.

L'un la régalera d'un ſuperbe cadeau,
L'autre l'entretiendra d'une fête ſur l'eau.
Et ſi vous voulez joindre à cette Centurie,
Tous les revenans bons de la galanterie.
Fleurettes, petits ſoins, billets doux, tendres vœux,
Agréables tranſports, ſoupirs reſpectueux,
Vous m'avoüerez, Monſieur, que femme dans la vie,
Ne peut jouir d'un ſort plus propre à faire envie.

ALBERT.

La peſte! ce n'eſt pas ainſi que je l'entens.

JACINTE.

Mais quant à ſon Epoux les cas ſont différens,
Contre lui les Galans armés d'antipaties,
Ont ſoin de l'écarter de toutes les parties,
Et l'on ne l'y reçoit qu'à titre d'Intendant,
Pour régler le mémoire & payer le Marchand.
Du reſte nul commerce, on le fuit, on le quitte,
Comme un peſtiféré tout le monde l'évite.
Equipages à part, lit, table, appartement,
On ne s'informe pas quel il eſt ſeulement.
Et tel qui tous les jours chez Madame voiſine,
Ne connoît pas, Monſieur ſeulement à la mine,
Et venant à le voir de jour ſur l'eſcalier,

En le gracieuſant d'un ſouris Cavalier,
Lui dira, mon Ami, va t'en voir, je te prie,
Si ta belle Maîtreſſe eſt encore endormie?

ALBERT.

Diable! je ſerois donc à ce compte un franc fat,
Si j'allois pour l'hymen troquer mon celibat.

JACINTE.

Je ne dis pas cela, Monſieur, le Ciel m'en garde,
C'eſt Pamphile & non vous, que ce diſcours regarde.

ALBERT.

Pamphile? & palſambleu, de quel droit aujourd'hui,
Suis-je d'un pareil ſort exempt plutôt que lui.

JACINTE.

Je ne ſçais, mais pourtant l'affaire eſt differente,
Pamphile a cinquante ans.

ALBERT.

Morbleu j'en ai ſoixante.

JACINTE.

La barbe lui blanchit.

ALBERT.

J'ai les cheveux tous gris.

JACINTE.

Il a mauvaiſe mine.

ALBERT.

Et ſuis-je un Adonis?

JACINTE.

Et moi mettant à part tout frivole hyménée,
Je voudrois de moi ſeul tenir ma deſtinée.
Vivre toujours garçon ſans ſouci, ſans emploi,
N'avoir dans mon logis d'autre maître que moi:
Et ſans déſavouer mon antique ſageſſe,
Laiſſer le mariage à la folle jeuneſſe.

ALBERT.

Oui, c'eſt bien dit, je vois que ton ſens eſt
fort bon,
Pamphile eſt un vieux fou dépourvû de raiſon.
Il reviendra tantôt: je veux en cas qu'il vienne,
Lui rendre ſa parole & retirer la mienne.

Sc. 6. Act. 2 Du Capricieux de Rouſſeau.

MARIAGE.

Excellentes leçons ſur le Mariage. Sentiment d'un eſprit Philoſophe ſur ce ſujet.

Le raport des humeurs & du Caractere doit être fort conſidéré dans le projet d'un mariage. Critique des mœurs du ſiécle.

POLEMON.

Quoi, mon fils! quand chez vous la Compagnie
abonde,

Vous êtes ici ſeul & fuyez tout le monde ?

LISIDOR *Pere de la perſonne promiſe à Leandre.*

Depuis plus d'un quart d'heure on court pour vous trouver,
Et vous vous retirez à l'écart pour rêver.
C'eſt faire voir aux gens une humeur bien ſauvage !

POLEMON.

Il rêvoit à Clarice. A quand le mariage ?

LEANDRE.

A quand ?

POLEMON.

Oui.

LEANDRE.

Je ne ſçai.

LISIDOR.

L'aimable compliment !

LEANDRE.

Eſt-ce qu'on ſe marie auſſi ſubitement.

LISIDOR.

C'eſt la bonne méthode.

LEANDRE.

Elle eſt impertinente.
L'affaire la plus grave & la plus importante
Qu'on puiſſe avoir jamais, ſe conclut-elle ainſi ?

ALBERT.

Et ſuis-je un Adonis?

JACINTE.

Et moi mettant à part tout frivole hyménée,
Je voudrois de moi ſeul tenir ma deſtinée.
Vivre toujours garçon ſans ſouci, ſans emploi,
N'avoir dans mon logis d'autre maître que moi:
Et ſans déſavouer mon antique ſageſſe,
Laiſſer le mariage à la folle jeuneſſe.

ALBERT.

Oui, c'eſt bien dit, je vois que ton ſens eſt
fort bon,
Pamphile eſt un vieux fou dépourvû de raiſon.
Il reviendra tantôt: je veux en cas qu'il vienne,
Lui rendre ſa parole & retirer la mienne.

Sc. 6. Act. 2 Du Capricieux de Rouſſeau.

MARIAGE.

Excellentes leçons ſur le Mariage. Sentiment d'un eſprit Philoſophe ſur ce ſujet.

Le raport des humeurs & du Caractere doit être fort conſidéré dans le projet d'un mariage. Critique des mœurs du ſiécle.

POLEMON.

Quoi, mon fils! quand chez vous la Compagnie
abonde,

Vous êtes ici seul & fuyez tout le monde?

LISIDOR *Pere de la personne promise à Leandre.*

Depuis plus d'un quart d'heure on court pour
vous trouver,
Et vous vous retirez à l'écart pour rêver.
C'est faire voir aux gens une humeur bien sauvage!

POLEMON.

Il rêvoit à Clarice. A quand le mariage?

LEANDRE.

A quand?

POLEMON.

Oui.

LEANDRE.

Je ne sçai.

LISIDOR.

L'aimable compliment!

LEANDRE.

Est-ce qu'on se marie aussi subitement.

LISIDOR.

C'est la bonne méthode.

LEANDRE.

Elle est impertinente;
L'affaire la plus grave & la plus importante
Qu'on puisse avoir jamais, se conclut-elle ainsi?

Et qui ſans réflêchir ſur le parti qu'il prend ?
Croit ne point s'égarer quand il ſuit un torrent.
Contre les préjugés un bon eſprit en garde,
Sur la foi du Public, jamais ne ſe hazarde.
De l'exacte raiſon il conſulte la voix,
Elle ſeule l'éclaire & lui dicte des loix.
Et que dit la raiſon touchant le mariage ?
Que de deux cœurs unis c'eſt un ſaint aſſemblage,
Que forment de concert l'amour & la vertu,
Tel eſt mon ſentiment aujourd'ui combattu:
Par l'attrait odieux d'un interêt ſordide.
A ce lien ſacré, c'eſt ce Dieu qui préſide.
Et qui fait un commerce infâme & malheureux ;
De ce qui doit former les plus aimables nœuds.

POLEMON.

Ma foi, c'eſt fort bien dit, voilà comme je penſe,
Vous devez m'obéir, mais je vous en diſpenſe.
Car vous êtes au fond plus éclairé que nous.
Mon grand pere autrefois me parloit comme vous.
Il faut en revenir aux anciennes Rubriques.

LISIDOR.

Moi, je mépriſe fort les maximes Gothiques ;
Chacun vit pour ſon ſiécle & doit s'y conformer.....

Tous ces beaux argumens ne ſçauroient m'imposer.
Je ſoutiens qu'un bon fils ne doit point s'opposer,
Sous de prétextes vains à ce qu'un pere ordonne;
Qu'en fait de mariage il faut qu'on s'abandonne
Au choix de ſes parens & ſur tout au hazard,
Qui dans l'évenement à la meilleure part,
Et qui le plus ſouvent contre toute apparence,
Nous conduit mieux cent fois que notre prévoyance.

POLEMON.

Il eſt vrai, je comprens cette maxime là.
Qu'avez vous s'il vous plait, à répondre à cela?

LEANDRE.

Qu'il faut être imprudent, étourdi, téméraire,
Pour commettre au hazard une ſi grande affaire.
Je ſçai bien qu'aujourd'hui la perſonne n'eſt rien,
Et qu'il eſt du bon air de ne ſonger qu'au Bien.
Mais un homme d'honneur qui penſe qui raiſonne,
A peu d'égard au Bien & ſonge à la perſonne.
Parce qu'il veut trouver ſon plaiſir, ſon bonheur,
Dans celle à qui ſa foi doit engager ſon cœur.

POLEMON.

Il n'a pas tort, au moins, j'admire ſa ſageſſe.

LISIDOR.

Ne rougiſſez-vous point d'avoir tant de foibleſſe ?

Sc. 2. Act. 2. Des Philoſophes amoureux de Deſtouches.

MEME SUJET.

C'eſt témoigner qu'on eſt rempli de ſentimens d'honneur, & qu'on a de la vertu que de refuſer un parti pour lequel on n'eſt porté d'aucune inclination, quelque avantageux qu'il ſoit du côté du bien. Tableau d'un hymen ou les Epoux s'aiment réciproquement. Tableau de celui où ils ſe haiſſent.

RONDON *Pere de Liſe:*

Ne ſçais-tu pas que le devoir t'oblige,
A lui * donner tout ton cœur.

LISE.

Je ſçai, mon pere, à quoi ce nœud ſacré,
Oblige un cœur de vertu pénétré.
Je ſçai qu'il faut, aimable en ſa ſageſſe,
De ſon époux mériter la tendreſſe.
Et réparer du moins par la bonté,
Ce que le Ciel nous réfuſe en beauté:
Etre au dehors diſcrete & raiſonnable,

* *A celui à qui il vouloit la marier.*

Dans ſa maiſon, douce, égale, agréable,
Quant à l'amour, c'eſt tout un autre point.
Les ſentimens ne ſe commandent point.
N'ordonnez rien, l'amour fuit l'eſclavage,
De mon époux le reſte eſt le partage.
Mais pour mon cœur on doit le mériter,
Ce cœur au moins difficile à dompter,
Ne peut aimer ni par ordre d'un pere,
Ni par raiſon, ni par devant Notaire.

Suite des mêmes ſentimens.

MARTHE.

Vous frémiſſez en voyant de plus près,
Tout ce fracas; ces nôces, ces apprêts.

LISE.

Ah! plus mon cœur s'étudie & s'eſſaye,
Plus de ce joug la péſanteur m'effraye.
A mon avis, l'hymen & ſes liens,
Sont les plus grands ou des maux ou des biens.
Point de milieu: l'état du mariage,
Eſt des humains le plus cher avantage,
Quand le rapport des eſprits & des cœurs,
Des ſentimens, des gouts & des humeurs
Serrent ces nœuds tiſſus par la nature,
Que l'amour forme, & que l'honneur épure.
Dieux! quels plaiſirs d'aimer publiquement,

Et de porter le nom de ſon Amant.
Votre maiſon, vos gens, votre livrée,
Tout vous retrace une image adorée.
Et vos enfans ces gages précieux,
Nez de l'amour en ſont de nouveau nœuds;
Un tel hymen, une union ſi chere,
Si l'on en voit, c'eſt le Ciel ſur la terre.
Mais triſtement vendre par un Contrat,
Sa liberté, ſon nom, & ſon état,
Aux volontés d'un maître deſpotique,
Dont on devient le premier domeſtique,
Se quereller, ou s'éviter le jour,
Sans joye à table, & la nuit ſans amour.
Trembler toujours d'avoir une foibleſſe,
Y ſuccomber, ou combattre ſans ceſſe;
Tromper ſon maître, ou vivre ſans eſpoir;
Dans les langueurs d'un importun devoir;
Gemir, ſécher dans ſa douleur profonde:
Un tel hymen eſt l'enfer dans ce monde.

MARTHE.

En vérité, les filles comme on dit,
Ont un démon qui leur forme l'eſprit.
Que de lumiere en une ame ſi neuve!
La plus experte & la plus fine Veuve.
Qui ſagement ſe conſole à Paris,
D'avoir porté le deuil de trois maris,

N'en eut pas dit sur ce point davantage,

Sc. 1. Act. 2. de l'Enfant Prodigue de Voltaire.

MARIAGES.

Doivent se faire entre des gens de même condition. Raisonnement d'un Bourgeois qui refuse de marier sa fille à un homme d'un rang élevé.

CLEON.

Malgré l'éloignement que vous avez pour moi,
Je ne cesserai point.....

GERONTE.

Je sçai ce que je dois
Au sang dont vous sortez, au rang qui vous éleve,
Je me connois aussi, mais s'il faut que j'acheve,
La naissance & le rang que je respecte en vous,
Font que je n'aime point que vous hantiez chez nous.

CLEON.

Mais songez, s'il vous plait, que l'usage autorise.....

GERONTE.

Dispensez-moi, Monsieur, de faire une sottise,
Et soyez informé pour une bonne fois,

Que je veux m'en tenir à l'étage bourgeois.
Je prétens que mon gendre aime à vivre en famille,
Je veux qu'il considere & chérisse ma fille.
Qu'il soit doux, complaisant, sincere, officieux,
Qu'il ne puisse parler, ni de rang, ni d'ayeux,
Que de me ménager il se fasse une affaire,
Et se tienne honoré de m'avoir pour beau pere.
Or si j'étois le vôtre, avouez franchement,
Monsieur, que tout cela tourneroit autrement.
Ma famille à vous voir n'oseroit pas prétendre;
Je serois obligé de respecter mon gendre.
Et même si j'osois l'appeller de ce nom,
On me commanderoit de regler mieux mon ton.
Vous hairiez ma fille & d'un vain titre ornée,
Elle viendroit chez moi pleurer sa destinée.
Tandis qu'on vous verroit briller à mes dépens,
Et rire du Bonhomme avec les courtisans.

Sc. 5. Act. 2. De l'ingrat de Destouches.

❧

MARIS ET FEMMES,

Les marques extérieures d'amitié sont déplacées dans des gens mariez depuis long-tems : les exiger est un ridicule que le monde regarde en pitié.

Dans cette Scene Cleanthis femme de Sosie croit que Mercure qui a pris la figure de Sosie est son mari lui-même.

CLEANTHIS.

Quoi! c'est ainsi que l'on me quitte?

MERCURE.

Et comment donc, ne veux-tu pas,
Que de mon devoir je m'acquite,
Et que d'Amphitrion j'aille suivre les pas?

CLEANTHIS.

Mais avec cette brusquerie,
Traitre de moi te séparer!

MERCURE.

Le beau sujet de fâcherie!
Nous avons tant de tems ensemble à demeurer.

CLEANTHIS.

Mais quoi! partir ainsi d'une façon si brutale
Sans me dire un seul mot de douceur pour regale.

MERCURE.

Diantre, où veux-tu que mon eſprit,
T'aille chercher des fariboles ?
Quinze ans de mariage appaiſent les paroles ;
Et depuis un long-tems nous nous ſommes tout dit.

CLEANTHIS.

Regarde, Traître, Amphitrion,
Vois combien pour Alcmene il étale de flâme,
Et rougis là deſſus du peu de paſſion,
Que tu témoigne pour ta femme.

MERCURE.

Eh, mon Dieu, Cleanthis, ils ſont encore amans.
Il eſt certain âge, où tout paſſe,
Et ce qui leur ſied bien dans ces commencemens,
En nous vieux mariez auroit mauvaiſe grace,
Il nous feroit beau voir attachés face à face,
A pouſſer les beaux ſentimens.

CLEANTHIS.

Quoi ? ſuis-je hors d'état, perfide d'eſperer,
Qu'un cœur auprès de moi ſoupire ?

MERCURE.

Non, je n'ai garde de le dire,
Mais je ſuis trop barbon pour oſer ſoupirer,
Et je ferois crever de rire.

CLEANTHIS.

CLEANTHIS.

Mérites-tu, pendart, cet inſigne bonheur,
De te voir pour épouſe une femme d'honneur?

MERCURE.

Mon Dieu! tu n'es que trop honnête,
Ce grand honneur ne me vaut rien,
Ne ſois point ſi femme de bien,
Et me romps un peu moins la tête.

CLEANTHIS.

Comment! de trop bien vivre on te voit me blâmer!

MERCURE.

La douceur d'une femme eſt tout ce qui me charme.
Et ta vertu fait un vacarme,
Qui ne ceſſe de m'aſſommer.

CLEANTHIS.

Comment? tu ſouffrirois ſans nulle répugnance,
Que j'aimaſſe un galant avec toute licence?

MERCURE.

Oui, ſi je n'etois plus de tes cris rebattu,
Et qu'on te vit changer d'humeur & de méthode;
J'aime mieux un vice commode,
Qu'une fatigante vertu,
Adieu Cleanthis, ma chere ame,
Il me faut ſuivre Amphitrion.

CLEANTHIS,

Pourquoi ? pour punir cet infâme,
Mon cœur n'a-t'il assez de résolution.

Sc. 4. Act. 1. Amphit.

MARI ET FEMME.

Image de leurs petites dissensions sur la différente maniere de penser dans un âge avancé.

ORPHISE.

C'est vous Monsieur Geronte ; où courez-vous si vite ?
Eh de grace, un moment.

GERONTE.

A votre appartement je me suis fait écrire,
Si vos gens sont exacts, ils pourront vous le dire.

ORPHISE.

Certes pour un époux, l'accueil est très-galant,
Après un mois d'absence, il est fort consolant.

GERONTE.

Nous nous retrouverons, & plûtôt dix fois qu'une,
Ne nous imposons point une gêne importune,
Ni ces empressemens follement amoureux,
Ridicules à l'âge où nous sommes tous deux.

ORPHISE.

Monſieur, parlez du vôtre..

GERONTE.

Oui, dans l'âge où nous ſommes
Vous croiez que le tems ne vieillit que les
hommes ?

ORPHISE.

Autrefois.....

GERONTE.

Eſt paſſé pour ne plus revenir.

ORPHISE.

Et vous anticipez toujours ſur l'avenir.
Monſieur, entendons-nous une fois dans la vie...

GERONTE.

La femme eſt une eſpéce à qui rien ne reſſemble,
C'eſt tout bien ou tout mal, & tous les deux
enſemble,
Eſt-elle vertueuſe, elle l'eſt à l'excès,
La ſageſſe devient un véritable accès.
La modération lui paroît inſipide,
C'eſt toujours à l'extrême où ſon penchant la
guide,
Ses moindres mouvemens ſont des convulſions,
La vertu dans ſon cœur ſe change en paſſions.
Dégénere en faux zele & devient fanatique.

ORPHISE.

Ah! vous voilà, Monſieur, dans votre humeur critique.

GERONTE.

Ne vous chagrinez pas d'un portrait ſi flatté,
Une femme à tout âge eſt un enfant gâté.

ORPHISE.

Le mépris pour le ſexe eſt un air qu'on ſe donne,
Qui n'eſt en vérité convenable à perſonne.

GERONTE.

Madame je ſuis juſte & ſans prévention,
On peut, je le ſens bien, faire une exception.

De la fauſſe Antipatie.

MERES.

Mere Grondeuſe perpetuelle.

Les peres ou les meres trop difficiles ſur le choix d'un gendre ou d'une bru nuiſent à leurs enfans & leur font manquer leur établiſſement. Une mere grondeuſe s'attire la haine de toute une famille.

VALERE.

Quoi? toujours oppoſée à toute une famille?

Me. GROGNAC.

Oui.

VALERE.

Vous ne voulez point marier votre fille ?

Me. GROGNAC.

Non.

VALERE.

Quand on vous en parle on vous met en courroux.

Me. GROGNAC.

Oui.

VALERE.

Vous ne prendrez point de ſentimens plus doux ?

Me. GROGNAC.

Non.

VALERE.

Fort bien, non, oui, non, beau diſcours, vos répliques,
Me paroiſſent pour moi tout à fait laconiques.
Mais pour mieux raiſonner avec vous là deſſus ;
Et pour rendre un moment le diſcours plus diffus,
Dites-moi, s'il vous plaît, la véritable cauſe
Qui vous fait rejetter les partis qu'on propoſe.
Ce fameux partiſan, par exemple, pourquoi ?

Me. GROGNAC.

Eh fi donc, Monſieur, vous radotez, je croi ;
Il eſt trop riche.

VALERE.

Ah! ah! nouvelle eſt la maxime.

Me. GROGNAC.

Gagne-t'on en cinq ans un million ſans crime ?
Je hais ces fort vêtus, qui malgré tous leur bien,
Sont un jour quelque choſe & le lendemain rien.

VALERE.

Et ce jeune Marquis, cet homme d'importance,
Vous ne lui pouvez pas reprocher ſa naiſſance.
Il a les airs de Cour, parle haut, chante, rit,
Il eſt bien fait, il a du cœur & de l'eſprit.

Me. GROGNAC.

Il eſt trop gueux.

VALERE.

Fort bien, la réponſe eſt honnête ;
Et vous avez toujours quelque défaite prête.
Il s'offre deux partis, vous les chaſſez tous deux,
Le premier eſt trop riche & le ſecond trop gueux,
Dans vos bruſques humeurs je ne puis vous comprendre,
Comment prétendez-vous que ſoit fait votre gendre ?

Me. GROGNAC.

Je prétens qu'il ſoit fait comme on n'en trouve point ;

Qu'il ſoit poſé, diſcret, accompli de tout point,
Qu il ait avec du bien une honnête naiſſance;
Qu'il ne faſſe point voir ces traits de petulence,
Ces actions de fou, ces airs évaporez,
Dignes productions des cerveaux mal timbrez:
Qu'il ait auprès du ſexe un peu de politeſſe,
Qu'il mêle à ſes diſcours certain air de ſageſſe,
Qu'il ne ſoit point enfin, pour tout dire de lui,
Comme les jeunes gens que je vois aujourd'hui.

VALERE.

Cet homme à rencontrer ſera très difficile,
Et ſi vous le trouvez je vous tiens fort habile.

Me. GROGNAC.

Mais Leandre eſt l'époux que je veux lui donner.

VALERE.

Leandre?

Me. GROGNAC.

Ce parti ſemble vous étonner?
Mais c'eſt un fait, Monſieur, dont peu je me ſoucie,
Et je le trouve moi, ſelon ma fantaiſie......
Leandre aime ma fille & ma fille ſera,
Lorſque j'aurai parlé, tout ce qu'il me plaira.

VALERE.

Il faut que ſur ce point nous la faſſions parler
Son cœur s'expliquera ſans rien diſſimuler.

Me. GROGNAC.

D'accord, Liſette, hola, Liſette? de la vie,
On ne vit dans Paris femme ſi mal ſervie.
Liſette.

LISETTE.

Hé bien, Liſette! eſt-ce fait? me voilà.

Me. GROGNAC.

Que fait ma fille?

LISETTE.

Quoi, ce n'eſt que pour cela?
Vous avez bonne voix, quel bruit! A vous entendre,
J'ai cru qu'à la maiſon le feu venoit de prendre.
Vous plairoit-il vous taire & finir vos diſcours?

LISETTE.

Oh vous grondez ſans ceſſe.

Me. GROGNAC.

Et vous parlez toujours.
Répondez ſeulement à ce que l'on ſouhaite.
Que fait ma fille?

LISETTE.

Elle eſt Madame, à ſa toilette.

Me. GROGNAC.

Toujours à ſa toillette & devant un miroir,
Voilà tout ſon emploi, du matin juſqu'au ſoir.

LISETTE.

Vous parlez bien à l'aiſe avec votre cenſure,
Il m'a fallu trois fois réformer ſa coëffure.
Je vais vous l'amener.

VALERE.

N'allez pas la gronder ;
Ni par votre air ſevere ici l'intimider.

Me. GROGNAC.

Mon Dieu, je ſçais aſſez comme il faut ſe conduire,
Et je ne dirai rien que ce qu'il faudra dire.
La voilà, vous verrez quels ſont ſes ſentimens,
Venez, Mademoiſelle, & ſaluez les gens.

Iſabelle fait la révérence.

Me. GROGNAC.

Plus bas, encor plus bas. O Ciel, quelle ignorance !
Ne ſçavoir pas encore faire la révérence.
Depuis trois ans & plus qu'elle apprend à danſer!

LISETTE.

Son maître tous les jours vient pourtant l'exercer.
Mais que peut-on apprendre en trois ans ?

Me. GROGNAC.

A ſe taire.

LISETTE.

Elle a bien aujourd'hui l'eſprit atrabilaire.

Me. GROGNAC.

Levez la tête, encor. Soyez droite, approchez,
Faut-il tendre toujours le dos quand vous marchez ?
Paroiſſez avec grace & baiſſez cette épaule.

LISETTE.

C'eſt du ſoir au matin un éternel controlle.

Me. GROGNAC.

Avancez, s'il vous plaît, & répondez à tout;
Parlez, le mariage eſt-il de votre goût?
Iſabelle rit.
Quoi vous avez le front de rire devant nous?
Vous ne rougiſſez pas quand on parle d'époux?

ISABELLE.

J'ignorois qu'une fille au mot de mariage,
D'une prompte rougeur dût couvrir ſon viſage.
Je dois vous obéir, & quand je l'entendrai,
Puiſque vous le voulez, d'abord je rougirai.

LISETTE.

Quel heureux naturel!

Me. GROGNAC.

Les époux ſont biſarres,
Brutaux, capricieux, impérieux, avares.
On devroit s'en paſſer ſi l'on avoit bon ſens.

ISABELLE.

N'étoient-ils pas ainſi tous fait de votre tems?

Vous n'avez pas laiſſé d'en prendre un étant fille.

Me. GROGNAC.

Vous êtes dans l'erreur, Rodillard de Choupille,
Noble au bec de Corbin, grand Gruyer de Berri,
Et qui fut votre pere étant bien mon mari,
M'enleva malgré moi, ſans cela de ma vie,
De me donner un maître il ne m'eut pris envie.

LISETTE.

La même choſe un jour pourra nous arriver.

ISABELLE.

On ne fait donc point mal à ſe faire enlever ?

Me. GROGNAC.

Eh bien vit on jamais un eſprit plus reptile ?
Puis-je avoir jamais fait une telle imbecille ?
C'eſt une groſſe bête & qui n'eſt propre à rien.

LISETTE.

Elle eſt bien votre fille & vous reſſemble bien.

Me. GROGNAC.

Eh plait-il !

LISETTE.

Vous m'avez ordonné le ſilence.

Me. GROGNAC.

Vous pourriez à la fin laſſer ma patience.

VALERE.

Avec elle, Madame, agiſſons ſans aigreur,
Ça dites-moi, quelqu'un vous tiendroit-il au cœur ?

ISABELLE.

Le Chevalier me plaît, il me jure qu'il m'aime,
Ah ! si vous le voyez, vous l'aimeriez de même.

Me. GROGNAC.

De quel front, s'il vous plaît, sans mon consentement,
Osez-vous bien penser à quelque attachement ?
Vous êtes bien hardie & bien impertinente.

VALERE.

L'amour du Chevalier pourroit être innocente.

Me. GROGNAC.

L'amour du Chevalier n'est point du tout mon fait,
J'ai fait pour son mari choix d'un autre sujet,
Et je vous défend, moi, de le voir de la vie.

ISABELLE.

Je ne le verrai point, vous serez obéie,
Mes yeux trop curieux n'iront point le chercher;
Mais lui, s'il veut me voir, puis-je l'en empêcher ?

Me. GROGNAC.

A ces simplicités qui sortent de sa bouche,
A cet air si naïf, croiroit-on quelle y touche ?
Mais c'est une eau qui dort dont il faut se garder.

ISABELLE.

Vous êtes avec moi toujours prête à gronder,

Je parois toute ſotte alors qu'on me querelle,
Et cela me maigrit.

Me. GROGNAC.

Taiſez-vous Perronelle.
Rentrez, & là dedans, allez voir ſi j'y ſuis?

VALERE.

Si vous vouliez pourtant écouter quelque avis.

Me. GROGNAC.

Je ne prens point d'avis, je ſuis indépendante.

VALERE.

Je le ſçais, mais.....

Me. GROGNAC.

Adieu, je ſuis votre ſervante.

VALERE.

Mais, Madame, entre nous, il eſt de la raiſon,

Me. GROGNAC.

Mais, Monſieur, entre nous, quand de votre façon,
Vous aurez s'il ſe peut encor garçon ou fille,
Je n'irai point chez vous regler votre famille
De vos enfans alors vous pourrez diſpoſer,
Tout à votre plaiſir ſans que j'aille y gloſer...
Allons vîte, rentrez, faites ce qu'on ordonne.

Sc. 1. 2. 3. 4. de l'Act. 1. Du Diſtrait de Regnard.

MEME CARACTERE

Mere entiere dans son opinion, grondeuse éternelle, impérieuse, injuste envers ses enfans.

Une autorité de mere n'est pas sans bornes. Il est des meres dont l'amour aveugle pour un de leurs enfans les rend injustes & cruelles envers les autres.

LAURENCE.

Je veux être maîtresse en jase qui voudra,
De deux filles que j'ai, je prétends que l'aînée,
Au Seigneur Dom-Jobin pour femme soit donnée.
Et quand à la cadette, il est très-assuré,
Qu'elle aura pour époux un cloître bien muré.
Mon Bien pourra, je pense, enrichir un menage,
Mais ce ne sera rien, s'il faut qu'il se partage.
Et quoi que l'on en cause, en un mot j'aime mieux,
En voir dans ma famille un bon qu'en gâter deux.

ELVIRE.

Votre esprit prévenu de tendresse de mere,
Fait remarquer en tout sa prudence ordinaire;

Ma sœur. & ce partage, est si judicieux.

LAURENCE.

Eh merci Dieu, laissons ces détours ennuieux.

ELVIRE.

D'accord, vous voulez donc, puisqu'il faut qu'on s'explique,
Mettre dans un Couvent votre fille Angelique ?

LAURENCE.

Oui, je l'entens ainsi.

ELVIRE.

Mais dites-moi, ma sœur,
Avez-vous pris le soin de consulter son cœur ?
Car la raison voudroit.....

LAURENCE.

Il n'est raison qui tienne ;
Chacun vit à sa guise & je vis à la mienne.

ELVIRE.

Mais sçavez-vous que c'est par là forcer son cœur,
Sur un choix d'où dépend sa joye & son bonheur ?
C'est nous vendre bien cher le chagrin qu'on nous donne,
Que nous assujettir à ce quon nous ordonne.
Quoi ma sœur sur l'appas d'un motif d'interêt,
Voulez-vous sans pitié prononcer son arrêt ?
Et faire, ne prenant de conseil que le vôtre,
De l'une des deux sœurs, la victime de l'autre.

N'attirez point ſur vous, ayant pû le prévoir,
Les malédiction d'une ame au déſeſpoir.

LAURENCE.

La langue vous demange & le ſang vous petille;
Tous les jours vous venez controler ma famille.
De ſalpêtre moral tous vos diſcours ſont pleins.
Bon ſoir & bonne nuit.

Elvire s'en va.

Marine qu'en dis-tu? parle? puis-je mieux faire,
Que mettre en un couvent?

MARINE *ſuivante.*

Eh!

LAURENCE.

Quoi? parle.

MARINE.

Une mere;
Ne doit avoir jamais ſur rien le démenti.

LAURENCE.

Trouvant pour mon aînée un très-riche parti,
Dois-je rien négliger pour la mettre à ſon aiſe?

MARINE.

Non, ſi vous lui donnez un époux qui lui plaiſe.

LAURENCE.

Dom Jobin n'eſt-il pas un époux à ſouhait?
Que lui manqueroit-il? il eſt ſage & bienfait.
Sur-tout riche.

MARINE.

Oui, je fais grand cas de ſa richeſſe:
Mais avec tout ſon bien & toute ſa ſageſſe,
Si vous me permettez de vous ouvrir mon cœur,
Madame, en vérité, c'eſt un vilain Monſieur.
Il lui faut un mari fait d'un autre modele,
Elle eſt jeune & ce ſinge a quarante ans plus qu'elle.
Elle aime la dépenſe, il n'eſt pas liberal,
Elle a de l'enjoüment, il eſt ſombre, & brutal.
Elle a de la beauté, l'air bon, lui l'air d'un drille,
Et ce n'eſt point enfin le fait de votre fille.
Et telle que je ſuis, s'il étoit à mon choix,
Et qu'il eût plus de bien qu'il n'en a quatre fois,
J'aimerois encor mieux demeurer malheureuſe.
Que l'avoir pour mari.

LAURENCE.

Voyez un peu la Gueuſe,
Voilà ſon portrait fait en trois coups de pinceau.
Enfin donc ce Mari ne vous ſemble pas beau,

MARINE.

Si Dom Jobin attend cette belle alliance,
Il attendra long-tems.

LAURENCE.

Voyez l'impertinente!

MARINE.

Il ſera ſon mari tout comme il eſt le mien ;
Ni plus, ni moins.

LAURENCE.

Pourquoi n'en ſera t'il donc rien ?

MARINE.

C'eſt qu'elle n'en veut point, puiſqu'il faut qu'on s'explique.

LAURENCE.

De qui le ſçavez-vous ? gazette domeſtique,
Ma fille n'en veut point ! Qui vous l'a dit ? pourquoi ?
Oh, oh, depuis un mois vous demeurez chez moi,
Et déjà là-deſſus vous jaſez comme un livre.

MARINE.

Mais, Madame.....

LAURENCE.

Ecoutez, votre caquet m'enyvre ;
Et ſi vous prétendez être long-tems ici,
A tous vos longs diſcours il faut faire un trouci ;
Réſerver votre langue à de meilleurs uſages,
Et ne parler qu'autant que vous avez de gages.
Entendez-vous, ma mie ?

MARINE.

Oui, Madame, mais ſi.....

LAURENCE.

Mes filles ſont là haut, envoyez-les ici.

Détalez, vous diriez encore quelque ſottiſe.
Mais je les vois venir.....
Ses filles lui font une grande révérence.
Que chacune de vous pour m'écouter s'avance ;
Ça, je vous fais credit de votre révérence.
Vous la ſçavez bien faire, & c'eſt à mes dépens ;
Mais quoiqu'on me la doive, elle eſt à contre tems,
Je diſpenſe vos ſoins de grimaces pareilles ;
Et ne veux occuper de vous que vos oreilles.
Et pour ne faire point d'inutiles diſcours,
Je prétens vous pourvoir toutes deux en deux jours.
Je veux de ce plaiſir régaler ma vieilleſſe ;
J'aurois pris vos avis, mais comme la jeuneſſe ;
Qui par des viſions laiſſe éblouir ſes yeux,
Fait rarement le choix qui lui convient le mieux
J'examine, je cherche, enfin je conſidere,
Depuis vingt & deux ans que je ſuis votre mere ;
L'état où vous ſeriez plus propres & je crois,
Sçavoir tout ce qu'il faut pour faire bien ce choix.
A Leonor.
Je ſçais premierement que vous, quoique l'aînée ;
A vous voir coquetter paſſeriez la journée.
Que votre bel eſprit qu'on vous vante ſouvent,

A travers de ce timbre a bien pris de l'évent,
Que vous aimez le faste & que pour vous voir
leste,
L'habit le plus coquet vous semble trop modeste.
Ma fille, en quatre mots, tout cela ramassé,
Je trouve qu'il vous faut un mari bien sensé.
Et pour vous dire à quoi ce discours se termine,
Dom Jobin est l'époux à qui je vous destine;
C'est votre fait....

LEONOR.

Mais si je ne sens....

LAURENCE *à Angelique.*

Quant à vous;
Vous aimez le repos, vous avez l'esprit doux.
Des défauts qu'on lui voit votre humeur garantie;
A moins d'ambition & plus de modestie.
Je vois dans votre esprit à la vertu porté,
Plus de soumission & moins de vanité.
Enfin je trouve en vous, ma fille, de quoi faire;
Une Religieuse à peindre comme mere
Qui sçait ce qu'il vous faut; je prétens dès
demain,
Vous, vous voir au Couvent, & vous, à Dom
Jobin.
Adieu, pour y songer, je vous laisse à votre aise.

ANGELIQUE.

Mais songez.....

LAURENCE.

Paix.

LEONOR.

Le cœur se doit-il?......

LAURENCE.

Qu'on se taise.

Je n'ai pas prétendu par un tel entretien,
Demander votre avis, mais vous dire le mien.
Je le trouve fort bon & n'en veux point démordre,
On vous garde une place au Couvent par mon ordre.
Pour vous, à Dom Jobin, j'ai donné mon aveu,
Et vous m'obéirez, ou vous verrez beau jeu.

De la Dupe de soi-même de Montfleury.

VIEILLE MERE.

Les personnes fort âgées sont sujettes à gronder souvent à tort & à travers, & elles reviennent difficilement de leurs préventions.

Me. PERNELLE.

Laissez, ma bru laissez, ne venez pas plus loin,

Ce font toutes façons dont je n'ai pas befoin.

ELMIRE.

De ce que l'on vous doit envers vous on s'acquite.

DAMIS.

Mais ma mere, d'où vient que vous fortez fi vîte ?

Me. PERNELLE.

C'eft que je ne puis voir tout ce menage ci,
Et que de me complaire on ne prend nul fouci.
Oui, je fors de chez vous fort mal édifiée,
Dans toutes mes leçons je fuis contrariée.
On n'y refpecte rien, chacun y parle haut,
Et c'eft tout juftement la Cour du Roi Petaut.

DORINE.

Si......

Me. PERNELLE.

Vous êtes ma mie, une fille fuivante,
Un peu trop forte en gueule & fort impertinente.
Vous vous mêlez fur-tout de dire votre avis.

DAMIS.

Mais......

Me. PERNELLE.

Vous êtes un fot, en trois lettres, mon fils,
C'eft moi qui vous le dis, qui fuis votre grand'mere,

Et j'ai prédit cent fois à mon fils votre pere.
Que vous preniez tout l'air d'un méchant garnement,
Et ne lui donneriez jamais que du tourment.

MARIANE.

Je croi......

Me. PERNELLE.

Mon Dieu, sa sœur, vous faites la discrete,
Et vous n'y touchez pas tant vous semblez doucette;
Mais il n'est, comme on dit, pire eau que l'eau qui dort.
Et vous menez sous chape un train que je hais fort.

ELMIRE.

Mais ma mere.....

Me. PERNELLE.

Ma bru, qu'il ne vous en déplaise,
Votre conduite en tout, est tout à fait mauvaise.
Vous devriez leur mettre un bon exemple aux yeux,
Et leur défunte mere en usoit beaucoup mieux.
Vous êtes dépensiere, & cet état me blesse,
Que vous alliez vétue ainsi qu'une Princesse.
Quiconque à son mari veut plaire seulement,
Ma bru, n'a pas besoin de tant d'ajustement.

CLEANTE.

Mais Madame, après tout.

Me. PERNELLE.

Pour vous, Monſieur ſon frere
Je vous eſtime fort, vous aime & vous révére.
Mais enfin, ſi j'étois de mon fils ſon époux,
Je vous prierois fort de n'entrer point chez nous.
Sans ceſſe vous prêchez des maximes de vivre,
Qui par d'honnêtes gens ne ſe doivent point ſuivre.
Je vous parle un peu franc, mais c'eſt là mon humeur,
Et je ne mâche point ce que j'ai ſur le cœur.

DAMIS.

Votre Monſieur Tartufle eſt bienheureux ſans doute,

Me. PERNELLE.

C'eſt un homme de bien qu'il faut que l'on écoute,
Et je ne puis ſouffrir ſans me mettre en courroux,
De le voir querellé par un fou comme vous.

DAMIS.

Quoi! je ſouffrirai, moi, qu'un Cagot de critique,

Vienne

Vienne uſurper ceans un pouvoir tirannique.
Et que nous ne puiſſions à rien nous divertir,
Si ce beau Monſieur là n'y daigne conſentir ?
DORINE.
S'il le faut écouter & croire à ſes maximes,
On ne peut faire rien qu'on ne faſſe des crimes.
Car il controlle tout, ce Critique zélé.
Me. PERNELLE.
Et tout ce qu'il controlle eſt bien controllé.
C'eſt au chemin du Ciel qu'il prétend vous conduire,
Et mon fils à l'aimer vous devroit tous induire.
DAMIS.
Non, voiez-vous, ma mere, il n'eſt pere ni rien,
Qui me puiſſe obliger à lui vouloir du bien.
Je trahirois mon cœur de parler d'autre ſorte ;
Sur ſes façons de faire à tous coups je m'emporte.
J'en prévois une ſuite, & qu'avec ce pied plat,
Il faudra que j'en vienne à quelque grand éclat.
DORINE.
Certes, c'eſt une choſe auſſi qui ſcandaliſe,
De voir qu'un Inconnu ceans s'impatroniſe.
Qu'un Gueux qui quand il vint n'avoit pas de ſouliers,

Et dont l'habit entier valoit bien six déniers.
En vienne jusques là que de se méconnoître,
De contrarier tout & de faire le maître.

Me. PERNELLE.

Eh merci de ma vie, il en iroit bien mieux,
Si tout se gouvernoit par ses ordres pieux.

DORINE.

Il passe pour un saint dans votre fantaisie,
Tout son fait croiez-moi, n'est rien qu'hypocrisie.

Me. PERNELLE.

Voyez la langue!

DORINE.

A lui non plus qu'à son Laurent,
Je ne me fierois, moi, que sur un bon garant.

Me. PERNELLE.

J'ignore ce qu'au fond le serviteur peut être,
Mais pour homme de bien je garantis le maître.
Vous ne lui voulez mal & ne le rebutez,
Qu'à cause qu'il vous dit à tous vos vérités.
C'est contre le péché que son cœur se courrouce,
Et l'intérêt du Ciel est tout ce qui le pousse.

DORINE.

Oui, mais pourquoi sur-tout, depuis un certain tems,
Ne sçauroit-il souffrir qu'aucun entre ceans?

En quoi blesse le Ciel une visite honnête,
Pour en faire un vacarme à nous rompre la tête.
Veut-on que là dessus, je m'explique entre nous,
Je croi que de Madame il est ma foi jaloux.

Me. PERNELLE.

Taisez-vous, & songez aux choses que vous dites,
Ce n'est pas lui tout seul qui blâme ces visites.
Tout ce tracas qui suit les gens que vous hantez,
Ces Carrosses sans cesse à la porte plantés,
Et de tant de Laquais le bruyant assemblage
Font un éclat fâcheux dans tout le voisinage.
Je veux croire qu'au fond il ne se passe rien,
Mais enfin on en parle & cela n'est pas bien.

CLEANTE.

Eh voulez-vous, Madame, empêcher qu'on ne cause?
Ce seroit dans la vie une fâcheuse chose,
Si pour un sot discours où l'on peut-être mis,
Il falloit renoncer à ces meilleurs amis.
Et quand même on pourroit se résoudre à le faire,
Croiriez-vous obliger tout le monde à se taire?
Contre la médisance il n'est point de rempart,
A tous les sots caquets n'ayons donc nul égard.

Me. PERNELLE.

Voilà les contes bleus qu'il vous faut pour vous plaire,
Ma bru, l'on est chez vous contrainte de se taire.
Mille caquets divers s'y font en moins de rien.
Et comme l'autre jour un Docteur dit fort bien,
C'est véritablement la tour de Babylone,
Car chacun y babille & tout du lông de l'aulne,
Et pour conter l'histoire où ce point l'engagea...
Voilà t'il pas Monsieur, qui ricane déjà?
Allez chercher vos fous qui vous donnent à rire,
Et sans..... Adieu, ma bru, je ne veux plus rien dire.
Sachez que pour ceans j'en rabats de moitié,
Et qu'il fera beau tems quand j'y mettrai le pied.

Donnant un soufflet à Flipote.

Allons, vous, vous rêvez & bayez aux Corneilles.
Jour de Dieu, je sçaurai vous frotter les oreilles.
Marchons, gaupe, marchons.

De l'Imposteur de Moliere.



VIEILLE MERE.

Bonne vieille Mere qui est encore de belle humeur. La gayeté est de tous les âges quand on est doué d'un heureux temperament.

AGATHE *en vieille faisant la folle.*

Bon jour mes doux amis, Dieu vous gard mes enfans,
Hé bien ! qu'est-ce ? Comment passez-vous votre tems ?
Que le Ciel pour long-tems la santé vous envoye,
Vous conserve gaillards & vous maintienne en joye.
Le chagrin ne vaut rien & ronge les esprits,
Il faut se divertir, c'est moi qui vous le dis.

ERASTE.

Je la trouve charmante, & malgré sa vieillesse,
On trouveroit encore du retour de jeunesse.

AGATHE.

Oh ! vous me regardez ! vous êtes ébobis,
De me trouver si fraiche avec des cheveux gris.
Je me porte encore mieux que vous tant que vous faites,

Je fais quatre repas & je lis sans lunettes.
Je sirotte mon vin, tel qu'il soit, vieux, nouveau,
Je fais rubis sur l'ongle & n'y mets jamais d'eau.
Je vuide gentiment mes deux bouteilles.

LISETTE.

Peste!

AGATHE.

Oui, vrayment, de Champagne encor, sans qu'il en reste.
On peut voir dans ma bouche encor toutes mes dents,
J'ai pourtant, voyez-vous, quatre-vingt dix-huit ans
Vienne la Saint Martin.

LISETTE.

La Jeunesse est complette;
Tout autant: mais je suis encor verdelette.
Et je ne laisse pas à l'âge où me voilà,
D'avoir des serviteurs, & qui m'en content, da.
Mais vois-tu, mon ami, veux-tu que je te dise,
Les hommes d'aujourd'hui, c'est pietre marchandise.
Ils ne valent plus rien, & pour en ramasser,
Tiens je ne voudrois pas seulement me baisser.

ERASTE *à Albert.*

Da, les vapeurs souvent est-elle travaillée ?

ALBERT.

Hélas ! jamais, il faut qu'on l'ait ensorcellée.

AGATHE.

A mon âge, je vaux encor mon pésant d'or ;
Les enfans cependant m'ont beaucoup fait de
tort,
Je ne paroîtrois pas la moitié de mon âge,
Si l'on ne m'avoit mis à treize ans en ménage.
C'est tuer la jeunesse, à vous en parler franc,
Que la mettre si-tôt à un péril si grand.
Je ne me souviens pas d'avoir presque été fille ;
A vous dire le vrai, j'étois assez gentille.
A vingt sept ans j'avois déjà quatorze enfans.

LISETTE.

Quelle fecondité ! quatorze !

AGATHE.

Oui, tous groüillans.
Et tous garçons, encor, je n'en avois point
d'autres,
Et n'en voiois aucun tournez comme les nôtres.
Mais ce sont des fripons, & qui finiront mal ;
Les malheureux voudroient me voir à l'ho-
pital.
Croiriez-vous que depuis la mort de feu leur pere,

Ils m'ont jusqu'à présent chicanné mon douaire;
Un douaire gagné si légitimement!

ALBERT.

Hélas! peut-on pousser plus loin l'égarement!
Sc. 3. Act. 13. Folies. Amour... de Regnard.

MISANTROPE.

Son Caractere. Une trop grande rigidité à l'égard des défauts des hommes est un ridicule outré dans la société.

PHILINTE.

Je suis donc bien coupable, Alceste, à votre compte?

ALCESTE.

Allez, vous devriez mourir de pure honte.
Une telle action ne sçauroit s'excuser,
Et tout homme d'honneur s'en doit scandaliser.
Je vous vois accabler un homme de caresses,
Et témoigner pour lui les dernieres tendresses,
De protestations, d'offres, & de sermens,
Vous chargez la fureur de vos embrassemens.
Et quand je vous demande après, quel est cet homme,
A peine pouvez-vous dire, comme il se nomme.
Votre chaleur pour lui tombe en vous séparant,

Et vous me le traitez à moi d'indifférent.
Morbleu c'eſt une choſe indigne, lâche, infâme,
De s'abaiſſer ainſi juſqu'à trahir ſon ame:
Et ſi par un malheur j'en avois fait autant;
Je m'irois de regret pendre tout à l'inſtant.

PHILINTE.

Je ne vois pas pour moi que le cas ſoit pendable,
Et je vous ſuplirai d'avoir pour agréable,
Que je me faſſe un peu grace ſur votre arrêt,
Et ne me pende pas pour cela, s'il vous plaît.

ALCESTE.

Non, non, il n'eſt point d'ame un peu bien ſituée,
Qui veuille d'une eſtime ainſi proſtituée,
Et la plus glorieuſe a des regals peu chers,
Dès qu'on voit qu'on nous mêle avec tout l'Univers.
Sur quelque préference une eſtime ſe fonde,
Et c'eſt n'eſtimer rien, qu'eſtimer tout le monde.
Puiſque vous y donnez dans ces vices du tems;
Morbleu, vous n'êtes pas pour être de mes gens.
Je refuſe d'un cœur la vaſte complaiſance,
Qui ne fait de mérite aucune différence.

Je veux qu'on me diſtingue & pour le trancher net,
L'ami du genre humain n'eſt point du tout mon fait,

PHILINTE.

Mais quand on eſt du monde, il faut bien que l'on rende,
Quelques dehors civils que l'uſage demande.

ALCESTE.

Non, vous dis-je, on devroit châtier ſans pitié,
Ce commerce honteux de ſemblant d'amitié.
Je veux que l'on ſoit homme, & qu'en toute rencontre,
Le fond de notre cœur dans nos diſcours ſe montre;
Que ce ſoit lui qui parle, & que nos ſentimens
Ne ſe maſquent jamais ſous de vains complimens.

PHILINTE.

Il eſt bien des endroits, où la pleine franchiſe,
Deviendroit ridicule, & ſeroit peu permiſe;
Et par fois n'en déplaiſe à votre auſtere honneur,
Il eſt bon de cacher ce qu'on a dans le cœur.
Seroit-il à propos & de la bienſéance,
De dire à mille gens tout ce que d'eux on penſe?

Et quand on a quelqu'un qu'on hait, ou qui
déplaît,
Lui doit-on déclarer la chose comme elle est?

ALCESTE.

Fort bien.

PHILINTE.

Vous vous moquez.

ALCESTE.

Je ne me moque point.
Et je vais n'épargner personne sur ce point.
Mes yeux sont trop blessez, & la Cour & la
Ville,
Ne m'offrent rien qu'objet à m'échaufer la bile.
J'entre en une humeur noire, en un chagrin
profond,
Quand je vois vivre entre eux les hommes comme
ils font.
Je ne trouve par tout que lâche flaterie,
Qu'injustice, interêt, trahison, fourberie;
Je n'y puis plus tenir, j'enrage, & mon dessein,
Et de rompre en visiere à tout le genre humain.

PHILINTE.

Ce chagrin Philosophe est un peu trop sauvage,
Je ris des noirs accès ou je vous envisage,
Le monde par vos soins ne se changera pas,
Et puisque la franchise a pour vous tant d'appas,

Je vous dirai tout franc que cette maladie,
Par tout où vous allez donne la comedie.
Et qu'un si grand couroux contre les mœurs du tems,
Vous tourne en ridicule auprès de bien des gens.

ALCESTE.

Tant mieux, morbleu, tant mieux, c'est ce que je demande,
Ce m'est un fort bon signe & ma joye en est grande:
Tous les hommes me sont à tel point odieux,
Que je serois fâché d'être sage à leurs yeux.

PHILINTE.

Vous voulez un grand mal à la nature Humaine.

ALCESTE.

Oui, j'ai conçû pour elle une effroiable haine.

PHILINTE.

Tout les pauvres mortels sans nulle exception,
Seront envelopés dans cette aversion?
Encor en est-il bien dans le siécle où nous sommes.

ALCESTE.

Non, elle est générale, & je hais tous les hommes,
Les uns parce qu'ils sont méchans & malfaisans,
Et les autres pour être aux méchans complaisans.

Et n'avoir pas pour eux ces haines vigoureuſes,
Que doit donner le vice aux ames vertueuſes,
De cette complaiſance on voit l'injuſte excès,
Pour le franc ſcelerat avec qui j'ai procès.
Au travers de ſon maſque on voit à plein le traitre,
Par tout il eſt connu pour tout ce qu'il peut être.
Et ſes roulemens d'yeux & ſon ton radouci,
N'impoſent qu'à des gens qui ne ſont pas d'ici.
On ſçait que ce pié plat digne qu'on le confonde,
Par de ſales emplois s'eſt pouſſé dans le monde;
Et que par eux ſon ſort de ſplendeur revêtu,
Fait gronder le mérite & rougir la vertu.
Cependant ſa grimace eſt par tout bien venue,
On l'accueille, on lui rit, par tout il s'inſinue.
Et s'il eſt par la brigue un rang à diſputer,
Sur le plus honnête homme on le voit emporter.
Têtebleu, ce me ſont de mortelles bleſſures,
De voir qu'avec le vice on garde des meſures;
Et par fois il me prend des mouvemens ſoudains,
De fuir dans un déſert l'approche des humains.

PHILINTE.

A force de ſageſſe on peut-être blâmable,
Il faut parmi le monde une vertu traitable.

La parfaite raiſon fuit toute extrémité,
Et veut que l'on ſoit ſage avec ſobriété.
Cette grande roideur des vertus des vieux âges,
Heurte trop notre ſiécle & les communs uſages.
Elle veut aux mortels trop de perfection,
Il faut flechir au tems ſans obſtination;
Et c'eſt une folie à nulle autre ſeconde,
De vouloir ſe mêler de corriger le monde....
Contre votre Partie éclatez un peu moins,
Et donnez au Procès une partie de vos ſoins.

ALCESTE.

Je n'en donnerai point, c'eſt une choſe dite.

PHILINTE.

Mais qui voulez-vous donc qui pour vous ſollicite?

ALCESTE.

Qui je veux? la raiſon, mon bon droit l'équité.

PHILINTE.

Aucun Juge par vous ne ſera viſité?

ALCESTE.

Non, eſt-ce que ma cauſe eſt injuſte ou douteuſe?

PHILINTE.

J'en demeure d'accord, mais la brigue eſt facheuſe.

Et....

ALCESTE.

Non, J'ai résolu de n'en pas faire un pas.
J'ai tort, ou j'ai raison.

PHILINTE.

Ne vous y fiez pas.

ALCESTE.

Je ne remûrai point.

PHILINTE.

Votre partie est forte,
Et peut par sa cabale entrainer....

ALCESTE.

Il n'importe.

PHILINTE.

Vous vous tromprez.

ALCESTE.

Soit, j'en veux voir le succès.

PHILINTE.

Mais......

ALCESTE.

Jaurai le plaisir de perdre mon procès

PHILINTE.

Mais enfin.....

ALCESTE.

Je verrai dans cette plaiderie,
Si les hommes auront assez d'effronterie.
Seront assez méchans, scelerats & pervers,

Pour me faire injustice aux yeux de l'univers.

PHILINTE.

Quel homme !

ALCESTE.

Je voudrois, m'en coutât-il grand chose,
Pour la beauté du fait avoir perdu ma cause.

PHILINTE.

On se riroit de vous Alceste, tout de bon,
Si l'on vous entendoit parler de la façon.

ALCESTE.

Tant pis pour qui riroit...

SUITE DU MEME CARACTERE.

Image d'un homme trop difficile à contenter. Il ne faut être ni trop sevère Censeur, ni fade Adulateur.

ORONTE.

Comme votre esprit a de grandes lumieres,
Je viens à vous, Monsieur.....
Vous montrer un sonnet que j'ai fait depuis peu.
Et sçavoir s'il est bon qu'au Public je l'expose.

ALCESTE.

Monsieur, je suis mal propre à décider la chose,
Veuillez m'en dispenser.

ORONTE.

Pourquoi?

ALCESTE.

J'ai le défaut
D'être un peu plus ſincere en cela qu'il ne faut.

ORONTE.

C'eſt ce que je demande & j'aurois lieu de plainte,
Si m'expoſant à vous pour me parler ſans feinte.
Vous alliez me trahir & me déguiſer rien.

ALCESTE.

Puiſqu'il vous plaît, ainſi, je le veux bien.

ORONTE.

Sonnet.

C'eſt un Sonnet. L'*Eſpoir*..... c'eſt une Dame,
Qui de quelque eſpérance avoit flaté ma flamme,
L'*Eſpoir*..... Ce ne ſont point de ces grands vers pompeux,
Mais de petits vers doux, tendres & langoureux.

A toutes ces interruptions il regarde Alceſte.

ALCESTE.

Nous verrons bien.

ORONTE.

L'*eſpoir*.... Je ne ſçai ſi le ſtile
Pourra vous en paroître aſſez net & facile,
Et ſi du choix des mots vous vous contenterez.

ALCESTE.

Nous allons voir, Monſieur.

ORONTE.

Au reste vous sçaurez,
Que je n'ai demeuré qu'un quart-d'heure à le faire.

ALCESTE.

Voions, Monsieur, le tems ne fait rien à l'affaire.

ORONTE.

L'espoir il est vrai, nous soulage,
Et nous berce un tems notre ennui,
Mais Philis, le triste avantage,
Lorsque rien ne marche après lui!

PHILINTE.

Je suis déjà charmé de ce petit morceau.

ALCESTE *bas.*

Quoi! vous avez le front de trouver cela beau?

ORONTE.

Vous eûtes de la complaisance,
Mais vous en deviez moins avoir,
Et ne vous pas mettre en dépense,
Pour ne me donner que l'espoir.

PHILINTE.

Ah! qu'en termes galans ces choses-là sont mises.

ALCESTE *bas.*

Morbleu vil complaisant, vous louez des sottises?

ORONTE.

S'il faut qu'une attente éternelle,
Pousse à bout l'ardeur de mon zele,
Le trépas sera mon recours,
Belle Philis on désespere,
Alors qu'on espere toujours.

PHILINTE.

La chûte en est jolie, amoureuse, admirable;

ALCESTE *bas.*

La peste de ta chûte! empoisonneur, au Diable.
En eusses-tu fait une à te casser le nez.

PHILINTE.

Je n'ai jamais oui des vers si bien tournés.

ALCESTE.

Morbleu....

ORONTE.

Vous me flattez, & vous croiez peut-être...

PHILINTE.

Non, je ne flatte point.....

ALCESTE *bas.*

Et que fais-tu donc, Traitre?

ORONTE.

Mais pour vous, vous sçavez quel est notre traité?
Parlez-moi, je vous prie, avec sincerité?

ALCESTE.

Monsieur, cette matiere est toujours délicate;
Et sur le bel Esprit nous aimons qu'on nous flate:
Mais un jour à quelqu'un, dont je tairai le nom,
Je disois en voyant des vers de sa façon,
Qu'il faut qu'un galant homme ait toujours grand empire,
Sur les demangeaisons qui nous prennent d'écrire.
Qu'il doit tenir la bride aux grands empressemens,
Qu'on a de faire éclats de tels amusemens:
Et que par la chaleur de montrer ses ouvrages,
On s'expose à jouer de mauvais personnages.

ORONTE.

Est-ce que vous voulez me déclarer par là,
Que j'ai tort de vouloir....

ALCESTE.

Je ne dis pas cela,
Mais je lui disois, moi, qu'un froid écrit assomme,
Qu'il ne faut que ce foible à décrier un homme,
Et qu'eut-on d'autre part cent belles qualités,
On regarde les gens par leurs mechans côtés.

ORONTE.

Est-ce qu'à mon Sonnet vous trouvez à redire?

ALCESTE.

Je ne dis pas cela, mais pour ne point écrire.
Je lui mettois aux yeux comme dans notre tems,
Cette ſoif a gâté de fort honnêtes gens.

ORONTE.

Eſt-ce que j'écris mal, & leur reſſemblerois-je?

ALCESTE.

Je ne dis pas cela, mais enfin, lui diſois-je?
Quel beſoin ſi preſſant avez-vous de rimer?
Et qui diantre vous pouſſe à vous faire imprimer?
Si l'on peut pardonner l'eſſor d'un mauvais livre,
Ce n'eſt qu'aux malheureux qui compoſent pour vivre.
Croiez-moi, réſiſtez à vos tentations,
Dérobez au Public ces occupations,
Et n'allez point quitter de quoi que l'on vous ſomme,
Le nom que dans la Cour vous avez d'honnête homme.
Pour prendre de la main d'un avide Imprimeur,
Celui de ridicule & miſerable auteur.
C'eſt ce que je tâchai de lui faire comprendre,

ORONTE.

Voilà qui va fort bien, & je crois vous entendre;
Mais ne puis-je sçavoir ce que dans mon Sonnet..

ALCESTE.

Franchement, il est bon à mettre au cabinet,
Vous vous êtes reglé sur de méchans modeles,
Et vos expressions ne sont point naturelles,
Qu'est-ce que *Nous berce un tems notre ennuy*,
& que *Rien ne marche après lui*,
Que ne vous pas mettre en dépense,
Pour ne me donner que l'espoir?
Et que *Philis on désespere*,
Alors qu'on espere toujours?
Ce stile figuré dont on fait vanité,
Sort du bon caractere & de la vérité.
Ce n'est que jeux de mots, qu'affectations pures,
Et ce n'est point ainsi que parle la nature.
Le méchant goût du siécle en cela me fait peur,
Nos Peres tous grossiers l'avoient beaucoup meilleur.
Et je prise bien moins tout ce que l'on admire,
Qu'une vieille chanson que je m'en vais vous dire.
Si le Roy m'avoit donné,
Paris sa grand'Ville,
Et qu'il me fallut quitter,

L'amour de ma Mie,
Je dirois au Roi Henry,
Reprenez votre Paris,
J'aime mieux ma mie au gué,
J'aime mieux ma mie.

La rime n'eſt pas riche & le ſtile en eſt vieux,
Mais ne voyez-vous pas que cela vaut bien mieux,
Que ces colifichets dont le bon ſens murmure,
Et que la paſſion parle là toute pure.
Voilà ce que peut dire un cœur vraiment épris,
Oui, Monſieur le rieur, malgré vos beaux Eſprits,
J'eſtime plus cela que la pompe fleurie, *
De tous ces faux brillans ou chacun ſe récrie.

ORONTE.

Et moi je vous ſoutiens que mes vers ſont fort bons,

ALCESTE.

Pour les trouver ainſi vous avez vos raiſons,
Mais vous trouverez bon que j'en puiſſe avoir d'autres,
Qui ſe diſpenſeront de ſe ſoumettre aux vôtres.

ORONTE.

Il me ſuffit de voir que d'autres en font cas,

* *A Oronte.*

ALCESTE.

C'eſt qu'ils ont l'art de feindre & moi je ne
l'ai pas.

ORONTE.

Croiez-vous donc avoir tant d'eſprit en partage?

ALCESTE.

Si je louois vos vers, j'en aurois davantage,

ORONTE.

Je me paſſerai bien que vous les approuviez.

ALCESTE.

Il faut bien, s'il vous plaît que vous vous en
paſſiez.

ORONTE.

Je voudrois bien pour voir que de votre ma.
niere,
Vous en compoſaſſiez ſur la même matiere.

ALCESTE.

J'en pourrois par malheur faire d'aſſez méchans,
Mais je me garderois de les montrer aux gens.

ORONTE.

Vous me parlez bien ferme, & cette ſuffiſance...

ALCESTE.

Autre part que chez moi, cherchez qui vous
encenſe.

ORONTE.

Mais mon petit Monſieur, prenez-le un peu
moins haut.

ALCESTE.

Ma foi, mon grand Monſieur, je le prends comme il faut.

PHILINTE *ſe mettant entre deux.*

Eh! Meſſieurs, c'en eſt trop, laiſſez cela, de grace.

ORONTE.

Ah! j'ai tort, je l'avoue, & je quitte la place,
Je ſuis votre valet, Monſieur, de tout mon cœur.

ALCESTE.

Et moi, je ſuis, Monſieur, votre humble ſerviteur.

Miſantrope. Act. 1. *Sc.* 2.

MEME CARACTERE.

Contraſte entre le Caractère d'un Miſantrope & celui d'une perſonne qui flatte & qui loue les gens.

ARSINOÉ.

En vérité les gens d'un mérite ſublime,
Entrainent de chacun & l'amour & l'eſtime.
Et le vòtre ſans doute a des charmes ſecrets,
Qui font entrer mon cœur dans tous vos intérêts.
Je voudrois que la Cour par un regard propice,
A ce que vous valez rendît plus de juſtice.
Vous avez à vous plaindre & je ſuis en courroux,

Quand je vois chaque jour qu'on ne fait rien
pour vous,

ALCESTE.

Moi, Madame? & ſur quoi pourrois-je en rien
prétendre?
Quel ſervice à l'Etat eſt-ce qu'on m'a vû rendre?
Qu'ai-je fait, s'il vous plaît, de ſi brillant de ſoi,
Pour me plaindre à la Cour qu'on ne fait rien
pour moi?

ARSINOÉ.

Tous ceux ſur qui la Cour jette des yeux propices,
N'ont pas toujours rendu de ces fameux ſervices.
Il faut l'occaſion ainſi que le pouvoir:
Et le mérite enfin que vous nous faites voir
Devroit.....

ALCESTE.

Mon Dieu! laiſſons mon mérite de grace,
De quoi voulez-vous là que la Cour s'embaraſſe?
Elle auroit fort à faire & ſes ſoins ſeroient grands,
D'avoir à déterrer le mérite des gens.

ARSINOÉ.

Un mérite éclatant ſe déterre lui-même,
Du vôtre en bien des lieux on fait un cas
extrême.
Et vous ſçaurez de moi qu'en deux forts bons
endroits,

Vous fûtes hier loué par les gens d'un grand poids.

ALCESTE.

Eh! Madame, l'on loue aujourd'hui tout le monde,
Et le ſiécle par là n'a rien qu'on ne confonde.
Tout eſt d'un grand mérite également doué,
Ce n'eſt plus un honneur que de ſe voir loué.
D'éloges on régorge, à la tête on les jette,
Et mon valet de Chambre eſt mis dans la gazette.

ARSINOÉ.

Pour moi je voudrois bien que pour vous montrer mieux,
Une charge à la Cour vous pût frapper les yeux.

ALCESTE.

Eh! que voudriez-vous, Madame, que j'y fiſſe?
L'humeur dont je me ſens veut que je m'en baniſſe.
Le Ciel ne m'a point fait en me donnant le jour,
Une ame compatible avec l'air de la Cour.
Je ne me trouve point les vertus néceſſaires,
Pour y bien réuſſir & faire mes affaires.
Etre franc & ſincere eſt mon plus grand talent,

Je ne ſçais point jouer les hommes en parlant.
Et qui n'a pas le don de cacher ce qu'il penſe,
Doit faire en ce pays fort peu de réſidence.
Hors de la Cour ſans doute on n'a pas cet ap-
pui,
Et ces titres d'honneur qu'elle donne aujourd'hui.
Mais on n'a pas auſſi perdant ſes avantages,
Le chagrin de jouer de fort ſots perſonnages.
On n'a point à ſouffrir mille rebuts cruels,
On n'a point à louer les vers de Meſſieurs
tels.
A donner de l'encens à Madame une telle,
Et de nos francs Marquis eſſuyer la cervelle.

Du Miſantrope Act. 2. Sc. 5.

MOEURS DU SIECLE.

Uſages du tems. Ridicule que la Comédie jette ſur certains uſages. L'oppulence ſe croit tout permis, elle affecte les airs d'appareil qui ne ſont dans leur véritable place que chez les Grands, mais les gens de fortune veulent être leurs ſinges juſques dans les cérémonies de la table & l'ordonnance des repas.

M. ARGANT.

Depuis trente ans au plus que dépourvu de biens,

Je m'en fus à la Martinique,
Où j'épousai Madame Argant,
Il faut que mon esprit soit devenu Gothique;
Ou Paris bien extravagant.

M. DOLIGNI.

Ami, c'est l'un & l'autre après trente ans d'absence,
A peine revenu depuis six mois en France,
Dont vous avez passé le tiers hors de Paris,
Tout vous paroît nouveau, ne soyez pas surpris.
Si vous ne sçavez plus les êtres.

M. ARGANT.

Je le vois bien. Il faut qu'au sujet du dîner,
Je vous fasse un aveu naïf & véritable,
Excepté le rôti je n'ai pu deviner,
Le nom d'aucun des plats qu'on a servis à table.

M. DOLIGNI.

Je n'en ai pas non plus reconnu la moitié,
Tout change de nature à force de mélange.

M. ARGANT.

Il faut être Sorcier pour sçavoir ce qu'on mange.
C'est encore au dessert, où j'ai ri de pitié,
De nous voir assommés d'un fatras de verrailles;
Garni de marmousets & d'arbuste confus,
Qui font un bois taillis où l'on ne se voit plus
Qu'au travers de mille broussailles.

Et tout cet attirail piece à piece apporté,
Par un maître valet par d'autres eſcorté,
Eſt une heure à ranger ſur le lieu de la Scène,
Et tient en attendant tout le monde à la gêne.
Quels convives d'ailleurs ! je veux être pendu,
Oui, ſi j'ai rien compris, ſi j'ai rien entendu
A l'étrange jargon qu'ils parloient tous enſemble,
Tous les foux de Paris étoient de ce repas.

M. DOLIGNI.

Doucement, vous n'y penſez pas.
Ce ſont de beaux eſprits que le Marquis raſ-
ſemble,
Et qui dans votre Hôtel ont ouvert leur bureau.

M. ARGANT.

Miſéricorde ! quel fleau !
Quel déluge, maudit d'inſectes incomodes !
Rien n'y manque. J'en dois remercier mon fils.
Je ne m'attendois pas à trouver mon logis,
Pleins de Chevaux, de Chiens, d'Auteurs &
de Pagodes.

Ecole des meres Act 3. Sc. 1.



MONDE.

Idée qu'on peut prendre du monde, maximes pour s'y conduire. Il faut être indulgent à l'égard des défauts des hommes quand on veut s'avancer dans le monde. Un jeune homme qui commence d'y entrer se rendroit ridicule de faire le Censeur des mœurs de son siecle.

LE PRESIDENT.

Mon fils a grand besoin de l'école du monde,
Philosophe un peu jeune & même trop ardent,
Il s'abandonne trop à son zele imprudent.
Ami de la franchise, il croit que la souplesse,
Est indigne d'un homme & taxe de bassesse
Ces égards mutuels dont la nécessité,
A forgé les liens de la société.
Que sert une sagesse âpre & contrariante!
Heureuse la vertu, douce, aimable, liante,
Dont les ris & les jeux accompagnent les pas!
La raison même a tort quand elle ne plaît pas.
La sienne se ressent des défauts de son âge,
Le tems adoucira ce qu'elle a de sauvage.
Espérons, mais je crains qu'il n'ait été trop loin,
Tel est des jeunes gens le malheureux besoin,

Qu'il faut pour les polir riſquer de les corrompre.

Sainville arrive ſur la Scene.

Dites vos ſentimens, que penſez-vous du monde?

SAINVILLE.

Avec ſincerité, s'il faut que je réponde,
J'ai vu que l'impudence eſt la Reine du monde.
Et qu'il faut quand on veut y faire ſon chemin,
Aller à la fortune avec un front d'airain.
Que l'art d'en impoſer eſt le ſeul art utile,
Qu'une louange aride, une eſtime ſterile,
Eſt tout ce qu'on accorde à peine au gens de bien.

LE PRESIDENT.

En exagerant tout, on ne définit rien.
Briſons-la, mais d'ailleurs, dites-moi, je vous prie,
Vous avez fréquenté la bonne compagnie?

SAINVILLE.

La bonne compagnie! & croiez-vous auſſi,
A cette rareté que l'on appelle ainſi?
J'ai tout vu, j'ai par tout cherché cette merveille,
Dont le nom reſonnoit ſans ceſſe à mon oreille.
Mais ce n'eſt qu'un grand mot nouvellement admis,
Qui n'a rien de réel, que l'uſage a tranſmis;

Par l'organe des ſots dans la langue ordinaire,
Qui ſert à déſigner un être imaginaire:
Ouvrage de l'orgueil & de la vanité.
Tout cercle, quel qu'il ſoit, toute ſociété,
Croit en être de droit la véritable Sphere.
Du bien, de la naiſſance & tel autre chimere,
De la fatuité, des airs & du jargon,
Voilà tout ce qu'il faut pour uſurper ce nom;
Quant à moi, j'en appelle, elle eſt mal définie,
Ce ſont les mœurs qui font la bonne compagnie.

LE PRESIDENT.

Quand tout le monde a tort, tout le monde a raiſon.
Pourquoi ſe diſtinguer? Quand j'entrai dans le monde,
Je le vis à peu-près des mêmes yeux que vous;
Chacun m'y déplaiſoit & je déplus à tous.
Ne faiſant point de grace, on ne m'en fit aucune,

SAINVILLE.

On s'en paſſe.

LE PRESIDENT.

L'on prit ma franchiſe importune;
Pour un fiel répandu par la malignité,
D'autres ne la taxoient que de ruſticité.
Et chacun s'élevoit ſur mes propres ruines,
Où l'on cueilloit des fleurs je cueillois des épines,

Ainsi par un scrupule un peu trop rigoureux ;
J'otois à la vertu le droit de rendre heureux.
Alors par une erreur qui n'est que trop commune,
J'imputois mes malheurs à l'aveugle fortune,
J'en faisois son forfait, loin de m'en accuser,
L'expérience enfin sçut me désabuser.
Je rompis mon humeur, rompez aussi la vôtre,
Nos besoins nous ont fait esclaves l'un de l'autre.
Il faut porter ce joug qui se revolte à tort,
Et devient l'artisan de son malheureux sort.
Scachez donc vous soumettre à cette dépendance,
L'usages des vertus a besoin de prudence,
Dans un juste milieu la raison l'a borné :
D'ailleurs il faut toujours que leur front soit orné
Des graces & des fleurs qui sont à leur usage.
Quand la vertu déplaît c'est la faute du sage.
Sçachez la faire aimer, vous serez adoré....

SAINVILLE.

Son attrait lui suffit....

LE PRESIDENT.

Mon fils, je vous préviens,
Que bien loin de trouver après moi de grands biens.
Vous serez étonné d'un si foible partage,

Il faut vous faire ailleurs un plus grand héritage.
Et vous ne le pouvez qu'en cherchant un parti,
Qui par le rang, le bien vous puiſſe être
assorti.....

SAINVILLE *ſeul.*

Qui? moi, pour mandier les biens les plus
frivoles,
J'irois de porte en porte encenſer des idoles.
Et feindre d'adorer l'objet de mes mépris?
La plus haute fortune eſt trop chere à ce prix.
Ah! mon pere, en effet, quelle erreur eſt la
vôtre?
Mon bonheur dépend-il d'être au deſſus d'un
autre?
De briller dans le monde un peu plus, un peu
moins?
Eh bien mon exiſtence aura moins de témoins.
Eſt-ce un ſi grand malheur de n'éblouir perſonne?
De n'avoir que l'éclat que la probité donne?
Quoiqu'il en ſoit, enfin, je ſerai dans le cas,
Et c'eſt un être heureux qu'on ne connoîtra pas.

Sc. 5. Act. 1. De la gouvernante de la Chauſſée.



NOBLES DE PROVINCE.

Leur Caractere, leur propos. Il est assez ordinaire que bien des Gentilhommes soient entêtés de leur Noblesse. Vivre à la Campagne, ne voir pas des gens au dessus de soi, s'enrouiller dans l'oisiveté, est un chemin qui conduit à ce défaut.

LOISONNIERE *Gentilhomme Campagnard.*

L'interêt du cousin nous a tous mis sur pié,
On se fait voir ami dans les grandes affaires.

FLORINE *servante de Monsieur de Fatencour chez qui les Gentilhommes s'assembloient.*

Vous êtes tous sur pied, mais vous n'avancez gueres.
Pourquoi par un accord ne pas tout terminer?
Plutôt que d'être prêts sans cesse à dégainer.
Tant de Gentilhommeaux à nourrir embarrassent.

LOISONNIERE.

Ce sont des points d'honneurs, Florine, qui te passent.

FLORINE.

Ma foi, le point d'honneur qui vous anime tous,

C'eſt de venir ici boire comme des trous.
Vous trouvez votre compte à vous voir néceſ-
ſaires,
Et ſeriez bien fâchez d'abreger les affaires.
Sur la moindre raiſon, pour vous toujours de
poids,
Vous accourez ici cinq ou ſix à la fois.
Deux mots ſur la querelle & quatre heures
à table.

LOISONNIERE.

Tout le monde n'eſt pas d'un ſentiment ſem-
blable,
Les avis differens donnent à raiſonner.

FLORINE.

Et le tout n'aboutit jamais qu'à bien dîner.
Ce ſont raiſonnemens éternels que les vôtres,
Pour deux qui s'en iront, il en revient ſix autres.
Et vous faites bien moins la guerre tour à tour,
A Monſieur de Fondnid qu'à notre baſſe cour.
Ces véritez, chez nous un peu trop ſe con-
noiſſent,
Dès que vous paroiſſez, nos poulets diſparoiſſent.
Et vous voir arriver diſpos, frais & gaillards,
C'eſt un arrêt de mort pour nos meilleurs ca-
nards.
Lapins, dindons, brochets, carpes, tout vous
redoute.

LOISONIERE.

Cela coute au coufin quelque chofe fans doute.
Auffi pour le fervir, il a de braves gens,
Tous prêts à s'égorger quand il en fera tems.
Comme au champ de bataille, ils courent tous
en hâte,

FLORINE.

Et cependant de peur que notre vin fe gâte,
Ils l'entonnent toujours à bon compte ; pour moi
Je fens que tout me choit, fi-tôt que je les voi :
L'un avalant d'abord trois ou quatre lampées,
Parle de piftolets, de fufils & d'épées.
L'autre en fon jeune tems affure qu'il a mis,
Plus de breteurs à bas que tué de perdrix.
Celui ci grand jureur faifant le diable à quatre,
Lorfqu'il ne voit perfonne, enrage de fe battre.
Sçavez-vous ce qu'on dit ?

LOISONNIERE,

Moi ? non.

FLORINE.

On dit tout franc,
Que tous vos confeils vont à répandre du fang.
Que vous êtes fâchez quand on fe raccomode,
Sans faire quelque playe.

LOISONNIERE.

Oui, c'eft là ma méthode.

Pour temperer les gens qui prennent trop l'essort.

Dec Nobles de Province de Haute Roche.

NORMAND.

Plaideur Normand. Son Caractere. Ses Propos.

FALAISE.

Pardonnez,
Si ma figure impose à vos yeux étonnés,
Falaise, c'est mon nom; si ma langue éloquente,
Si les tours les plus fins du langage Normand,
Réussissoient autant dans mon langage en grand,
Qu'en petits plaidoyés brillans de médisance,
Je haranguerois mieux que harangueur de France.
Ce Pyrante fameux, ce grand médiateur,
Reconciliateur & pacificateur.
Phœnix dans le pays des Noises & Castilles,
Où l'on vous constitue arbitre des familles.

PYRANTE.

Mon ami, vous m'avez l'air d'être un peu diffus.

FALAISE.

J'en ai l'air, je le suis, & j'avoûrai de plus,
Qu'étant nourri, stilé dans la basse chicane

Dans les diſcours fleuris je perds la tramontane;
Au Mans je fus jadis Subſtitut d'un Sergent,
Du Sieur de Procinville, ici je ſuis l'Agent.

PYRANTE.

Vous me venez parler de ſa part?

FALAISE.

Patience.

Il viendra demain, mais, je l'égale en ſcience.
Nous avons de jeuneſſe enſemble plaidaillé,
Et je ne ſuis enfin avec tout mon acquis,
Au Mans que maître Clerc de Monſieur le Marquis.

PYRANTE.

Plus de diſgreſſions; allons au fait.

FALAISE.

J'abrege.

Mais de mon maître il faut vous dire le manege,
Du couple fraternel il a gagné le cœur,
Au frere il écrivoit qu'il haiſſoit la ſœur.
A la ſœur il diſoit qu'il haiſſoit le frere.

PYRANTE.

Ce que tu me dis là m'éclaircit un myſtere.

FALAISE.

Auſſi ſuis-je chargé de vous bien mettre au fait.
Pour les rapatrier; ce manege ſecret,
Comme vous allez voir étoit très néceſſaire.

Car pour vexer la ſœur le très rancuneux frere ;
A mon maître a promis la niece, & le procès ;
La ſœur pour chagriner le frere donne exprès,
A mon maître ſous main le procès, & la niece ;
C'eſt ainſi que tous deux croiant ſe faire piece,
Seront d'accord.

PYRANTE.

J'entens, tous deux ſéparement,
Me donnant par écrit un bon conſentement.
Pouvoir de marier la niece à votre maître,
Cette réunion qui manqueroit peut-être
Se fera ſurement, c'eſt mon unique objet,
Votre maître arrivant, ſon mariage eſt fait.

FALAISE.

Il venoit aujourd'hui, ſa chaiſe s'eſt briſée.
J'ai pris des Poſtillons la haridelle uſée.
J'arrive à toute jambe, ici pour prévenir,
Monſieur Pyrante.....

PYRANTE.

Enfin je puis les réunir.

FALAISE.

Du ſecret.

PYRANTE.

C'eſt à quoi mon miniſtere engage.

FALAISE *ſeul.*

Du frere moi, je vais à la ſœur dire rage,

Je dirai pis que pendre au frere de la ſœur,
Et diſant mal de deux je ne ſuis point menteur,
Quoique je ſois natif de Falaiſe. Allons boire,
Et me bien rafraichir, en buvant, la mémoire
Des manceaux documens d'un maître très ſenſé,
Pateliner l'arbître, aï-je bien commencé?
Trigauder frere & ſœur, épier l'orpheline,
Prendre les ſouterrains, tournevirer Nerine,
Défiance ſur tout ne diſant oui, ni non,
Manœuvre plus obſcure encor que le jargon;
Je viens exprès du Mans, enfin pour être traître,
Je vais tenir ici la place de mon maître.
Le grand homme en intrigue! on peut dire pourtant, ...
Qu'il n'eſt pas un parfait fripon, mais cependant, . .
Il croit en probité les excès ridicules:
Les ſots veulent, dit-il, mettre un tas de ſcrupules,
Entre la probité ſolide & l'intérêt,
C'eſt pour l'homme d'eſprit un incommode apprêt.
La probité d'accord, doit être la premiere,
Notre interêt après, le ſcrupule derriere.

Sc. 9. du 1. Act. de la Reconciliation Normande de Dufrény.

MEME CARACTERE.

Falaiſe rentrant ſur la Scene.

Ah! je viens de haïr....

LA MARQUISE.

Eh bien, mon cher !

FALAISE.

Je viens de haïr votre frere.
Madame preſque autant que mon maître peut faire,
Je l'ai vû là paſſer, il ma regardé noir,
Ça, Madame, allez-vous délivrer ce pouvoir,
Et donner en ſecret votre niece à mon Maître?
Cette donation eſt faite.

LA MARQUISE.

Elle va l'être,
Je contente par là ma haine & mon amour.
Ma haine en la maſquant & prenant le grand tour.
Car j'oblige ton Maître à bien plaider mon frere,
Je lui cede un procès, mais un homme d'affaire,
M'a dit qu'il ne peut pas durer plus de dix ans,
Ce procès que je cede, & c'eſt bien peu de tems.
Pourra-t'il pas en former quelqu'autre ?

FALAISE.

Lui, mon Maître ?
Le pere des procès n'en pourront faire naître ?
Quand j'ai, car moi, c'eſt lui, ſe moindre échantillon,
Tenant le bout du fil du moindre procillon ;
Un quartier de terrain dans toute une Province,
Je m'accrois, je m'étends, j'anticipe, j'évince ;
J'envahis, & le tout avec formalité.
Procedure eſt chez nous la regle d'équité.
Sur le terrain des ſots j'arrondis l'héritage,
Par droit de bienſéance, & droit de voiſinage.
En gagnant par Juſtice, on a rarement tort,
Mais ſuppoſé qu'on l'eut, tout eſt ſujet au ſort.
Il eſt juſte qu'on gagne une mauvaiſe Cauſe,
Puiſqu'à perdre la bonne,en plaidant on s'expoſe.
Car enfin après tout, qui ſçait en certain cas,
Si la terre d'autrui ne m'appartiendra pas,
Par quelque nullité, vice de procedure ?
Peut être à mon profit dans une affaire obſcure.
Un Juge bien payé verra plus clair que moi.

LA MARQUISE.

Ces maximes me font aimer ton Maître & toi.
Vous pourſuivrez mon frere, & j'en rirai dans l'ame,

J'en aurai le plaiſir, ſans en avoir le blâme.
En faiſant cette paix, que je me vengerai;
Ce que l'on exigeoit, je l'exécuterai.
M'en voilà quitte, enfin, je me reconcilie.

FALAISE.

Se réconcilier, veut dire en Normandie,
Se le donner plus beau pour vexer l'ennemi. &c.

Ibid. Sc. 8. Act. 2.

OPINIATRE.

Son portrait. L'opiniatreté eſt un défaut des plus contraires à la ſociété: il corrompt toute la douceur des converſations & du commerce de la vie.

C'eſt un pere qui parle à ſon fils.

Je vous l'ai dit ſouvent, l'opiniatreté,
N'eſt pas de diſputer contre la vérité.
Sçavoir que l'on a tort, le voir & le comprendre,
Et de mauvaiſe foi, ne vouloir point ſe rendre.
C'eſt lors que prévenu de bonne opinion,
On croit obſtinément avoir toujours raiſon.
Et n'approuvant jamais les ſentimens des autres,
Sans rien examiner ne ſuivre que les nôtres.
Ce dernier vice eſt bas & ne tombe jamais,
Qu'en de lâches eſprits & dans les cœurs mal faits.

Et ce défaut n'eſt pas, que je penſe, le vôtre;
Mais aiſément, Eraſte, on y paſſe de l'autre.
On le voit tous les jours un eſprit prévenu,
D'abord de bonne foi ſoutient ce qu'il a crû.
Mais lorſqu'à la raiſon en vain on le rapelle,
Qu'à la prévention la paſſion ſe mêle,
Alors pour ſoutenir ce qu'il a d'abord dit,
Contre la vérité ſouvent il ſe róidit.
Et honteux d'avoüer qu'il ait pu ſe défendre,
Il voit, il ſent, il touche, & ne veut pas ſe
rendre.
Vous vous reconnoiſſez ſans doute à ce portrait,
Car voilà juſtement ce que vous avez fait.

Sc. 3. Act. 1. de l'Opiniâtre de Brueys.

PATELIN.

C'eſt ici un homme dans l'indigence, qui veut par ſon patelinage eſcroquer du drap chez un Marchand pour ſe faire un habit.

On a dit que l'indigence rend inventif, mais il n'eſt pas moins vrai qu'elle pouſſe les ames baſſes à commettre mille lâchetés & ſouvent même des crimes.

M. GUILLAUME *Marchand & étant dans ſa boutique.*

Donne-moi mon livre de compte : approche cette chaiſe ; c'eſt aſſez. Si un Sergent que

j'ai envoyé quérir me demande, fais-moi appeller.

M. PATELIN *à part.*

Bon, le voilà ſeul, approchons, voilà une piece de drap qui ſeroit bien mon affaire. *Haut.* Serviteur, Monſieur.

M. GUILLAUME.

Une robe? le Procureur donc.... Serviteur.

M. PATELIN.

Non, Monſieur, j'ai l'honneur d'être Avocat.

M. GUILLAUME *ſans le regarder.*

Je n'ai pas beſoin d'Avocat, je ſuis votre ſerviteur.

PATELIN.

Mon nom, Monſieur, ne vous eſt ſans doute pas inconnu, je ſuis Patelin l'Avocat.

M. GUILLAUME.

Je ne vous connois point, Monſieur,

M. PATELIN *à part.*

Il faut ſe faire connoître. *Haut.* J'ai trouvé, Monſieur, dans les memoires de feu mon pere une dette qui n'a pas été payée, &c.

M. GUILLAUME.

Ce ne ſont pas mes affaires, je ne dois rien.

M. PATELIN.

Non, Monſieur, c'eſt au contraire, feu mon

pere qui devoit au vôtre trois cens écus, & comme je ſuis homme d'honneur je viens vous payer.

M. GUILLAUME.

Me payer? attendez, Monſieur, s'il vous plait, je me remets un peu, votre nom, Oui, je connois depuis long-tems votre famille, vous demeuriez au Village ici près, nous nous ſommes connus autre fois: je vous demande excuſe, je ſuis votre ſerviteur; aſſoyez-vous là, je vous prie.

M. PATELIN.

Monſieur!

M. GUILLAUME.

Monſieur!

M. PATELIN.

Si tous ceux qui me doivent étoient auſſi exact que moi à payer leurs dettes, je ſerois beaucoup plus riche que je ne ſuis, mais je ne ſçai point retenir le bien d'autrui.

M. GUILLAUME.

C'eſt pourtant ce qu'aujourd'hui beaucoup de gens ſçavent fort bien faire.

M. PATELIN.

Je tiens que la premiere qualité d'un honnête homme eſt de bien payer ſes dettes, & je viens ſçavoir

sçavoir quand vous ferez de commodité de recevoir vos trois cens écus.

M. GUILLAUME.

Tout à l'heure.

M. PATELIN.

J'ai chez moi votre argent tout prêt & bien compté, mais il faut vous donner le tems de faire dresser mes quittances par devant Notaire; ce sont des charges d'une succession qui regarde ma fille Henriette, & j'en dois rendre un compte en forme.

M. GUILLAUME.

Eh bien demain matin à cinq heures.

M. PATELIN.

A cinq heures soit, j'ai peut-être mal pris mon tems, Monsieur Guillaume je crains de vous détourner.

M. GUILLAUME.

Point du tout, je ne suis que trop de loisir; on ne vend rien.

M. PATELIN.

Vous faites pourtant plus d'affaires vous seul que tous les Négocians de ce lieu.

M. GUILLAUME.

C'est que je travaille beaucoup.

M. PATELIN.

C'eſt que vous êtes ma foi le plus habile homme de tout ce pays.... Voilà un aſſez beau drap.

M. GUILLAUME.

Fort beau !

M. PATELIN.

Vous faites votre commerce avec une intelligence....

M. GUILLAUME.

Oh Monſieur !....

M. PATELIN.

Avec une habileté merveilleuſe !

M. GUILLAUME.

Oh ! oh ! Monſieur !

M. PATELIN.

Des manieres nobles & franches qui gagnent le cœur de tout le monde.

M. GUILLAUME.

Oh ! point, Monſieur !

M. PATELIN.

Parbleu, la couleur de ce drap fait plaiſir à la vûë.

M. GUILLAUME.

Je le croi, c'eſt couleur de marron.

M. PATELIN.

De marron? que cela eſt beau? gage, Monſieur Guillaume, que vous avez imaginé cette couleur là.

M. GUILLAUME.

Oui, oui, avec mon teinturier.

M. PATELIN.

Je l'ai toujours dit, il y a plus d'eſprit dans cette tête là que dans toutes celles du Village.

M. GUILLAUME.

Ah! ah! ah!

M. PATELIN.

Cette laine me paroît aſſez bien conditionnée.

M. GUILLAUME.

C'eſt pure laine d'Angleterre.

M. PATELIN.

J'ai cru..... A propos, d'Angleterre, il me ſemble, Monſieur Guillaume, que nous avons été autre fois à l'école enſemble.

M. GUILLAUME.

Chez Monſieur Nicodême.

M. PATELIN.

Juſtement, vous étiez beau comme l'amour.

M. GUILLAUME.

Je l'ai oui dire à ma mere.

M. PATELIN.

Et vous appreniez tout ce qu'on vouloit.

M. GUILLAUME.

A dix-huit ans, je ſçavois lire & écrire.

M. PATELIN.

Quel dommage que vous ne vous ſoyez appliqué aux grandes choſes ! ſçavez-vous bien, Monſieur Guillaume, que vous auriez gouverné un Etat ?

M. GUILLAUME.

Comme les autres.

M. PATELIN.

Tenez, j'avois juſtement dans l'eſprit une couleur de drap comme celle là, il me ſouvient que ma femme veut que je me faſſe un habit, je ſonge, que demain matin à cinq heures en portant vos trois cens écus, je prendrai peut-être de ce drap.

M. GUILLAUME.

Je vous le garderai.

M. PATELIN *à part.*

Le garderai ; ce n'eſt pas là mon compte. *Haut.* Pour racheter une rente, j'avois mis à part douze cens livres, où je ne voulois pas toucher, mais je vois bien, Monſieur Guillaume, que vous en aurez une partie.

M. GUILLAUME.

Ne laiſſez pas de racheter votre rente ; vous aurez toujours de mon drap.

M. PATELIN.

Je le ſçai bien, mais je n'aime point à prendre credit..... Que je prens plaiſir à vous vous voir frais & gaillard ? quel air de ſanté, & de longue vie !

M. GUILLAUME.

Je me porte bien.

M. PATELIN.

Combien croiez-vous qu'il faudra de ce drap, afin qu'avec vos trois cens écus je porte auſſi de quoi le payer ?

M. GUILLAUME.

Il vous faudra.... Vous voulez ſans doute l'habit complet.

M. PATELIN.

Oui, très-complet, juſte-au-corps, culote & veſte doublés de même ; & le tout bien long & bien large.

M. GUILLAUME.

Pour tout cela, il vous en faudra... Oui... Six aunes.... Voulez-vous que je vous les coupe, en attendant ?

M. PATELIN.

En attendant.... Non, Monſieur, non, l'argent à la main, s'il vous plaît, c'eſt ma méthode.

M. GUILLAUME.

Elle eſt fort bonne. *à part.* Voici un homme très exact.

M. PATELIN.

Combien, Monſieur Guillaume me ferez-vous payer de l'aune de ce drap?

M. GUILLAUME *voyant la marque.*

Voyons; un autre en payeroit, ma foi ſix écus, mais allons..... je vous le baillerai à cinq écus.

M. PATELIN.

Cela eſt trop honnête, ſix fois cinq écus, ce ſera juſtement.....

M. GUILLAUME.

Trente écus.

M. PATELIN.

Oui trente écus, le compte eſt bon..., Parbleu pour renouveller connoiſſance, il faut que nous mangions demain à dîner une Oye dont un plaideur m'a fait préſent.

M. GUILLAUME.

Une Oye, je l'aime fort.

M. PATELIN.

Tant mieux : touchez-là ? à demain à dîner. Ma femme les apprête à miracle ; par ma foi, il me tarde qu'elle me voye ſur le corps un habit de ce drap ; croyez-vous que le prenant demain matin il ſoit fait à dîner.

M. GUILLAUME.

Si vous ne donnez du tems au Tailleur il vous le gâtera.

M. PATELIN.

Ce ſeroit grand dommage.

M. GUILLAUME.

Faites-mieux, vous avez, dites-vous de l'argent tout prêt.

M. PATELIN.

Sans cela, je n'y ſongerois pas.

M. GUILLAUME.

Je vais vous le faire porter chez vous par un de mes garçons ; il me ſouvient qu'il y en a de coupé juſtement ce qu'il en faut.

M. PATELIN *prend le drap.*

Cela eſt heureux !

M. GUILLAUME.

Attendez, il faut auparavant que je l'aune en votre préſence.

M. PATELIN.

Bon, eſt-ce que je ne me fie pas à vous ?

M. GUILLAUME.

Donnez, donnez, je vais le faire porter & vous m'envoyerez par le retour....

M. PATELIN.

Le retour : Non, non, ne détournez pas vos gens, je n'ai que deux pas à faire d'ici chez moi..... Comme vous dites, le tailleur aura plus de tems.

M. GUILLAUME.

Laiſſez-moi vous donner un garçon qui me raportera l'argent.

M. PATELIN.

Eh point, point, je ne ſuis pas glorieux, il eſt preſque nuit ; & ſous ma robe on prendra ceci pour un ſac de procès.

M. GUILLAUME.

Mais, Monſieur, je vais toujours vous donner un garçon pour me....

M. PATELIN.

Eh! point de façon, vous dis-je.... A cinq heures préciſes trois cens trente écus & l'Oye à dîner. Oh ça il ſe fait tard : Adieu mon cher voiſin ; ſerviteur.... eh ! ſerviteur.

M. GUILLAUME.

Serviteur, Monſieur, ſerviteur. Il s'en va, parbleu avec mon drap, mais il n'y a pas loin d'ici à cinq heures du matin, je dîne demain chez lui, il me payera, il me payera.

Sc. 5. Act. 1. de l'Avocat Patelin de Brueys.

PEDANT.

De la Pedanterie la plus craſſe, ſon langage moitié François moitié Latin. Les ſots dont les connoiſſances ſont les plus bornées veulent bon gré, malgré faire étalage du peu qu'ils ſçavent.

METAPHRASTE.

Mandatum tuum curo diligenter.

ALBERT.

Maître j'ai voulu.....

METAPHRASTE.

Maître eſt dit à *Magiſter*.
C'eſt comme qui diroit trois fois plus grand.

ALBERT.

Je meure,
Si je ſçavois cela. Mais ſoit, à la bonne heure.
Maître donc.....

METAPHRASTE.

Pourſuivez.

ALBERT.

Je veux pourſuivre auſſi.
Mais ne pourſuivez point, vous, d'interrompre ainſi.
Donc, encore une fois, Maître, c'eſt la troiſiéme,
Mon fils me rend chagrin, vous ſçavez que je l'aime.
Et que ſoigneuſement je l'ai toujours nourri.

METAPHRASTE.

Il eſt vrai, *Filio non poteſt præferri,*
Niſi filius.

ALBERT.

Maître en diſcourant enſemble,
Ce jargon n'eſt pas fort néceſſaire me ſemble.
Je vous crois grand Latin, & grand Docteur juré,
Je m'en raporte à ceux qui m'en ont aſſuré.
Mais dans un entretien qu'avec vous je deſtine,
N'allez point déployer toute votre doctrine.
Faire le Pedagogue & cents mots me cracher,
Comme ſi vous étiez en Chaire pour prêcher.
Mon pere quoi qu'il eût la tête des meilleures,
Ne m'a jamais rien fait apprendre que mes Heures.
Qui depuis cinquante ans dites journellement,

Ne ſont encor pour moi que du haut Allemand.
Laiſſez donc en repos votre ſcience auguſte,
Et que votre langage à mon foible s'ajuſte.

METAPHRASTE.

Soit.

ALBERT.

A mon fils, l'hymen ſemble lui faire peur;
Et ſur quelque parti que je ſonde ſon cœur,
Pour un pareil lien il eſt froid & recule.

METAPHRATE.

Peut-être a t'il l'humeur du frere de Marc Tulle;
Dont avec Atticus le même fait ſermon,
Et comme les Grecs diſent auſſi Athanaton.

ALBERT.

Mon Dieu, Maître Eternel! laiſſez la, je vous prie,
Les Grecs, les Albanois, avec l'Eſclavonie.
Et tous ces autres gens dont vous venez parler,
Eux & mon fils n'ont rien enſemble à démêler.

METAPHRASTE.

Eh bien donc votre fils?

ALBERT.

Je ne ſçai ſi dans l'ame;
Il ne ſentiroit point quelque ſecrete flâme.
Quelque choſe le trouble, où je ſuis fort déçu;
Et je l'apperçus hier ſans en être apperçu,

Dans un recoin d'un bois, où nul ne se retire.

METAPHRASTE.

Dans un lieu reculé du bois, voulez-vous dire?
Un endroit écarté. *Latinè secessus*,
Virgile l'a dit, *Est in secessu locus.*

ALBERT.

Comment l'auroit-il pu l'avoir dit ce Virgile?
Puisque je suis certain que dans ce lieu tranquile,
Ame du monde, enfin, n'étoit hors que nous deux.

METAPHRASTE.

Virgile est nommé là comme un auteur fameux,
D'un terme plus choisi que le mot que vous dites,
Et non comme témoin de ce qu'hier vous vites.

ALBERT.

Et moi, je vous dis, moi, que je n'ai pas besoin,
De termes plus choisis, d'auteur ni de témoin;
Et qu'il suffit ici de mon seul témoignage.

METAPHRASTE.

Il faut choisir pourtant les mots mis en usage.
Par les meilleurs auteurs; *Tu vivendo bonos*,
Comme on dit, *Scribendo sequare peritos.*

ALBERT.

Homme ou Démon, veux-tu m'entendre ſans
conteſte?

METAPHRASTE.

Quintilien en a fait le précepte.

ALBERT.

La peſte
Soit du cauſeur!

METAPHRASTE.

Et dit là-deſſus doctement,
Un mot que vous ſerez bien aiſe aſſurément
D'entendre.

ALBERT.

La fureur pour le coup me tranſporte.
Oui, je ſerai celui qui d'une bonne ſorte,
Va faire ſur ton muffle une application,

METAPHRASTE.

Mais qui cauſe, Seigneur, votre inflamation?
Que voulez-vous de moi?

ALBERT.

Je veux que l'on m'écoute;
Vous ai je dit vingt fois quand je parle.

METAPHRASTE.

Ah! ſans doute,
Vous ſerez ſatisfait s'il ne tient qu'à cela,
Je me tais.

ALBERT.

Vous ferez ſagement.

METAPHRASTE.

Me voilà ;

Tout prêt de vous ouir.

ALBERT.

Tant mieux.

METAPHRASTE.

Que je trépaſſe ;

Si je dis plus mot.

ALBERT.

Dieu vous en faſſe la grace.

METAPHRASTE.

Vous n'acuſerez point mon caquet déſormais.

Il l'intérompt toujours & parle ſi long-tems, qu'Albert vient avec une ſonnette lui ſonner aux oreilles, ce qui le fait finir.

Du dépit amoureux de Moliere.

PEDANT DE COLLEGE.

Dans les professions où l'on instruit les autres, les petits génies deviennent nécessairement Pédans, ils ont un jargon qui leur est propre.

TOINON *après avoir ouvert la porte à Anastase Précepteur du fils de Dorame & qui avoit frapé rudement.*

Au Diable l'animal!

DAPHNIS *fille de Dorame.*

Quoi! Monsieur Anastase,
C'est donc vous?

ANASTASE *après avoir fait une grande révérence.*

Oui, Madame, excusez si j'ai tort.

TOINON.

Comme il frappe!

ANASTASE.

J'ai cru ne pas frapper trop fort.

TOINON.

Justement, il croioit heurter à son College.

ANASTASE.

Il est vrai qu'on s'y donne un peu de privilege,
Et qu'à grand bruit toujours chaque chose s'y fait.

Avec des Ecoliers du repos!

DAPHINS.

En effet,

Mais Monsieur Anastase, en deux mots, voyons, qu'est-ce?

Que voulez-vous?

ANASTASE.

L'étude orne bien la jeunesse,

Et j'ai mis grace au Ciel vôtre frere en état,

De soutenir bientôt sa Thése avec éclat.

A présent qu'il est Grec, ce sont ses galleries,

Que les Universaux & les Cathegories.

Sans certains argumens, sur l'être de raison,

Par lesquels.....

DAPHNIS.

Finissons, si vous le pouvez.

TOINON

Bon!

Pensez-vous qu'un Pedant d'un seul mot se contente?

C'est....

ANASTASE.

Madame, Toinon est toujours mordicante;

Et son a ersion quoique sans fondement,

Ne m'a jamais traité qu'antipatiquement.

Quand elle auroit puisé dans le sein de la haine,

Les dedains corrosifs.....

TOINON.

Votre fievre quartaine.
Voyez ce qu'il veut dire avec son corrosif,
Eh! parlez-nous Chretien.

ANASTASE.

Ah cœur vindicatif!
Elle m'en a voulu, depuis qu'un jour contre
elle....

DAPHNIS.

Oui, mais sçachons vers nous quel sujet vous
appelle,

ANASTASE.

Je viens trouver Monsieur, de la part de son fils
Lui rendre cette lettre.

DAPHNIS.

Il n'est pas au logis.
Je la rendrai pour vous, donnez.

ANASTASE *retenant la Lettre.*

Je vais l'attendre.
L'affaire le requiert; pour vous la faire entendre,
Vous sçaurez.....

TOINON.

On ne veut y prendre aucune part,
Délogez, car Monsieur ne reviendra que tard.

ANASTASE.

Tard, ſoit, il eſt beſoin que j'en aye audience;

TOINON.

Revenez donc tantôt.

ANASTASE.

Non, j'aurai patience;
Et n'incommodant pas, j'aime mieux en ce lieu.....

TOINON.

Le mouchoir de Madame eſt de travers, adieu.
Il faut le rajuſter, point de témoin.

ANASTASE.

Diane fut jadis expoſée aux regards d'un profane;
Ses yeux gâterent ils les beautés?....

DAPHNIS.

Eh de grace,
Ne moraliſez point & nous quittez la place,

ANASTASE.

Vous avez droit d'agir imperativement,
Je ſors & ſuis fâché.....

DORAME *qui arrive.*

J'étois en peine de mon fils;
Comment eſt-il?

ANASTASE.

Fort bien, Monſieur.

DORAME.

Nous ne l'avons point vû depuis ſept ou huit
jours.

ANASTASE.

A ratiociner comme il vaque toujours,
Il ne ſort point & c'eſt pour cela qu'il m'en-
voye,
Vous faire humble Requête.

DORAME.

Ah ! jen ai de la joye,
De quoi s'agit-il donc ?

ANASTASE.

D'un accomodement.

DORAME.

Eſt-ce qu'il auroit eu querelle ?

ANASTASE.

Nullement.
Il a vers la douceur propenſion entiere,
Mais un ſien Camarade agiſſant par priere,
Lui fait ſur certain cas prendre ſon intérêt,
Cette Lettre, Monſieur, vous dira ce que c'eſt.

DORAME *après avoir lu.*

Oui, Monſieur Anaſtaſe, avec plaiſir j'eſpere,
Venir ſans trop de peine à bout de cette affaire.
Aſſurez-en mon fils, j'aime à voir que ſon
cœur,

A de ſemblables ſoins ſe porte avec ardeur.

ANASTASE.

Au bien *pedetentim* toujours je l'achemine,
L'induis aux bonnes mœurs, & ſous ma diſcipline,
Depuis cinq ans entiers il eſt à remarquer,
Qu'il n'a ſçu ce que c'eſt que de prévariquer.

DORAME.

Je ſuis content de vous autant qu'on le peut être.

ANASTASE.

Monſieur, ſans vanité.....

TOINON *bas.*

Finira t'il, le Traître!

ANASTASE.

Le Ciel m'a de tout tems concedé le talent,
Quand j'ai ſoin d'un terroir de le rendre excellent.
Il n'eſt que d'être mis d'abord en bonne école,
Car la jeuneſſe, elle eſt comme la cire molle.

DORAME.

C'eſt fort bien dit, allez, je ſçai ce que je dois,
Et l'on ne perd jamais ce que l'on fait pour moi.

Il ſort avec ſa fille.

ANASTASE *à Toinon qui eſt reſtée ſeule avec lui.*

Donc, Madame Toinon ſera toujours tigreſſe,

Et rien n'adoucira son naturel félon ?

TOINON.

Montez-vîte, Monsieur vous appelle.

ANASTASE.

Moi ? non.

Il ne m'appelle point.

TOINON.

Vous êtes sourd, je pense.

ANASTASE.

Ma faculté d'ouir n'est point en défaillance,
Et si quelque douceur de votre chere voix.

TOINON *comme si on l'appelloit.*

Tout à l'heure, avez-vous entendu cette fois?

ANASTASE.

Rien moins.

TOINON.

Il vous attend, montez là-haut;
Vous dis-je ?

ANASTASE.

O trop fier rejetton d'une sauvage tige !
Par quelle dureté m'envier le trésor,
De l'heureux tête-à-tête, hélas qu'au poids de l'or,
Je voudrois mille fois....

TOINON.

Peste de la pecore !

De Crispin Musicien de Haute Roche.

PEDANT.

Image facetieuſe du même Caractere qui peut ſervir de bonne leçon aux Pédans.

Dans la Scene ſuivante ce n'eſt pas un Pedant par état qui joue ſon rolle, c'eſt un valet plein d'eſprit qui pour rendre ſervice à ſon Maître veut bien faire le perſonnage de Précepteur. Le Lecteur verra s'il s'en aquite parfaitement, le Caractere paroîtra peut-être outré, mais il plaira par bien des endroits qui repréſentent admirablement le ton & les manieres de pluſieurs perſonnes de cette profeſſion.

GERASTE.

Si tu pouvois, Criſpin, par ruſe, ou par bonheur,
Introduire quelqu'un, ſoit diſant Précepteur,
Le tour ſeroit fort bon.

CRISPIN.

J'ai déja votre affaire;
Je ſçais un bel eſprit qui prendra ſoin du frere.
C'eſt un homme, Monſieur, propre à ce double emploi,

Un beau génie.

GERASTE.

Eh bien dis-nous qui c'eſt ?

CRISPIN.

C'eſt moi.

LISE.

Toi, Criſpin ? Oh, Monſieur, le Précepteur grotesque !

CRISPIN.

Pourquoi non ? n'ai-je pas la mine pédanteſque,
L'air ſévere ? la voix d'un habile Orateur,
Et que faut-il de plus pour être Précepteur ?
La ſcience il eſt vrai n'eſt guere mon partage,
Mais beaucoup de Pédans n'en ont pas d'avantage.
Hors l'habit, qui ſans doute eſt peu Préceptoral,
Je ſuis en tout le reſte un franc Original.
Je ſçai quelque morceau de la Langue Latine.

LISE.

Oui, je croi que tu ſçai du Latin de cuiſine.

CRISPIN.

Je ſervois autrefois au College d'Harcour,
Un Pedant qui parloit Latin & nuit & jour.
Après l'avoir ſervi deux ans à maints uſages,
De quelques mots latins il me paya mes gages.

Ainſi j'en ſçai ſans doute aſſez pour hazarder ;
D'être le Précepteur d'un ſot à nazarder.
Je ſçai tous les Auteurs par leur nom, je n'ignore
Que tout ce qu'ils ont dit : je ſçai fort bien encore,
Tout mon rolle & tiendrai ma mine juſqu'au bout,
Oui, je vais prendre un air un peu mélancolique,
Et digne Précepteur de nouvelle fabrique,
Puiſque les noms latins ſe terminent en *us*,
Je ne ſuis point Criſpin je ſuis *Criſpinius*.

Dans les Scenes ſuivantes Criſpin joue ſon rolle de Précepteur.

LISE.

Monſieur, voilà mon Maître.

CRISPIN *en Precepteur*,

Cela ſuffit, mamie ; allez, & Dieu vous gard.
Monſieur, je vous dirai, qu'ayant ſçu par hazard
Que vous cherchiez par-tout un Précepteur qui faſſe
La guerre ſans quartier à l'ignorance craſſe,
J'aurois cru faire tort à ce que je me doi,
De vous cacher long-tems un ſçavant tel que moi.

Vous

Vous me voyez : jamais les sept sages de Grece,
N'eurent autant que moi de science & d'adresse.
Je fais plus dans trois ans qu'un autre dans six mois,
Sçavez-vous qui je suis ?

ANSELME.

Non.

CRISPIN.

J'étois autre fois
Le digne Précepteur des deux Jumeaux de Rome,
Remus & Romulus : dois-je être un habile homme ?
Parlez.

ANSELME.

Assurément.

CRISPIN.

Je les ai bien instruits.
De ma capacité ce sont les premiers fruits.
Je les pris l'un & l'autre au sortir de nourrice,
Ignorans comme vous dans le moindre exercice.
Que fis-je dans dix ans que je les gouvernai ?
Aux sciences si bien leur esprit je tournai,
Que Rome entiere vit que Remus & son frere ;
Parloient tous deux Latin encor mieux que leur mere.

ANSELME.

Tant mieux pour mon neveu.

CRISPIN.

Quel eſt ſon nom ?

ANSELME.

Colin.

CRISPIN.

Il eſt donc jeune ? car ce nom eſt Enfantin.

ANSELME.

Il eſt pourtant bien grand.

CRISPIN.

Tant pis, mais il n'importe,
Je ſçaurai le réduire & de la bonne ſorte.
Car je ne ſonge point à l'interêt, & puis,
En l'inſtruiſant, Monſieur, vous verrez qui je ſuis.

ANSELME.

Liſe, fais-moi venir mon neveu tout à l'heure.
Monſieur je vous reçois.

CRISPIN.

Eh bien donc je demeure.
Connoiſſant mes talens, je ſçavois bien auſſi,
Que je ſerois de miſe & reſterois ici.
Mais comme il faut, Monſieur, penſer à toute choſe,
J'apporte un Rudiment & ce n'eſt pas ſans cauſe.

Sur le champ, s'il le faut, ſans faire de façon,
Je donnerai fort bien la premiere leçon.
Indiſpenſablement, ce livre eſt néceſſaire.
Voilà* de quoi punir une faute légere.
J'en puis avoir beſoin. Puis voici l'inſtrument,*
Avec quoi l'on procede au dernier châtiment.
On ne peut s'en paſſer avecque la jeuneſſe,
Et c'eſt avec cela qu'on chaſſe la pareſſe.

ANSELME.

Il faut faire apporter tous vos Livres ceans.

CRISPIN.

Bon, ma bibliotheque eſt toute là dedans.
Vous moquez-vous? Platon, Demoſtene,
Ariſtote,
Virgile, Claudian, Quinte-Curſe, Herodote.
Horace, Juvenal, Ovide, Ciceron,
Perſe, Stace, Lucain, Lucrece, Anacreon,
Grec ou Latin, n'importe, Heſiode, Petrone,
Homere, Rabelais, la belle Maguelone,
Les quatre Fils Aymon, les Amadis Gaulois,
J'ai tout là, ſans compter le Cuiſinier François.

ANSELME.

Vous n'ignorez donc rien?

* *Montrant une Ferule.*

* *Montrant un Fouët*

CRISPIN.

Ah vraiment, je le penſe.
Si j'ignorois, pourrois-je enſeigner la ſcience ?

ANSELME.

Que c'eſt un grand bonheur, Monſieur, pour mon neveu.
Mais le voici qui vient, examinez-le un peu.

Colin s'enfuit voyant que Criſpin tient un fouët & une ferule & crie.

Miſericorde !

CRISPIN.

Il fuit, qu'elle mouche le pique?

ANSELME.

Revenez, mon neveu.

CRISPIN.

Quelle terreur panique !

ANSELME *à Colin.*

Veut-on donc avançer & tôt ?

COLIN.

J'ai mal au ventre.
J'étudîrai demain, quand je ſerai guéri.

ANSELME.

Vous êtes un fripon ; un enfant mal nourri.
Monſieur vous inſtruira: c'eſt un fort habile homme:
Il montra le Latin à Romulus & Rome.

CRISPIN.

Remus & Romulus, les deux freres, Monſieur.

ANSELME.

Vous ne méritez pas un pareil Précepteur,
Coquin, c'eſt de vous ſeul, enfin qu'il doit dépendre.
Prenez en tout le ſoin, Monſieur, qu'il en faut prendre.
Je vous le livre.

CRISPIN.

Bon, or Monſieur, mon livré,
D'où vient qu'en me voyant vous êtes effaré,
Quoi que je ſois bien noir, je ne ſuis pas ſi diable.

COLIN.

Pardonnez-moi.

ANSELME.

Le ſot! cela n'eſt pas croiable.
Mais quelqu'un vient ici, voyez ce qu'on me veut.....

LISE.

Que voulez-vous, Monſieur?

SEVERIUS.

Dire un mot s'il ſe peut

LISE.

Eſt-ce à moi?

SEVERIUS.

Nullement, au très honoré Maître,
A qui comme je crois, vous avez l'honneur d'être.

LISE.

Le voilà.

ANSELME.

Que faut-il?

SEVERIUS.

Votre humble Serviteur,
Vous vient faire offre en moi, Monſieur, d'un Précepteur.

COLIN.

N'eſt-ce pas aſſez d'un.

CRISPIN.

Monſieur n'en a que faire.

COLIN.

Cherchez ailleurs. Ce drôle a la mine ſevere.

SEVERIUS.

Je ſuis un homme Idoine & propre à cet emploi,
Tout le pays Latin vous parlera pour moi.

ANSELME.

Je le crois bien, Monſieur, mais j'ai fait choix d'un homme,

SEVERIUS.

Seroit-il avoué de l'ancienne Rome ?
C'eſt à dire, Monſieur, a t'il les beaux talens,
Que n'ont point hormis moi, les modernes ſça-
vans ?

ANSELME.

Je ſuis content de lui.

SEVERIUS.

C'eſt beaucoup, mais au reſte,
Il faut avoir ſujet, & ſujet manifeſte,
D'être content d'un homme entre les mains
duquel,
Vous avez dépoſé le pouvoir paternel.

CRISPIN *à Anſelme.*

Il ne ſçait ce qu'il dit. Que dites-vous Pécore ?
Monſieur n'a point de fils, perſonne ne l'i-
gnore.
C'eſt mal faire juger de vos talens ſecrets,
Que de donner un fils à qui n'en eut jamais.

SEVERIUS *montrant Colin.*

Quoi, là ?

ANSELME.

C'eſt mon Neveu.

SEVERIUS.

Si.....

ANSELME.

Foi d'homme ſincere,
Je ne ſuis que ſon oncle & ne ſuis pas ſon pere.

SEVERIUS.

La mépriſe eſt petite, on peut la pardonner.

ANSELME.

Hé......

CRISPIN.

Point: Dans la juſtice on doit vous condamner.
Il faut être ignorant à battre comme plâtre,
D'ignorer qu'un neveu que ſon oncle idolâtre,
Eſt pourtant ſon neveu, car s'il étoit ſon fils,
L'oncle ſeroit le pere, & pourtant je vous dis.
Que Monſieur n'étant pas le mari de ſa mere,
Il faut bien que Colin ſoit le fils de ſon pere.

ANSELME.

C'eſt fort bien raiſonner.

SEVERIUS.

Je le veux, mais auſſi,
Monſieur n'a pas raiſon de me traiter ainſi.
Quoi? ſans avoir égard à mon ſçavoir ſublime,
M'appeller ignorant?

CRISPIN.

Même ignorantiſſime,
Tout juſqu'à votre nom, à moins qu'il ſoit
en us,

Eſt un franc ignorant.

SEVERIUS.

Je ſuis Severius.
Prenez garde, Monſieur, de me mettre en colere:
Je ſuis Severius, c'eſt-à dire Severe.

CRISPIN.

Je ſuis Criſpinius, c'eſt-à dire.... Mais non,
Vous ne méritez pas que j'explique mon nom.

SEVERIUS.

Que je plains le deſtin de cette jeune plante,
Qu'on abandonne aux ſoins d'une main ignorante !

COLIN.

Je ne ſuis pas la plante: ah ! non, je ſuis Colin.

SEVERIUS.

Non, vous êtes la plante & ce Lourdeau la main.

CRISPIN.

Oui, je ferai la main pour te couvrir la joüe
Excrément de College.

SEVERIUS.

Ame baſſe & de boüe;
Per Jovem !

ANSELME.

Eh, Meſſieurs !

COLIN.

Bon, nous verrons au moins;

Qui des deux baillera de plus gros coups de poing.
Laissez-les battre.

LISE.

Non, il faut qu'on les sépare.
Ce gros Severius a la mine barbare.

SEVERIUS.

Satis est.

CRISPIN.

Sufficit.

SEVERIUS.

Cave tibi.

CRISPIN.

Comment?
Explique-toi. Que dis-je! ah! je t'entends vraiment.
Cave tibi, toi-même. Attend, j'ai bien la mine,
De payer en françois ton injure latine.

ANSELME.

Monsieur Crispinius, ne faites point de bruit.

CRISPIN.

Non, de son insolence il recevra le fruit.

SEVERIUS.

Intrepidus, specto veni, non audes.

CRISPIN.

J'enrage.

Mais ce qu'on n'entend pas ne peut faire d'ou-
trage.

ANSELME.

Quoi! vous n'entendez point?

CRISPIN.

Oh si fait, quant à moi,
Mais vous ne pouvez pas le comprendre, je
croi.

ANSELME.

Non.

CRISPIN.

Il parle un Latin baragoüin, incommode;

SEVERIUS.

Rectè loquor.

CRISPIN.

Ces mots ne sont pas à la mode.
Du tems de Ciceron, on parloit comme lui;
Mais la mode a changé: par exemple aujourd'hui,
On parle dans Paris de bien meilleure grace,
Que jadis sous nos Rois de la premiere race.

ANSELME.

Il est vrai.

CRISPIN.

Vous voyez bien après cela;
Que c'est un ignorant que ce vieux Cuistre là

ANSELME *bas.*

Je le croi comme vous, mais.....

LISE.

On juge à sa mine,
Que c'est un sot.

SEVERIUS.

Hola, la langue serpentine !
Mais je vois bien ici, que je n'avance rien,
Je vous plains l'un & l'autre, * & toi * l'homme de bien,
Cave tibi, je sors.

CRISPIN.

Que ce vrai trouble fête ;
Ce franc maraut, Monsieur, vous a rompu la tête !

ANSELME.

Je n'ai pu rien comprendre à son maudit jargon.

CRISPIN.

C'est du latin gaulois, comment l'entendroit-on ? &c.

De Crispin Précepteur. Theâtre de la Thuilerie.

* *A Colin & à Anselme.*

* *A Crispin.*

PEDANT DE SCIENCE.

De ces gens qui affectent de paroitre ſçavans. Ce ne ſont point les ſçavans que la Comedie veut tourner en ridicule, mais ceux qui ſe couvrent du maſque de la ſcience, & qui maltraités par la fortune ſont les bas valets des Grands.

CARITIDES.

Monſieur, le tems répugne; à l'honneur de vous voir,
Le matin eſt plus propre à rendre un tel devoir,
Mais de vous rencontrer il n'eſt pas bien facile,
Car vous dormez toujours, ou vous êtes en Ville.
Au moins, Meſſieurs vos gens me l'aſſurent ainſi,
Et j'ai pour vous trouver pris l'heure que voici,
Encore eſt-ce un grand heur, dont le deſtin m'honore;
Car deux momens plus tard, je vous manquois encore.

ERASTE.

Monſieur, ſouhaitez vous quelque choſe de moi?

CARITIDES.

Je m'acquite, Monſieur, de ce que je vous dois.

Et vous viens... Excusez l'audace qui m'inspire,
Si....

ERASTE.

Sans tant de façons, qu'avez-vous à me dire?

CARITIDES.

Comme le rang, l'esprit, la générosité,
Que chacun vante en vous....

ERASTE.

Oui, je suis fort vanté,
Passons, Monsieur.

CARITIDES.

Monsieur, c'est une peine extrême,
Lors qu'il faut à quelqu'un se produire soi-même.
Et toujours près des Grands on doit être introduit,
Par des gens qui de nous fassent un peu de bruit.
Dont la bouche écoutée avecque poids débite,
Ce qui peut faire voir notre petit mérite.
Enfin j'aurois voulu que des gens bien instruits;
Vous eussent pu, Monsieur, dire ce que je suis.

ERASTE.

Je vois assez, Monsieur, ce que vous pouvez être,
Et votre seule abord le peut faire connoître.

CARITIDES.

Oui, je suis un Sçavant charmé de vos vertus,
Non pas de ces Sçavans, dont le nom n'est qu'en us.

Il n'eſt rien ſi commun qu'un nom à la Latine,
Ceux qu'en habille en Grec, ont bien meilleure mine;
Et pour en avoir un qui ſe termine en es;
Je me fais appeller, Monſieur Caritides.

ERASTE.

Monſieur Caritides, ſoit, qu'avez-vous à dire?

CARITIDES.

C'eſt un Placet, Monſieur, que je voudrois vous lire,
Et que dans la poſture où vous met votre Emploi,
J'oſe vous conjurer de préſenter au Roi.

ERASTE.

Eh! Monſieur, vous pouvez le préſenter vous même.

CARITIDES.

Il eſt vrai que le Roi fait cette grace extrême,
Mais par ce même excès de ſes rares bontés,
Tant de méchans Placets, Monſieur, ſont préſentés.
Qu'ils étouffent les bons, & l'eſpoir où je fonde,
Eſt qu'on donne le mien quand le Prince eſt ſans monde.

ERASTE.

Et bien vous le pouvez & prendre votre tems.

CARITIDES.

Ah! Monsieur, les Huissiers sont de terribles
gens.
Ils traitent les Sçavans de faquins à nazardes,
Et je n'en puis venir qu'à la Sale des gardes.
Les mauvais traitemens qu'il me faut endurer
Pour jamais de la Cour me feroient retirer,
Si je n'avois conçu l'espérance certaine,
Qu'auprès de notre Roi vous serez mon Mecene.
Oui, votre credit m'est un moyen assuré.

ERASTE.

Eh bien, donnez-moi donc, je le présenterai.

CARITIDES.

Le voici, mais au moins oyez-en la lecture.

ERASTE.

Non.

CARITIDES.

C'est pour être instruit, Monsieur, je vous
conjure.

PLACET AU ROI.

SIRE

Votre très-humble, très-obéissant, très-fidele & très-sçavant sujet & serviteur Caritides, François de nation, Grec de profession, ayant considéré les grands & notables abus qui se

commettent aux inſcriptions des Enſeignes des maiſons, boutiques, cabarets, jeux de boule, & autres lieux de votre bonne Ville de Paris, en ce que certains ignorans compoſiteurs deſdites inſcriptions, renverſent par une barbare, pernicieuſe & déteſtable Ortographe toute ſorte de ſens & de raiſon, ſans aucun égard d'Etimologie, d'Analogie, d'Energie, ni Allegorie, quelconque, au grand ſcandale de la République des Lettres & de la nation Françoiſe, qui ſe décrie & deshonnore par leſdit abus & fautes groſſieres envers les Etrangers, & notamment envers les Allemans curieux lecteurs & ſpectateurs deſdites inſcriptions.

ERASTE.

Ce Placet eſt fort long, il pourroit bien fâcher.

CARITIDES.

Ah! Monſieur, pas un mot ne s'en peut retrancher.

ERASTE.

Achevez promptement.

CARITIDES *continue.*

Suplie humblement Votre Majeſté de créer pour le beſoin de ſon Etat & la gloire de ſon Empire une charge de Controlleur, Intendant, Correcteur, Reviſeur & Reſtaurateur général deſdites inſcriptions, & d'icelles honnorer le Supliant, tant en conſidération de ſon rare & eminent ſçavoir, que des grands & ſignalés ſervices qu'il a rendus à l'Etat & à Votre Majeſté, en faiſant l'Anagrame de votre dite Majeſté en François, Latin, Grec, Hebreu, Syriaque, Caldéen, Arabe.....

ERASTE *l'intérompant.*

Fort bien, donnez-le vîte & faites la retraite;
Il sera vû du Roi, c'est une affaire faite.

CARITIDES.

Hélas, Monsieur, c'est tout, que montrer mon
Placet.
Si le Roi peut le voir, je suis sur de mon fait.
Car comme sa justice en toute chose est grande,
Il ne pourra jamais refuser ma demande.
Au reste pour porter au Ciel votre renom,
Donnez-moi par écrit votre nom & surnom.
J'en veux faire un Poëme en forme d'Acrostiche,
Dans les deux bouts du vers & dans chaque
Hemistiche.

ERASTE.

Oui, vous l'aurez demain, Monsieur Caritides
Ma foi de tels Sçavans, sont des ânes bien faits.

Des fâcheux de Moliere.



PÉDANT DE ROBE
OU DE PALAIS.

Reponſe d'un homme qui fait le perſonnage d'Avocat Pédant & babillard à un certain Trigaudin qui vouloit le dégoûter de ſe marier.

Les termes propres à une profeſſion deviennent un langage ridicule quand on les employe dans la converſation ordinaire & dans le commerce de la vie.

TRIGAUDIN *à La Riviere Avocat.*

Monſieur la conjonćture,
D'un hymen que demain vous prétendez conclure.
Me contraint à vous dire un mot ſur vos amours;
Qui peut être important au bonheur de vos jours.
Les ſoins d'un Avocat, ſes fréquentes abſences,
Font qu'une femme prend quelque fois ſes licences.
Et tandis qu'un mari tourmenté d'un procès,
Malgré tous ſes efforts perd ſa cauſe au Palais,
Pour peu que ſa moitié ſouffre quon l'entretienne,
Le galant au logis gagne ſouvent la ſienne....

Ma cousine a l'esprit fort coquet & je pense;
Si vous en échapiez que vous seriez bien fin,
Elle aime à cajoler le soir & le matin.
Et je ne pense pas qu'un jour à ne rien taire;
Vous fussiez bon Marchand d'une pareille affaire.
Songez-y murement, c'est entre nous, Monsieur.

LA RIVIERE.

Comme *novissimè*, vous m'avez fait l'honneur;
De m'avoir concedé quatre mots de réplique,
Par un raisonnement succint & juridique,
Je prouve que malgré ce discours plein d'aigreur,
Un Avocat doit prendre une femme, Monsieur.
Outre qu'avec les Loix, la nature & l'usage
Ont parmi les mortels admis le mariage,
Qu'il est de tous les tems, & que cette union;
Etablit ici bas la propagation;
C'est pour un Avocat un nœud si nécessaire,
Que qui peut l'éviter dément son caractere,
Et son devoir. *Primo*. L'on sçait qu'un Avocat;
Est un homme en tout tems nécessaire à l'Etat.
Que de peur qu'on en manque, il doit quoi qu'il se fasse,
Avoir soin de laisser au barreau de sa race.
De plus qu'étant contraint d'être souvent dehors,
La femme doit *intus* seconder ses efforts.

Conſerver au logis par ſon œconomie,
Le fruit de ſes travaux comme de ſon génie.
C'eſt pourquoi l'Avocat ſe doit plutôt que tard,
Indiſpenſablement marier. A l'égard
Du bois dont vous parlez, qui ſi l'on veut vous croire,
De l'hymen parmi nous devient un acceſſoire;
Et pour répondre même au peu de ſûreté,
Que vous trouvez pour moi dans l'hymen concerté,
Je réplique: Il eſt vrai, c'eſt un abus qu'en France,
N'approuverent jamais les Loix ni l'Ordonnance.
L'uſage des Galans, dont on eſt entêté,
Ne trouve dans le code aucune autorité.
Mais enfin, ſans vouloir feuilleter de volume,
Il eſt autoriſé, Monſieur, par la Coutume:
C'eſt dans un Avocat dont le cœur s'eſt fixé,
A la profeſſion un malheur annexé.
Si la Belle malgré toute ma prévoyance,
Me deſtine à porter du bois à l'audiance,
Comme il n'eſt pas toujours à propos d'éclater,
Je me conſolerai de pouvoir me flatter
Du plaiſir de me voir par des Loix néceſſaires,
Semblable à quantité de Meſſieurs mes Confreres.

Et je ne penſe pas, parlant de ſonne foi,
Puiſqu'ils en portent bien, qu'ils ſe moquent de moi.

Du Trigaudin de Montfleuri.

PETIT MAITRE.

Petit maître aux Spectacles. Portrait de ces ſortes de gens. De tout tems il y a eu des hommes qui ont affecté des airs d'oſtentation & de fatuité aux Spectacles & autres lieux publics : ils ſont ordinairement mépriſés ; ils s'imaginent néanmoins faire une impreſſion contraire, c'eſt-à-dire qu'on les croit aimables, charmans, opulens & du bel air.

ERASTE.

J'étois ſur le theâtre en humeur d'écouter,
La Piece qu'à pluſieurs j'avois oüi vanter.
Les Acteurs commençoient, chacun prêtoit ſilence,
Lorſque d'un air bruyant & plein d'extravagance,
Un homme à grands canons eſt entré bruſquement,
En criant : Hola, ho! un ſiege promptement ;
Et de ſon grand fracas ſurprenant l'aſſemblée,
Dans le plus bel endroit a la piece troublée.
Eh, mon Dieu, nos François ſi ſouvent redreſſés,

Ne prendront-ils jamais un air de gens ſenſés,
Ai-je dit, & faut-il ſur nos défauts extrêmes,
Qu'en théâtre public nous nous joüions nous-mêmes,
Et confirmions ainſi par des éclats de foux,
Ce que chez nos voiſins on dit par tout de nous?
Tandis que là-deſſus je hauſſois les épaules,
Les Acteurs ont voulu continuer leurs rolles;
Mais l'homme pour s'aſſeoir a fait nouveau fracas,
Et traverſant encor le theâtre à grands pas,
Bien que dans les côtés il pût être à ſon aiſe,
Au milieu du devant il a planté ſa chaiſe.
Et de ſon large dos morguant les Spectateurs
Au trois quarts du Parterre a caché les Acteurs.
Un bruit s'eſt élevé, dont un autre eût eu honte,
Mais lui ferme & conſtant n'en a fait aucun compte;
Et ſe ſeroit tenu comme il s'étoit poſé,
Si pour mon infortune il ne m'eût aviſé.
Ha! Marquis, m'a t'il dit, prenant près de moi place,
Comment te porte tu, ſouffre que je t'embraſſe.
Au viſage ſur l'heure, un rouge m'eſt monté,

Que l'on me vit connu d'un pareil éventé.
Je l'étois peu pourtant,mais on en voit paroître,
De ces gens qui de rien, veulent fort vous connoître,
Dont il faut au ſalut les baiſers eſſuyer,
Et qui ſont familiers juſqu'à vous tutoyer.
Il m'a fait à l'abord cent queſtions frivoles,
Plus haut que les Auteurs élevant ſes paroles.
Chacun le maudiſſoit, & moi pour l'arrêter,
Je ſerois, ai-je dit, bien aiſe d'écouter.
Tu n'as point vû ceci, Marquis? ah! Dieu me damne,
Je le trouve aſſez drôle & je n'y ſuis pas âne.
Je ſçai par quelles loix un ouvrage eſt parfait,
Et Corneille me vient lire tout ce qu'il fait;
Là deſſus de la piece il m'a fait un Sommaire,
Scene, à Scene, averti de ce qui s'alloit faire,
Et juſques à des vers qu'il en ſçavoit par cœur,
Il me les recitoit tout haut avant l'Acteur.
J'avois beau m'en deffendre, il a pouſſé ſa chanſe,
Et s'eſt devers la fin levé long-tems d'avance;
Car les gens du bel air, pour agir galamment,
Se gardent bien ſur-tout d'oüir le dénoüment.
Je rendois grace au Ciel; & croyois de juſtice,
Qu'avec la Comedie eut fini mon ſuplice;
Mais comme ſi c'en eût été trop bon marché,
Sur

Sur nouveaux frais mon homme à moi s'eſt
attaché,
M'a conté ſes exploits, ſes vertus, non communes,
Parlé de ſes chevaux, de ſes bonnes fortunes,
Et de ce qu'à la Cour il avoit de faveur,
Diſant qu'à m'y ſervir il s'offroit de grand cœur.
Je le remercioіs doucement de la tête,
Minutant à tous coups quelque retraite honnête.
Mais lui pour me quitter me voyant ébranlé,
Sortons, ce m'a t'il dit, le monde eſt écoulé.
Et ſortis de ce lieu, me la donnant plus ſeche,
Marquis allons au Cours faire voir ma Caleche,
Elle eſt bien entendue, & plus d'un Duc & Pair,
En fait à mon faiſeur faire une de même air.
Lors qu'un Carroſſe fait de ſuperbe maniere,
Et comblé de Laquais & devant & derriere,
S'eſt avec un grand bruit devant nous arrêté,
D'où ſortant un jeune homme amplement ajuſté,
Mon importun & lui courant à l'embraſſade,
Ont ſurpris les paſſans de leur bruſque incartade;
Et tandis que tous deux étoient précipités,
Dans les convulſions de leurs civilités

Je me ſuis doucement eſquivé ſans rien dire ;
Non, ſans avoir long-tems gémi d'un tel martire.
Des fâcheux de Moliere.

PETIT MAITRE

Ou jeune évaporé. Son Caractere.

LE CHEVALIER.

Mon oncle, allons, gay, gay, vous avez l'air ſauvage,

VALERE.

Vous, n'aurez-vous jamais celui d'un homme ſage ?
Faudra-t'il qu'en tous lieux vos ris extravagans,
Vos ris immodérés donnent à rire aux gens ?

LE CHEVALIER.

Pour moi je n'ai pas tort, il faut bien que je rie,
De tout ce que je vois tous les jours dans la vie.
Cette vieille qui va marchander des galans,
Comme un autre feroit du drap chez les Marchands.
Cydaliſe qu'on ſçait avoir l'ame ſi bonne,
Qu'elle aime tout le monde & n'éconduit perſonne ?
Lucinde qui pour rendre un adieu plus touchant,

Jusques sur la frontiere accompagne un amant,
Ne sont pas des sujets qui doivent faire rire ?
Parbleu, vous vous moquez.

VALERE.

Eh bien, votre Satire,
S'exerce-t'elle assez ? d'un trait envenimé,
Toujours l'honneur du sexe est par vous entamé.
Celles dont vous vantez mille faveurs reçuës,
De vos jours bien souvent, vous ne les avez vuës.
Sur ce cruel défaut ne changerez-vous point ?

LE CHEVALIER.

Il ne prêche pas mal, passez au second point,
Je suis déjà charmé... * Que dis tu de ma danse
Lisette ?

LISETTE.

Vous dansez tout-à-fait en cadence.

VALERE.

Vous vous faites honneur d'être un franc libertin,
Vous mettez votre gloire à tenir bien du vin;
Et lors que tout fumant d'une vineuse haleine,
Sur vos pieds chancelans vous vous tenez à peine,
Sur un theâtre alors vous venez vous montrer,
Là parmi vos pareils, on vous voit folatrer.

* *Il fait quelques pas de balet.*

Vous allez vous baiſer comme des Demoiſelles.
Et pour vous faire voir juſques ſur les chandelles,
Pouſſant l'un, heurtant l'autre, & comptant vos exploits,
Plus haut que les Acteurs vous élevez la voix,
Et tout Paris témoin de vos traits de folie,
Rit plus cent fois de vous que de la Comedie.

LE CHEVALIER.

Votre troiſieme point ſera-t'il le plus fort?
Soyez bref en tout cas, car Liſette s'endort.
Moi, je bâille déjà.

VALERE.

Moi, votre train de vie,
Cent fois bien autrement & me laſſe & m'ennuye,
Et je ſerai contraint de faire à votre ſœur,
Le bien que je voulois faire en votre faveur.
Votre pere en mourant ainſi que votre mere,
Vous laiſſerent de bien une ſomme légere.
Et pour vous établir le reſte de vos jours,
Vous devez de moi ſeul attendre du ſecours.

LE CHEVALIER.

Mais que fais-je donc tant, Monſieur, ne vous déplaiſe,
Pour trouver ma conduite à tel excès mauvaiſe,
J'aime, je bois, je jouë, & ne vois en celà
Rien qui puiſſe attirer ces réprimandes là.

Je me leve fort tard, & je donne audience à
A tous mes créanciers.

LISETTE.

Oui, mais en récompense
Vous donnez peu d'argent.

LE CHEVALIER.

De-là je pars sans bruit;
Quand le jour diminue & fait place à la nuit,
Avec quelques amis, & nombre de bouteilles,
Que nous faisons porter pour adoucir nos veilles
Chez un de notre troupe, où nous passons la nuit,
Nous sortons au grand jour sans scandale & sans bruit.
Cette vie innocente est-elle condamnée?
Ne faire qu'un repas dans toute une journée!
Un malade entre nous se conduiroit-il mieux?

LISETTE.

Vous êtes trop réglé.

LE CHEVALIER.

Noyez-le par vos yeux?

Sc. 6. Act. 1. Du Distrait de Regnard.

PETIT MAITRE.

Petit maître affectant les airs d'un homme de la Cour & à bonne fortune. La fatuité est variée par les Auteurs Comiques sous différens aspects, elle est souvent représentée uniquement pour réjouir le spectateur, mais cela ne diminue rien du ridicule qu'une excessive vanité offre aux yeux.

LE MARQUIS *en entrant & se rajustant.*

Je suis tout en désordre, un maudit embarras
M'a fait quitter ma chaise à deux ou trois cens pas.
Et j'y serois encore dans des peines mortelles,
Si l'amour pour vous voir ne m'eût prêté des aîles.

LA COMTESSE.

Que Monsieur le Marquis est galant sans fadeur!

LE MARQUIS.

Oh point du tout: je suis votre très-humble serviteur.
Mais à vous parler net, sans que l'esprit fatigue,
Près du sexe je sçai me déméler d'intrigue.
Ah! juste Ciel! quel est cet admirable objet?

LA COMTESSE.

C'eſt ma ſœur.

LE MARQUIS.

Votre ſœur! vraiment, c'eſt fort bien fait,
Je vous ſçai gré d'avoir une ſœur auſſi belle;
On la prendroit parbleu pour votre ſœur jumelle.

LA COMTESSE.

Comme à tout ce qu'il dit, il donne un joli tour!
Qu'il eſt ſincere! on voit qu'il eſt homme de Cour.

LE MARQUIS.

Homme de Cour, moi? non, ma foi, la Cour m'ennuye,
L'Eſprit de ce pays n'eſt que ſuperficie.
Si-tôt que vous voulez un peu l'approfondir;
Vous rencontrez le tuf: j'y pourrois m'agrandir,
J'ai de l'eſprit, du cœur, plus que Seigneur de France,
Je jouë, & j'y ferois fort bonne contenance;
Mais je n'y vais jamais que par néceſſité,
Et pour y rendre au Roi quelque civilité.

NERINE.

Il vous eſt obligé, Monſieur, de tant de peine.

LE MARQUIS.

Je n'y ſuis pas plutôt, ſoudain je perds haleine.
Ces fades complimens ſur de grands mots montés,
Ces proteſtations qui ſont futilités.
Ces ſerremens de main dont on vous eſtropie.
Ces grands embraſſemens dont un flatteur vous lie,
M'otent à tout moment la reſpiration,
On ne s'y dit bon jour que par convulſion.

ANGELIQUE.

Les Dames de la Cour ſont bien mieux votre affaire.

LE MARQUIS.

Point, il faut être au moins gros fermier pour leur plaire.
Leur ſotte vanité croit ne pouvoir trop haut,
A des faveurs de Cour mettre un injuſte taux.
Moi, j'aime à pourchaſſer des beautés mitoyennes,
L'hyver dans un fauteuil avec des citoyennes.
Les pieds ſur les chenets étendus ſans façon,
Je conte la fleurette & je dis mes raiſons.
Là toute la Maiſon s'offre à me faire fête,
Valets, fille de chambre, enfans, tout eſt honnête.

L'Epoux même diſcret, quand il entend minuit,
Me laiſſe avec Madame, & va coucher ſans bruit.
Voilà comme je vis, quand par fois dans la Ville,
Je veux bien déroger.

NERINE.

La maniere eſt facile,
Et ce commerce là me paroît aſſez doux,

LE MARQUIS.

C'eſt ainſi que je veux en uſer avec vous,
Et quand de mon amour.....

LA COMTESSE.

Un peu de retenuë;
Vous me parlez, Marquis, une langue inconnuë.
Le mot d'amour me bleſſe & me fait trouver mal......

NERINE.

Dans la bouche d'un autre il ſeroit moins fatal.

LA COMTESSE.

Comment? qu'eſt-ce? plaît-il? parlez, expliquez-vous?
Parlez donc, parlez donc, aprenez, je vou prie,
Que mortel tel qu'il ſoit ne m'a dit de ſa vie

Un mot douteux qui puisse effleurer mon honneur.

LE MARQUIS.

Croiroit-on qu'une veuve auroit tant de pudeur!....
A mon bonheur enfin, Madame, tout conspire.
Vous êtes tout à moi.

LA COMTESSE.

Que voulez-vous donc dire?...

LE MARQUIS.

Entre nous, sans façon,
A Valere de près j'ai serré le bouton.
Il m'a cedé les droits qu'il avoit sur votre ame.

LA COMTESSE.

Eh le petit poltron!

LE MARQUIS.

Oh palsambleu, Madame,
Il seroit un Achille, un Pompée, un Cesar,
Je vous les conduirois poings liés à mon char.
Il ne faut point avoir de molesse en sa vie.
Je suis vert.

LA COMTESSE.

Dans le fond j'en ai l'ame ravie.
Vous ne connoissez pas, Marquis, tout votre mal,
Vous avez à combattre encor plus d'un rival.

LE MARQUIS.

Le don de votre cœur couvre un peu trop de
gloire,
Pour n'être que le prix d'une seule victoire.
Vous n'avez qu'à nommer.

LA COMTESSE.

Non, non, je ne veux pas;
Vous exposer sans cesse à de nouveaux combats.

LE MARQUIS.

Est-ce ce Financier de Noblesse mineure,
Qui s'est fait depuis peu Gentilhomme en une
heure.
Qui bâtit un Palais, expose ses ayeux,
Dans des portraits divers & les place en tous
lieux.
En sa maison de Ville, en celle de Campagne,
Les fait venir tout droit des Comtes de Cham-
pagne,
Et de ceux de Poitou, d'autant que pour cer-
tain,
L'un s'appelloit Champagne, & l'autre Poitevin.

LA COMTESSE.

A vos transports jaloux un autre se dérobe,

LE MARQUIS.

C'est donc ce Senateur cet Adonis de robe,
Ce Docteur en soupez, qui se tait au Palais,
Et sçait sur des ragouts prononcer des arrêts.

LA COMTESSE.

Non, Marquis, c'eſt Dorante, & j'ai ſçu m'en défaire,

LE MARQUIS.

Quoi Dorante ! cet homme à maintien débonnaire,
Ce croquant qu'à l'inſtant je viens de voir ſortir ?

LA COMTESSE.

C'eſt lui-même.

LE MARQUIS.

Et parbleu vous deviez m'avertir.
Nous nous ſerions parlés ſans ſortir de la ſalle.
Je ne ſuis pas méchant, mais ſans bruit, ſans ſcandale,
Sans lui donner le tems ſeulement de crier,
Pour lui votre fenêtre eût ſervi d'eſcalier.

LA COMTESSE.

Vous êtes turbulent, ſi vous étiez plus ſage,
On pourroit.....

LE MARQUIS.

La ſageſſe eſt tout mon appanage.

LA COMTESSE.

Quoi qu'un engagement m'ait toujours fait horreur,
On auroit avec vous quelque affaire de cœur

LE MARQUIS.

Ah! parbleu, volontier, vous me chatouillez l'ame,
Par affaire de cœur; qu'entendez-vous, Madame?

LA COMTESSE.

Ce que vous entendez vous-même assurément.

LE MARQUIS.

Est-ce pour mariage? ou bien pour autrement.

LA COMTESSE.

Quoi! vous prétendriez, si j'avois la foiblesse...

LE MARQUIS.

Ah! ma foi, l'on n'a plus tant de délicatesse.
On s'aime pour s'aimer, tout autant que l'on veut,
Le mariage suit & vient après s'il veut.

LA COMTESSE.

Je prétens que l'hymen soit le but de l'affaire,
Et ne donne mon cœur que pardevant Notaire.
Je veux un bon contrat sur du bon parchemin,
Et non pas un hymen qu'on rompt le lendemain.

LE MARQUIS.

Vous aimez chastement, je vous en felicite,
Et je me donne à vous avec tout mon mérite.
Quoique cent fois le jour on me mette à la main,
Des partis à fixer un Empereur Romain.

LA COMTESSE.

Je croi que nos deux cœurs seront toujours fidelles.

LE MARQUIS.

Oh, parbleu nous vivrons comme deux tourterelles.
Pour vous porter Madame, un cœur tout dégagé,
Je vais dans ce moment signifier congé.
A des beautés sans nombre à qui mon cœur renonce,
Et vous aurez dans peu ma derniere réponse.

Sc. 6. Act. 4. Du Joueur de Regnard.

PETIT MAITRE DE ROBE.

LISETTE *suivante déguisée en homme de Robe.*

A t'on averti le bon homme Almedor que Monsieur de Lissetencourt veut lui parler ?

ALMEDOR.

Monsieur, me voilà prêt à vous répondre.

LISETTE.

Quoi c'est là ce Monsieur si riche, il est vêtu comme un Hobereau sec, qui a quitté l'arriere ban.

ALMEDOR.

A mon âge on ne se pique guere d'ajustement.

LISETTE.

Pour moi! j'avoue que ma fureur eſt d'avoir des habits magnifiques, rien ne me déplait tant dans le parti de la robe, que j'ai pris par complaiſance pour ma famille, que tout eſt confondu, & que le Préſident & le Procureur ſont vêtus de même.

ALMEDOR.

Il y a encore moins de différence entre la Preſidente & la Procureuſe.

LISETTE.

Il faut voir auſſi comme je m'en dédommage, dès que je puis quitter cet attirail lugubre, & comme nous relevons ce triſte habillement par la gayeté des pierreries; nous en ſommes farcis depuis la tête juſqu'aux pieds, comme vous pouvez voir, ſans compter montres, étuis, bijoux, boëtes à portrait, tabatieres: goutez de ce tabac, il eſt de la Havane, je ſuis en tabac comme en vin de Champagne, je veux que le vin ait du vin, le tabac du tabac, qu'il ſoit fort, enfin, rien de foible ne m'accommode.

ALMEDOR.

Monſieur, que puis-je faire pour votre ſervice?

LISETTE.

Attendez que je vous demande auparavant ſi vous me connoiſſez?

ALMEDOR.

Je n'ai pas cet honneur, Monſieur.

LISETTE.

Le bon homme Accurſe Juriſconſulte vous dira ce que c'eſt en Picardie que la maiſon de Gaudinot de Liſſetencour. Je ſuis devenu le chef de cette maiſon par la mort de feu Monſieur mon pere, Lieutenant General au Préſidial d'Abbeville, dont mes parens m'ont forcé de prendre la charge, juſqu'à ce que j'aie dégourdi mes talens.

ALMEDOR.

Monſieur, vous voulez bien que....

LISETTE.

Patience, vous n'êtes pas ſi borné que vous ne voiez bien que nous ne ſommes pas faits ſans vanité, pour la Province.

ALMEDOR.

J'ai une grande impatience Monſieur, de ſçavoir à quoi je vous ſuis néceſſaire.

LISETTE.

Je ſçai que vous êtes fort ami du bon homme Accurſe.

ALMEDOR.

Beaucoup.

LISETTE.

On dit qu'il marie ſa fille avec votre fils.

ALMEDOR.

Je l'eſpere ainſi.

LISETTE.

Cela n'eſt pas fait encore.

ALMEDOR.

Peu s'en faut.

LISETTE.

Elle ne le ſera pas, je croi.

ALMEDOR.

Pourquoi, Monſieur?

LISETTE.

Parce que j'ai ſur lui la priorité d'hypotheque & que je ſuis porteur d'une belle & bonne promeſſe de mariage d'Angelique.

ALMEDOR.

Angelique vous a fait une promeſſe de mariage, Monſieur? je ne l'aurois jamais cru.

LISETTE.

Oh que ſi, ſi vous ſçaviez tout....

ALMEDOR.

Mais, Monſieur, vous qui êtes un ſage Magiſtrat, & un Magiſtrat en chef, trouvez-vous qu'une jeune fille puiſſe ſans le conſentement de ſon pere.

LISETTE.

Je vous entends, & croiez-vous que le bon homme Accurſe veuille tâter d'un procès contre moi ? palſambleu je le promenerois dans toutes les Juriſdictions, & en attendant un arrêt définitif, je me ferois adjuger Angelique par proviſion.

ALMEDOR.

Je ſuis ſûr de votre credit, mais je le ſuis encore plus de la bonne juſtice.

LISETTE.

Ah, voici qui eſt bon, juſtice entre nous autres gens de robe, & ſur tout contre moi.

ALMEDOR.

Monſieur Accurſe a des amis, il n'y a guere de Juge à qui il n'ait donné autrefois des leçons.

LISETTE.

Et je leur donne des préſens tous les jours moi : tenez, c'eſt moi qui ai ſoin d'entretenir leurs buvettes de pâtés d'Amiens. Allez, allez, ſi vous êtes auſſi bon ami du bon homme Accurſe que vous dites, conſeillez lui de ne pas ſonger à ſoutenir le premier exploit que lui fera donner Monſieur Gaudinot de Liſſencourt Lieutenant General du Préſidial d'Abbeville : mais le voici lui-même, je ſuis ravi

de trouver enſemble les deux perſonnes avec qui j'ai un different.

ACCURSE.

Je ne ſçai pas le different que vous pouvez avoir avec Monſieur, mais quant à moi, je n'eus jamais l'honneur de vous connoître.

LISETTE.

Comme vous dites cela, & ne connoiſſez-vous pas Monſieur Gaudinot ?

ACCURSE.

J'ai eu autre fois en penſion chez moi un fou de ce nom.

LISETTE.

Monſieur le Docteur, parlez mieux des perſonnes de qualité ; quoi qu'il ne ſoit que mon couſin aſſez éloigné, reſpectez un nom que je porte, mais venons au fait, j'ai entre les mains une promeſſe de mariage de Mademoiſelle Angelique.

ACCURSE.

De ma fille ?

LISETTE.

Elle eſt faite au nom de mon couſin, & je l'ai acquiſe moi, par un bon Acte paſſé devant Notaire par lequel je ſuis ſubrogé à ſes droits, actions & hypotheques.

ACCURSE

Vous, Monſieur ?

LISETTE.

Oui, moi.

ACCURSE.

Comment ? & depuis quand eſt-ce qu'on cede, vend & tranſporte des promeſſes de mariage, comme des lettres de change ?

LISETTE.

Voici le fait en deux mots : Je ſuis amoureux, foû de votre fille, j'apprends que vous l'allez marier à un malotru. Le couſin heureuſement pour moi, n'en eſt plus amoureux, & l'eſt devenu à la fureur d'une ſœur que j'ai jolie comme l'amour, jugez-en, elle me reſſemble, elle a un air gaillard, & un petit nez retrouſſé comme moi : Que fais-je pour avoir votre fille malgré vous, malgré vos dents, malgré vos livres, malgré vos loix & vos paragraphes ? je ne ſuis ni fou, ni étourdi, je prens la balle au bond, & ſachant la promeſſe que le couſin avoit, je l'ai troquée contre un bon Contrat de mariage, par lequel je lui donne ma ſœur, avec ma terre de Liſſetencourt.

ACCURSE.

Je défie qu'en tout le Code & le Digeſte,

on trouve une eſpece pareille, & que jamais une échange de cette nature ſoit tombée dans l'imagination d'aucun *Titius* ni *Mævius*.

LISETTE.

Vous me parlez là de plaiſans galopins, je prétens bien auſſi avoir la gloire de l'invention.

ACCURSE.

Vous en ſerez ma foi, pour votre ſœur & pour votre terre. Que dites-vous de ce fou là ?

ALMEDOR.

Ses prétentions ne me paroiſſent pas trop ſolides.

LISETTE *à Almedor*.

Ce ne ſera pas vous qui le jugerez, mon petit écumeur de mer.

ACCURSE.

Nous verrons.

LISETTE.

Eh bien oui, nous verrons, vous ne pouvez me rien reprocher une fois, ſi ce n'eſt que je n'ai pas acheté aſſez cherement votre fille, je ſçai bien que ce n'eſt pas la moitié de ce qu'elle vaut, mais où eſt-elle donc, ma petite maîtreſſe ? faites appeller ma future, vous verrez ſi dès qu'elle me verra elle ne me ſubrogera pas d'elle-même à la paſſion qu'elle a pour mon couſin.

ACCURSE.

Vous me feriez rire avec vos ridicules ſubrogations, ſi je n'àvois pitié de vos diſcours dans la bouche d'un homme qui porte une robe. Il paroît bien que vous n'avez pas été mon écolier, vous ſçauriez que dans tous le droit écrit....

LISETTE.

Vous ne ſcauriez citer que votre Droit, votre Droit, je me moque de tout le Droit moulé & écrit : apprenez que toute ſorte de papiers ſe négocient aujourd'hui, j'ai agioté cette promeſſe ; ainſi j'ai pour moi, l'uſage & la coutume préſente.

ACCURSE.

Je brûlerai mes livres.

LISETTE.

Et moi, je mangerai ma charge & mes terres : allez, allez, cette affaire ne m'embarraſſe guere, &c.

Sc. 11. Act. 3. De la force du ſang de Brueys.

PETIT MAITRE.

Caractere & jargon des Petits Maitres à la mode. Critique du ſiecle.

VALERE *Petit Maître, ou jeune éventé.*
Eh bien Cleon, quelles nouvelles à Paris.

VALERE.

Oh! cent mille, & toutes des plus belles;
Paris eſt raviſſant, & je croi que jamais
Les plaiſirs n'ont été ſi nombreux, ſi parfaits,
Les talens plus féconds, les eſprits plus aimables,
Le goût fait chaque jour des progrés incroiables.
Chaque jour le génie & la diverſité,
Viennent nous enrichir de quelque nouveauté.

CLEON.

Tout vous paroît charmant, c'eſt le ſort de votre âge,
Quelqu'un pourtant m'écrit, & j'en crois ſon ſuffrage.
Que de tout ce qu'on voit on eſt fort ennuyé,
Que les arts, les plaiſirs, les eſprits font pitié,
Qu'il ne nous reſte plus que des ſuperficies,
Des pointes, du jargon, de triſtes faceties;
Et qu'à force d'eſprit & de petits talens,
Dans peu nous pourrions bien n'avoir plus le bon ſens.

Tout eſt colifichet, Ponpon & Parodie.

VALERE.

Le monde comme il eſt, me plaît à la folie.
Les Belles tous les jours vous trompent, on leur rend,
On ſe prend, on ſe quitte aſſez publiquement,
Les Maris ſcavent vivre; & ſur rien ne conteſtent,
Les hommes s'aiment tous, les femmes ſe déteſtent
Mieux que jamais.....

CLEON.

De ce parti,
Qui vous eſt propoſé, ſeriez-vous réfroidi.

VALERE.

Que diroit-on de moi, ſi j'allois à mon âge;
D'un ennuyeux mari jouer le perſonnage?
Ou j'aurois une Prude au ton triſte, excédent,
Une begueule enfin, qui ſeroit mon Pedant;
Ou ſi pour mon malheur ma femme étoit jolie,
Je ſerois le Martyr de ſa coqueterie.
Fuir Paris, ce ſeroit m'égorger de ma main,
Quand je puis m'avancer & faire mon chemin.
Irois-je accompagné d'une femme importune,
Me rouiller dans ma terre & borner ma fortune?
Ma foi ſe marier, à moins qu'on ne ſoit vieux,
Fi!

Fi ! cela me paroît ignoble, crapuleux.

CLEON.

Quand vous étiez ici, l'on disoit ce me semble,
Que vous aimiez Chloé, qu'on vous voioit ensemble.

VALERE.

Je la trouvois gentille, elle me plaisoit fort,
Mais Paris guérit tout, & les absens ont tort.
On m'a mandé souvent qu'elle étoit embellie :
Comment la trouvez-vous ?

CLEON.

Ni laide, ni jolie.
C'est un de ces minois que l'on a vû par tout,
Et dont on ne dit rien.

VALERE.

J'en croi fort votre goût.

CLEON.

Quant à l'esprit, néant, il n'a pas pris la peine,
Jusqu'ici de paroître, & je doute qu'il vienne.
Ce qu'on voit à travers, son petit air boudeur,
C'est qu'elle sera fausse, & qu'elle a de l'humeur.....

VALERE.

Assurément Chloé seroit une beauté,
Que sur ce portrait-là j'en serois peu tenté.

Sc. 7. Act. 2. Du méchant de Gresset.

PETIT MAITRE.

Petit Maître Abbé, ou plutôt Petit Maître sous la figure d'un Abbé, la terre en fourmille. Les gens d'une profession serieuse méritent d'être tournés en ridicule & d'être couverts de confusion lorsqu'ils prennent un exterieur & des airs diametralement opposés à leur état.

ANGELIQUE.

Vous n'avez donc pas dit là bas que je ne voulois pas être au logis, & l'on me laisse monter tout le monde.

LISETTE.

C'est Monsieur l'Abbé Cheurepid, Madame.

L'ABBÉ.

Je me serois donné cet ordre à moi-même, si je croyois que ma présence vous fût importune, Madame.

ANGELIQUE.

Oh pour cela, Monsieur l'Abbé, vous êtes bien persuadé qu'elle fait plaisir, qu'on ne vous voit jamais autant de tems que l'on voudroit, mais quelle métamorphose! Je ne m'étonne pas si je vous ai d'abord méconnu: cette perruque

ſi marronée & ſi poudrée, ce juſte-au-corps violet bleu, la veſte brodée, vous allez à la campagne, apparemment.

L'ABBÉ.

Non pas, Madame.

LA COMTESSE.

Quoi! pour demeurer à Paris, vous vous mettez en habit de chaſſe.

L'ABBÉ.

Ce n'eſt point un habit de chaſſe, Madame.

LISETTE.

Eh! ne voyez-vous pas bien, Madame, que c'eſt ſon habit à bonnes fortunes.

ANGELIQUE.

Vous perdez l'eſprit, Liſette.

L'ABBÉ.

Eh! laiſſez-la dire; Madame, les petites libertés font plaiſir.

LISETTE.

Mais auſſi n'ai-je pas raiſon? il faut être tout un, ou tout autre, Monſieur l'Abbé dans cette équipage n'a l'air, ni d'un beneficier, ni d'un homme d'épée, & il n'y a perſonne qui ne le prenne pour un animal Amphibie.

L'ABBÉ.

Vous voyez par-là, Madame, que je tâche

de m'accommoder à votre goût, & que je m'éloigne autant qu'il m'est possible du petit collet & du manteau.

ANGELIQUE.

Vous ne sçauriez me faire plus de plaisir.

LISETTE.

Ma foi, Madame, le petit colet & le manteau ne gâtent rien, on se répent quelque fois de s'en être défait, & c'est une espece de housse qui fait souvent honneur à ceux qui la portent

L'ABBÉ.

Lisette est franche, Madame, & il seroit à souhaiter pour moi qne vous fussiez aussi sincere

ANGELIQUE.

Vous doutez que je la sois, Monsieur l'Abbé ?

L'ABBÉ.

Vos sentimens sont impénétrables, Madame, on ne sçait jamais comme on est avec vous.

ANGELIQUE.

Est-il si difficile de vous en appercevoir, & ne voyez-vous pas que vous y êtes aussi bien qu'une personne de votre caractere y doit être?

L'ABBÉ.

Une personne de mon caractere ! ah! Madame, je n'ai point encore de caractere.

LISETTE.

C'eſt un jeune enfant qui ne ſçait à quoi ſe déterminer.

L'ABBÉ.

Oui, Madame, j'attens vos réſolutions pour prendre les miennes, expliquez-vous, je vous prie, vous ne me dites mot, mes beaux yeux, ma belle Reine.

LISETTE.

Monſieur l'Abbé a raiſon, Madame, reprendra-t'il la houſſe ? voulez-vous qu'il ſe faſſe Mouſquetaire ? il ne tient qu'à vous d'arracher un cœur à la moleſſe & de donner un guerrier de plus à l'Etat.

ANGELIQUE.

Ah ! les belles malines.

LISETTE.

Que je les voye de près, Monſieur l'Abbé ; je vous prie.

L'ABBÉ.

Elles ſont aſſez bien choiſies.

ANGELIQUE.

Ah! Ciel!

L'ABBÉ.

Qu'avez-vous ?

ANGELIQUE.

Ah ! je n'en puis plus, un fauteuil.

L'ABBÉ.

Ma belle Reine !

ANGELIQUE.

Un fauteuil, je me meurs, ah! ah!

LISETTE.

Madame, quel mal imprévu !

ANGELIQUE.

Eloignez-vous de moi, Monſieur l'Abbé, vous avez des odeurs, ah!

L'ABBÉ.

Ce n'eſt que de la poudre de Chipre, Madame.

ANGELIQUE.

Et c'eſt un poiſon qui me fait mourir. Sortez, d'ici, je vous prie, ah!

L'ABBÉ.

Mais il me ſemble que....

LISETTE.

Eh! les vilains Abbés, avec leur poudre, ils en portent exprès pour donner des vapeurs aux Dames.

L'ABBÉ.

Mais vraiment, j'en ai toujours & ce n'eſt que d'aujourd'hui que Madame m'en fait reproches, je m'étonne pour moi......

LISETTE.

Le beau ſujet d'étonnement ! les femmes ſont capricieuſes, ne faut-il pas que leurs vapeurs le ſoient auſſi.

ANGELIQUE.

Ah ! me voilà malade pour quinze jours. Ah ! Monſieur l'Abbé, vous êtes un cruel homme, & ſortez encore une fois, ſi vous m'aimez.

L'ABBÉ.

Mes beaux yeux, je ſuis au déſeſpoir.

LISETTE.

Eh ! ſortez, vous vous déſeſpererez dans la ruë.

LISETTE.

Sans cela, nons aillions peut-être ſçavoir les ſentimens qu'elle a pour vous.

L'ABBÉ.

Voilà un accident qui me paſſe.

ANGELIQUE.

Ah ! ah !.

LISETTE.

Eh ſortez donc, vous empeſtez cet appartement, voulez-vous donner des vapeurs à tout le monde ? Ah ! ah !

L'ABBÉ.

La maudite poudre ! je n'en mettrai de ma vie.

LISETTE.

Vous ferez fort bien. Adieu, allez prendre l'air dans la plaine.

ANGELIQUE.

Eſt il parti?

LISETTE.

Oui, Madame.

ANGELIQUE.

Va t'en le dire à Cydaliſe.

LISETTE.

Ah! ah! & les vapeurs! ſont-elles paſſées?

ANGELIQUE.

Les vapeurs! ah! que tu es bonne! eſt-ce que je ſuis ſujete aux vapeurs, & m'en a tu jamais vû?

LISETTE.

Quoi! la poudre de Chipre....

ANGELIQUE.

Il falloit ſe débarraſſer de cet importun, l'idée des vapeurs m'eſt venue, je m'en ſuis ſervie,

LISETTE.

La jolie choſe que l'eſprit d'une femme?

De l'Eté des Coquettes de Dancourt. Sc. 11.

PRECIEUSE.

Filles qui font les précieuſes.

La précioſité eſt de tous les tems, elle ne fait que changer de jargon. Du tems de Moliere, les Précieuſes parloient ſur le ton de la Scene ſuivante; de notre tems ce ne ſont plus les mêmes termes, mais le fond du caractere eſt le même en certaines femmes.

GORGIBUS.

Dites-moi un peu, ce que vous avez fait à ces Meſſieurs que je les vois ſortir avec tant de froideur, ne vous avois-je pas commandé de les recevoir comme des perſonnes que je voulois vous donner pour maris?

MADELON.

Et quelle eſtime, mon Pere, voulez-vous que nous faſſions du procedé irrégulier de ces gens-là?

CATHOS.

Le moyen mon oncle, qu'une fille un peu raiſonnable ſe pût accommder de leur perſonne?

GORGIBUS.

Et qu'y trouvez-vous à redire?

MADELON.

La belle galanterie que la leur! quoi débuter d'abord par le mariage?

GORGIBUS.

N'eſt-ce pas un procedé dont vous avez ſujet de vous louer toutes deux auſſi bien que moi? Eſt-il rien de plus obligeant que cela? & ce lien ſacré où ils aſpirent, n'eſt-il pas un témoignage de l'honneteté de leurs intentions?

MADELON.

Ah! mon pere, ce que vous dites la, eſt du dernier bourgeois, cela me fait honte de vous ouir parler de la ſorte, & vous devriez un peu prendre le bel air des choſes.

GORGIBUS.

Je n'ai que faire ni d'air, ni de chanſon, je te dis que le mariage eſt une choſe ſacrée, que c'eſt faire en honnêtes gens que de débuter par là,

CATHOS.

Mon Dieu, que ſi tout le monde vous reſſembloit, un Roman ſeroit bientôt fini! la belle choſe que ce ſeroit ſi d'abord Cirus épouſoit Mandane, & qu'Aronce de plein pied fut marié à Clelie.

GORGIBUS.

Je penſe que vous êtes folles toutes deux, & je ne puis rien comprendre à ce Baragoüin. Cathos & vous, Madelon.....

MADELON.

Eh ! de grace, mon pere, défaites-vous de ces noms étranges & nous appellez autrement.

GORGIBUS.

Comment, ces noms étranges ? ne ſont-ce pas vos noms de Batême ?

MADELON.

Mon Dieu, que vous êtes vulgaire ! pour moi, un de mes étonnemens, c'eſt que vous ayez pu faire une fille ſi ſpirituelle que moi, a t'on jamais parlé dans le beau ſtile de Cathos & de Madelon, & ne m'avoüez-vous pas que ce ſeroit aſſez d'un de ces noms pour décrier le plus beau Roman du monde ?

CATHOS.

Il eſt vrai, mon oncle, qu'une oreille un peu délicate pâtit ſérieuſement à entendre prononcer ces mot là, & le nom de Polixene que ma couſine a choiſi, & celui d'Aminthe que je me ſuis donnée ont une grace dont il faut que vous demeuriez d'accord.

GORGIBUS.

Il n'en faut point douter, elles ſont achevées, encore un coup, je n'entends rien à toutes ces balivernes, je me laſſe de vous avoir ſur les bras, & la garde de deux filles eſt une charge un peu trop péſante pour un homme de mon âge, ou vous ſerez mariées toutes deux, avant qu'il ſoit peu, ou ma foi vous ſerez Religieuſes, j'en fais un bon ſerment. *Il ſort.*

CATHOS.

Mon Dieu, ma chere, que ton pere a la forme enfoncée dans la matiere, que ſon intelligence eſt épaiſſe, & qu'il fait ſombre dans ſon ame!

MADELON.

Que veux-tu? ma chere, j'en ſuis en confuſion pour lui, j'ai peine à me perſuader que je puiſſe être véritablement ſa fille, & je croi que quelque avanture un jour me viendra développer une naiſſance plus illuſtre.

MAROTE *ſuivante.*

Voilà un Laquais qui demande ſi vous êtes au logis, & dit que le Marquis de Maſcarille ſon Maître vous veut venir voir.

MADELON.

Ah! ma chere, un Marquis! un Marquis!

oui, allez dire qu'on nous peut voir, c'eſt ſans doute, un bel eſprit qui aura ouï parler de nous.

CATHOS.

Aſſurément, ma chere, il faut le recevoir dans cette ſale plutôt qu'en notre chambre : ajuſtons un peu nos cheveux & ſoutenons notre réputation, vîte, apportez-nous ici le Conſeiller des graces.

MAROTTE.

Par ma foi, je ne ſçai point qu'elle bête c'eſt là ; il faut parler chrétien, ſi vous voulez que je vous entende.

CATHOS.

Apportez-nous le miroir, ignorante, que vous êtes, & gardez-vous bien d'en ſalir la glace par la communication de votre viſage.

MASCARILLE *après avoir ſalué.*

Meſdames, vous ſerez ſurpriſes ſans doute, de l'audace de ma viſite, mais votre réputation vous attire cette méchante affaire, & le mérite a pour moi des charmes ſi puiſſans, que je cours par tout après lui.

MADELON.

Si vous pourſuivez le mérite, ce n'eſt pas ſur nos terres que vous devez chaſſer.

CATHOS.

Pour voir chez nous le mérite, il a fallu que vous l'y ayez amené.

MASCARILLE.

Ah ! je m'inſcris en faux contre vos paroles, la renommée accuſe en contant ce que vous valez, & vous allez faire pic, repic & capot tout ce qu'il y a de galant dans Paris.

CATHOS.

Mais de grace, Monſieur, ne ſoyez point inexorable à ce fauteuil qui vous tend les bras, contentez un peu l'envie qu'il a de vous embraſſer.

MASCARILLE *après s'être ajuſté.*

Eh bien, Meſdames, que dites-vous de Paris ?

MADELON.

Hélas ! qu'en pourrions-nous dire ? il faudroit être l'antipode de la raiſon pour ne pas confeſſer que Paris eſt le grand bureau des merveilles, le centre du bon goût, le bel eſprit de la galanterie.

MASCARILLE.

Pour moi, je tiens, que hors de Paris il n'y a point de ſalut pour les honnêtes gens, il y fait un peu crotté, mais nous avons la chaiſe.

MADELON.

Il eſt vrai que la chaiſe eſt un retranchement merveilleux contre les inſultes de la bouë, & du mauvais tems.

MASCARILLE.

Vous recevez beaucoup de viſites ? quel bel eſprit eſt des vôtres ?

MADELON.

Hélas ! nous ne ſommes pas encore connuës ; mais nous ſommes en paſſe de l'être.

MASCARILLE.

C'eſt moi qui ferai votre affaire mieux que perſonne, & je puis dire que je ne me leve jamais ſans une demi-douzaine de beaux eſprits, & je vous promets qu'il ne ſe fera pas un bout de vers dans Paris que vous ne ſachiez par cœur avant tous les autres, je m'en eſcrime un peu quand je veux, vous verrez courir de ma façon dans les ruelles de Paris deux cens chanſons, autant de ſonnets, quatre cens épigrammes & plus de mille madrigaux, ſans conter les énigmes & les portraits.

MADELON.

Je vous avoue que je ſuis furieuſement pour les portraits, je ne vois rien de ſi galant que cela.

CATHOS.

Pour moi, j'aime terriblement les énigmes.

MASCARILLE.

Cela exerce l'eſprit, & j'en ai fait quatre encore ce matin que je vous donnerai à deviner.

MADELON.

Les madrigaux ſont agréables quand ils ſont bien tournés.

MASCARILLE.

C'eſt mon talent particulier, & je travaille à mettre en madrigaux toute l'hiſtoire Romaine.

MADELON.

Cela ſera du dernier beau, j'en retiens un exemplaire au moins, ſi vous le faites imprimer.

MASCARILLE.

Je vous en promets à chacune un, & des mieux reliés, cela eſt au deſſous de ma condition, mais je le fais ſeulement pour donner à gagner aux Libraires qui me perſécutent.

MADELON.

Je m'imagine que le plaiſir eſt grand de ſe voir imprimé.

MASCARILLE.

Sans doute, mais à propos, il faut que je

vous dise un impromptu que je fis hier chez une Duchesse de mes amies, que je fus visiter; car je suis diablement fort sur les impromptus.

CATHOS.

L'impromptu est justement la pierre de touche de l'esprit.

MASCARILLE.

Ecoutez donc.

MADELON.

Nous y sommes de toutes nos oreilles.

MASCARILLE.

Oh oh, je n'y prenois pas garde,
Tandis que sans songer à mal je vous regarde;
Votre œil en tapinois me dérobe mon cœur,
Au voleur, au voleur, au voleur, au voleur.

CATHOS.

Ah! mon Dieu, voilà qui est poussé dans le dernier galant.

MASCARILLE.

Tout ce que je fais a l'air Cavalier, cela ne sent point le Pédant.

MADELON.

Il en est éloigné de plus de deux mille lieux.

MASCARILLE.

Avez-vous remarqué ce commencement?

Oh! *oh*! voilà qui eſt à l'extraordinaire. *Oh*! *oh*! comme un homme qui s'aviſe tout d'un coup. *Oh*! *oh*! la ſurpriſe *oh*! *oh*!

MADELON.

Oui, je trouve ce *oh oh*, admirable.

MASCARILLE.

Il ſemble que cela ne ſoit rien.

CATHOS.

Ah! mon Dieu, que dîtes-vous là? ce ſont de ces ſortes de choſes qui ne ſe peuvent payer.

MADELON.

Sans doute, & j'aimerois mieux faire ce *oh*, *oh*, qu'un Poëme Epique.

MASCARILLE.

Tu Dieu, vous avez le goût bon, tout ce que je fais me vient naturellement, c'eſt ſans étude.

MADELON.

La nature vous a traité en vraie mere paſſionnée, & vous en êtes l'enfant gâté.

MASCARILLE.

Aquoi donc paſſez-vous le tems?

CATHOS.

A rien du tout, nous avons été juſqu'ici dans un jeûne effroiable de divertiſſemens.

MASCARILLE.

Je m'offre de vous mener un de ces jours à la Comédie; si vous voulez, c'est une piece nouvelle.

MADELON.

Cela n'est pas de refus.

MASCARILLE.

Mais je vous demande d'applaudir comme il faut quand nous serons là, car je me suis engagé de faire valoir la piece & l'auteur m'en est venu prier ce matin; quand j'ai promis à quelque Poëte, je crie toujours, voilà qui est beau, avant que les chandelles soient allumées.

Des Precieuses ridicules de Moliere.



Caractere d'un Provincial qui ne se pique d'aucune sorte de politesse : Sa surprise en arrivant à Paris.

L'humeur bourruë & l'impolitesse se contractent dans les genres de vie où l'on n'a aucune occasion de s'exercer à la politesse: une trop grande solitude, ou bien une vie campagnarde que l'on passe à boire, à chasser & à battre des paysans, contribuent beaucoup à rendre un homme sauvage & grossier.

VALENTIN.

A la fin vous voilà, Monsieur, depuis long-tems;
Pour tenir ma parole, ici je vous attends.

MENECHME.

Oui, vraiment, me voilà, mais j'ai cru de ma vie,
Ne pouvoir arriver à votre hôtellerie.
Quel pays! quel enfer! j'ai fait cent mille tours,
Je n'ai jamais couru tant de risque en mes jours.
On ne peut faire un pas que l'on ne trouve un piege,
Partout quelque filou m'investit & m'assiege.
Là l'épée à la main, des Archers malfaisans,

Conduisant leur caprice, insultent les passans.
Un Fiacre me couvrant d'un déluge de bouë,
Contre le mur voisin m'écrase de sa rouë.
Et voulant me sauver, des porteurs inhumains,
De leur maudit bâton me donnent dans les reins.
Quel bruit confus! quel cris! je croi qu'en cette Ville,
Le Diable a pour jamais élu son domicile.

VALENTIN.

Oh, Paris est un lieu de tumulte & d'éclat.

MENECHME.

Comment, j'aimerois mieux cent fois être au Sabat,
Un bois plein de voleurs est plus sûr; ma valise
Contre la foi publique en arrivant m'est prise.
On la change en un autre, où ce qui fut dedans,
A le bien estimer ne vaut pas quinze francs.
Des billets doux de femmes y sont pour toute hardes.

VALENTIN.

Il faut en ce pays être un peu sur ses gardes.

MENECHME.

Je ne le voi que trop, suffit, ce coup de main,

Me rendra déſormais plus alerte & plus fin.
Heureuſement encor, laiſſant ma malle au coche,
J'ai mis fort prudemment mon argent dans ma poche.

VALENTIN.

En toute occaſion on voit les gens d'eſprit,
Je vous ai dans ce lieu fait préparer un lit
Dans un appartement fort propre & fort tranquille.
Comptez-vous de reſter long-tems en cette Ville ?

MENECHME.

Le moins que je pourrai, je n'ai pas trop ſujet,
De me louer fort d'elle & d'être ſatisfait.
Je viens m'y marier.

VALENTIN.

C'eſt pourtant une affaire,
Que l'on ne conclut pas en un jour ordinaire.

MENECHME.

J'y viens pour prendre auſſi ſoixante mille écus,
Qu'un oncle que j'avois & qu'enfin je n'ai plus,
Attendu qu'il eſt mort, par grace ſinguliere,
M'a laiſſé depuis peu comme ſon légataire.

VALENTIN.

Tout eſt-il pour vous ſeul, Monſieur?

MENECHME.

Assurément,
La guerre m'a défait d'un frere heureusement.
Depuis près de vingt ans à la fleur de son âge,
Il a de l'autre monde entrepris le voyage.
Et n'est pas revenu.

VALENTIN.

Le Ciel lui fasse paix;
Et dans tous vos desseins vous donne un plein succès.

Sc. 2. Act. 2. Des Menechmes de Regnard.

Propos du même à la personne qu'il devoit épouser.

Madame, on m'a vanté par écrit vos appas,
J'en suis assez content, mais j'en fais peu de cas.
Quand l'esprit ne va pas de pair avec les charmes,
C'est à vous là-dessus à guérir mes allarmes.

ISABELLE *qui le prend pour le Chevalier Menechme, à cause de la parfaite ressemblance,*

Je ne le connois plus, son esprit s'est troublé.

MENECHME.

J'aime les gens d'esprit plus que personne en France,

J'en ai du plus brillant & le tout ſans ſcience;
Je trouve que l'étude eſt le parfait moyen ;
De gâter la jeuneſſe, & n'eſt utile à rien.
Auſſi je n'ai jamais mis le nez dans un livre ;
Et quand un Gentilhomme en commençant
à vivre,
Sçait tirer en volant, boire & ſigner ſon nom,
Il eſt auſſi ſçavant que deffunt Ciceron.

DEMOPHON.

Prendrez-vous une charge à la Cour, à l'armée ?

MENECHME

Mon ame dans ce choix eſt indéterminée.
La Cour auroit pour moi d'aſſez puiſſans appas,
Si la ſujetion ne me fatiguoit pas.
La guerre me feroit d'ailleur aſſez d'envie,
Si les gens bien verſés en l'art d'aſtrologie.
Ne m'avoient aſſuré que je vivrai cent ans.
Or comme les guerriers vont peu juſqu'à ce
tems,
Quoi que mon nom fameux pût voler dans
l'Europe,
Je veux ſi je le puis remplir mon horoſcope.
Oh, j'aime à vivre, moi.

VALENTIN.

Vous êtes de bon ſens.

ISABELLE,

ISABELLE *bas.*

Quel diſcours? quel travers? eſt-ce lui que j'entens?

MENECHME.

Qu'avez-vous, s'il vous plaît? vous paroiſſez ſurpriſe,
Comme ſi je diſois ici quelque ſottiſe.
Vous avez bien la mine & ſoit dit entre nous,
De faire peu de cas des leçons d'un époux.

ISABELLE.

Je ſçais à quel devoir l'état de femme engage.

MENECHME.

Juſqu'ici je vous crois & vertueuſe & ſage,
Plaît-il, qu'en dites-vous?

DEMOPHON.

Monſieur, ne craignez rien,
Iſabelle toujours doit ſe porter au bien.

DEMOPHON *à part.*

Mon gendre avoit d'abord de plus belles manieres.

MENECHME.

Les filles n'aiment pas des hommes ſi ſinceres,

VALENTIN.

Vous ne les flattez pas.

MENECHME.

Oh, parbleu je ſuis franc,

Femme, maitresse, ami, tout m'est indifferent,
Je ne me contrains pas, & dis ce que je pense.

De Menechme. Sc. 7. 8. Act. 3.

RICHARD.

Caractere d'un homme enorgueilli de ses richesses vis-à-vis d'un frere qui n'a point de bien.

Les richesses donnent souvent une sotte hauteur & elles étouffent quelque fois jusqu'aux sentimens d'humanité.

PICARD *Domestique.*

Un Monsieur appellé Lisimon
Vient d'entrer & me suit.

ARISTE.

Qu'entens-je? quoi mon pere!

PICARD.

A ce qu'il dit au moins.

ARISTE *à part.*

Ciel!

GERONTE.

Mon vieux fou de frere!
Ah! nous voilà fort bien.

ARISTE.

Mon oncle s'il vous plaît,

Ne le maltraitez point.

GERONTE.

Comment ? quel interêt
Y prenez-vous ?

ARISTE.

Tout franc, la demande eſt fort bonne,
Celui de reſpecter & d'aimer ſa perſonne.

LISIMON *embraſſant Ariſte.*

Ah ! mon fils, quel plaiſir je ſens de vous revoir !

ARISTE.

Vous m'avez prévenu, j'allois vous recevoir.

GERONTE *à Liſimon.*

Eh bien, que voulez-vous ?

LISIMON.

Il m'eſt permis je penſe,
De venir voir mon fils.

GERONTE.

Eh l'on vous en diſpenſe.
A Ariſte.
Il ne vient de ſi loin que pour vous preſſurer.

ARISTE *à Geronte.*

Sa viſite en tout tems ne peut que m'honnorer.
Pouvez-vous à ce point mortifier un frere ?
Vous me percez le cœur, ſongez qu'il eſt mon pere.
Qui bien qu'il m'ait trouvé bon fils juſqu'aujourd'hui,

Je ne pourrai jamais m'acquiter envers lui.

LISIMON.

Je reconnois mon frere & mon fils tout
enſemble,
Que le Ciel vous béniſſe, & puiſqu'il nous
raſſemble,
Mon fils, de ce bonheur je veux me réjoüir,
Sans que ſa dureté m'empêche d'en jouir.

GERONTE *à Liſimon.*

Vos benedictions ſeront ſon ſeul partage.

ARISTE *à Geronte.*

J'en fais bien plus de cas que de votre héritage.
Mon oncle à ſon égard ſoyez plus circonſpect,
Ou bien vous me verrez vous manquer de
reſpect.

GERONTE.

Philoſophe imbécille! un pere d'ordinaire,
A ſon fils tout au moins, fournit le néceſſaire.
Ici tout au rebours; le fils depuis dix ans.....

LISIMON.

Je ſuis plus glorieux de vivre à ſes dépens,
Que s'il vivoit aux miens: oui, ma vive ten-
dreſſe,
Se complaît à le voir l'appui de ma vieilleſſe:
Sentimens inconnus à votre mauvais cœur.

GERONTE.

Mais qui vous a rendu si pauvre?

LISIMON.

Mon honneur.

GERONTE.

Jargon qu'on n'entend point, quoi qu'il frappe
l'oreille.

LISIMON.

Mais celui du profit vous frape & vous réveille.

GERONTE.

Avant le point du jour.

LISIMON.

Moi dans ma pauvreté,
J'ai songé qui j'étois & me suis respecté,
Des malheurs imprévus ont causé ma ruine,
Sans me faire oublier une noble origine.
Mais vous, vous avez fait devenu financier,
D'un pauvre Gentilhomme un riche roturier.

GERONTE.

Ah! vous voilà bien gras, avec votre chimere;
Pour vous le roturier fait l'office de pere.
A ce fils bien-aimé vous ne laisserez rien;
Et moi je le marie & lui laisse un gros bien!
Blesserai-je par là votre délicatesse?

LISIMON.

Non, l'action est belle & vous rend la Noblesse.

Sc. 12. & 13. Act. 3. Philosophe marié de Destouche.

MEME CARACTERE.

Et mêmes Perſonnages.

GERONTE.

Vous moquez-vous de moi, vous lever au deſſert,
Et pour me planter là, ſortir l'un après l'autre ?
* Si vous étiez mon fils.... * Mais morbleu c'eſt le vôtre,
Il vous reſſemble en tout, & j'en ſuis bien fâché.

LISIMON.

Le terme eſt un peu rude.

GERONTE.

Oh ! puiſqu'il eſt lâché.
Je ne m'en dédis point.

LISIMON.

Soit : nous étions enſemble
Pour voir.....

GERONTE.

Eſt-ce ma faute, moi, s'il vous reſſemble ?

LISIMON.

Non, c'eſt la mienne, il faut...,

* *A Ariſte.*
* *A Liſimon.*

GERONTE.

Il faut qu'il ſoit poli
Et qu'il m'imite, moi.

LISIMON.

Sans doute.

GERONTE *à Ariſte.*

Eſt-il joli,
Quand on traite quelqu'un de s'ennuyer à table.
D'en ſortir le premier &....

ARISTE.

Je ſuis excuſable,
Car.....

GERONTE.

Expoſer un oncle, un oncle tel que moi,
A s'ennuyer tout ſeul.

LISIMON.

Il a tort.

GERONTE.

Quand je boi,
Je veux qu'on me ſeconde, ou bien je boi de rage.

LISIMON.

Mon frere, nous parlions de notre mariage.

GERONTE.

A demain mon neveu, ſinon desherité.

ARISTE.

Mais différez du moins.

GERONTE.

Le ſort en eſt jetté.

LISIMON.

Sommes-nous ſi preſſés ?

GERONTE.

Oh ! la lenteur m'aſſomme.

Veut-on ? ne veut-on pas ?

ARISTE *à part.*

Quel inſuportable homme !

LISIMON.

Attendez.

GERONTE.

Une fois, deux fois, la voulez-vous ?

LISIMON.

Ne lui donner qu'un jour !. mais ſi ſa fantaiſie ?

GERONTE.

Je lui donne huit jours par pure courtoiſie.

ARISTE.

Ah ! le terme eſt trop court.

LISIMON.

Mais il faut l'accepter,

Et pour vous faire aimer, tâcher d'en profiter.

GERONTE.

A huit jours, donc la noce.

ARISTE.

A huit jours.

GERONTE

Sans remiſe,

Ou je vous ferai cher payer cette ſottiſe.

Adieu.

Du Philoſophe marié. Sc. 3. Act. 4.

GERONTE *vient d'apprendre qu'Ariſte ſon neveu eſt marié, & qu'ainſi le projet du mariage qu'il avoit propoſé eſt rompu.*

GERONTE.

Oh le grand Philoſophe! oh le beau mariage,
Où ſe cache-t'il donc ce raiſonneur ſi ſage?
Qui n'impoſe jamais par ſes opinions,
Et qui ne veut parler que par ſes actions?
Ah! vraiment l'imbecille en a fait une belle.

LISIMON.

Eh! mon frere!

FINETTE *à Celiante.*

Il me fait une frayeur mortelle

CELIANTE.

Je m'en vais lui répondre.

DAMON *la retenant.*

Eh ne l'irritez pas;
De ſang froid laiſſons lui faire tout ſon fracas

GERONTE.

Qu'il s'exhale en douceurs auprès de ſa Melite,
Mais qu'il ſache, morbleu, que je le desherite.
Avec ma belle-fille, on aura tout mon bien.

LISIMON.

Quoi ce neveu ſi cher.....

GERONTE.

Ce neveu n'aura rien.

LISIMON

Mais.....

GERONTE.

Il mourra de faim, j'ai fait ſon horoſcope,
Et je veux qu'il enrage avec ſa Penelope,
A moins qu'il ne la livre à mon reſſentiment.

LISIMON.

Ah! ne vous flattez point de ſon conſentement.

GERONTE.

L'affaire eſt entamée, il faut qu'il me le donne.
Mais je crois que voici * juſtement la perſonne.
Dont la beauté maudite a ſéduit mon neveu.

FINETTE.

Madame il vient à vous.

CELIANTE.

Vous allez voir beau jeu.

DAMON.

Gardez-vous de l'aigrir.

CELIANTE.

Mon Dieu, laiſſez-moi faire,
Je m'en vais en deux mots accommoder l'affaire.

* *Il prend Celiante pour Melite.*

DAMON.

Ou plûtôt la gâter.

GERONTE *à part.*

Ah! ma belle est-ce vous?
Dont mon sot de neveu prétend être l'époux?

CÉLIANTE.

Et quand cela seroit, qu'y trouvez-vous à dire?

FINETTE *à part.*

L'entretien sera vif & je m'apprête à rire.

GERONTE.

Mais je n'y trouve-moi, qu'une difficulté,
Le mariage est nul de toute nullité.

CELIANTE.

Je soutiens qu'il est bon, & bon par excellence,
Et qu'il n'y manque pas la moindre circonstance.

FINETTE.

On n'a rien oublié.

GERONTE.

Que mon consentement,
Et celui de mon frere.

CELIANTE.

On s'en passe aisément,
Comme vous le voyez.

GERONTE *à Lisimon.*

Tubleu quelle commere!

CELIANTE *à Lisimon.*

Apparamment, Monsieur, vous êtes le beau-
pere.

LISIMON.

Je suis pere d'Ariste.

CELIANTE.

Ayez la fermeté,
De vous servir ici de votre autorité.
Si j'en crois votre fils, vous êtes homme sage,
Qui loin de chicanner sur un bon mariage,
Signerez au Contrat, sans vous faire prier.

à Geronte.

Pour vous, il vous sied bien, mon petit Finan-
cier,
Fier d'un bien mal acquis, de blâmer l'alliance
D'une fille d'honneur & d'illustre naissance.
Oh bien, tenez de moi pour un fait assuré,
Que vous vous en devez croire fort honoré;
Que c'est risquer beaucoup, qu'insulter ma fa-
mille,
Et qu'on vaut mieux cent fois que votre belle-
fille.

GERONTE *à Lisimon.*

C'est donc là cet esprit sage, modeste & doux
Qui devoit tout d'abord desarmer mon cour-
roux?

LISIMON.

Mon fils me l'avoit dit, mais quelle est ma
surprise ?
Je crois que notre sage a fait une sottise.

DAMON *à Celiante.*

J'ai prevu cet effet de votre emportement,
Messieurs * vous vous trompez, écoutez un
moment.

GERONTE.

Je n'écoute plus rien, je suis trop en colere,
J'aurois été peut-être aussi sot que mon frere;
Mais puisqu'on m'ose encor traiter de la façon,
Un bon procès, morbleu, va m'en faire raison.
Allons, malgré ce fils que vous croyez si sage,
Je prétends qu'un Arrêt casse le mariage.

ARISTE, *qui arrive.*

Casser mon mariage, avoir un tel dessein,
C'est vouloir me plonger un poignard dans le
sein &c.

Philos. marié, Sc. 7. & 8. du 5. Acte

On débrouille ensuite ce qui causoit l'erreur où étoit Geronte & Lisimon qui prenoient Celiante pour Melite ; celle-ci arrive, & par son air de douceur vient à bout de fléchir & d'attendrir Geronte qui consent au mariage ; ce qui fait le dénoüement.

* *Ils veulent sortir.*

ROBIN.

Jeune Robin fier & pédant. Divers traits qui le caracterisent : la vanité tire parti de tout. Les honneurs accordés à certaines Charges ne constituent pas le mérite de celui qui en est revêtu. Personne n'ignore cette vérité. Cependant ces mêmes honneurs enflent tellement l'orgüeil de plusieurs, qu'ils prennent un langage & un ton different, comme pour avertir qu'ils veulent être respectés.

MARTHE *suivante.*

Oui, ce Monsieur de Fierenfat
Tout fier de sa Magistrature,
Me semble avoir un procedé bien plat.
Adolescent qui s'érige en barbon,
Jeune écolier, qui vous parle en Caton,
Est à mon sens un animal bernable,
Et j'aime mieux l'air fou que l'air capable.
J'aime à mater cette fatuité,
Et l'air pedant dont il est encrouté.
Depuis qu'il est un petit Président,
On voit qu'il est gonflé d'impertinence;
Sa gravité marche & parle en cadence.

J'épouferois plutôt un vieux Soldat
Qui jure, boit, bat fa femme & qui l'aime,
Qu'un fat en robe enyvré de lui-même.
Qui d'un ton grave & d'un air de pédant,
Semble juger fa femme en lui parlant;
Qui comme un Paon dans lui-même fe mire,
Sous fon rabat fe rengorge & s'admire,
Et plus avare encor que fuffifant,
Voudroit vous plaire en comptant fon argent.

Propos que ce Robin dont on vient de parler tient à fa future.

FIERENFAT.

. . . Un fi beau mariage.
Doit vous plaire beaucoup,
Surcroit de bien eft l'ame d'un ménage,
Fortune, honnneurs & dignités, je croi
Abondamment fe trouvent avec moi,
Et vous aurez dans la Ville à la ronde
L'honneur du pas fur les gens du beau monde;
C'eft un plaifir bien flatteur que cela,
Vous entendrez murmurer : *La voilà.*
En vérité quand j'examine au large
Mon rang, mon bien, tous les droits de ma charge,

Les agrémens que dans le monde j'ai,
Les droits d'aîneſſe où je ſuis ſubrogé;
Je vous en fais mon compliment, Madame.

MARTHE *Suivante.*

Moi, je la plains, c'eſt une choſe infâme
Que vous mêliez dans tous vos entretiens,
Vos qualités, votre rang & vos biens.
Etre tout à la fois & Midas & Narciſſe,
Enflé d'orgueil & pincé d'avarice;
Lorgner ſans ceſſe avec un air content
Et ſa perſonne & ſon argent comptant;
Etre en rabat un petit Maître avare,
C'eſt un excès de ridicule rare.
Un jeune fat paſſe encor, mais ma foi,
Un jeune avare eſt un monſtre pour moi,

FIERENFAT.

Ce n'eſt pas vous, probablement, ma mie,
A qui mon pere aujourd'hui me marie,
C'eſt a Madame, ainſi donc, s'il vous plaît,
Prenez à nous un peu moins d'intérêt,
Le ſilence eſt votre fait. (*à Liſe*) Vous, Madame,
Qui dans une heure ou deux ſerez ma femme,
Avant la nuit vous aurez la bonté
De me chaſſer ce Cadet effronté
Qui ſous le nom d'une fille ſuivante

Donne carriere à ſa langue impudente.
Je ne ſuis pas un Préſident pour rien,
Et nous pourrions l'enfermer pour ſon bien.

MARTHE *à Liſe.*

Defendez-moi, parlez lui, parlez ferme,
Je ſuis à vous; empêchez qu'on m'enferme
Il pourroit bien vous enfermer auſſi.

LISE.

J'augure mal déja de tout ceci.

Sc. du 1. Act. de l'Enfant Prodigue de Voltaire.

MEME CARACTERE.

Robin réüniſſant la qualité de mari à celle de Magiſtrat. Portrait de ſa morgue & de ſa pédanterie.

C'eſt une Suivante qui parle.

Celui qui régle tout eſt homme d'importance;
Homme d'un grand crédit. C'eſt un Préſident d'Aix.
Mais un Préſident fait comme ils ne ſont plus faits.
Morgue de Magiſtrat, rebarbatif, ſevere,
Qui ne dément jamais ſon grave caractére,
Et regulier.... Je fus bien étonné un ſoir
De le voir arriver en poſte en manteau noir,

Le fat, pardon du mot, mais je ſuis en colere,
De la fatuité qu'il a dans cette affaire
Comme en toute autre : un air, un ton d'autorité
Avec une foibleſſe, une timidité,
Lorſque voulant ſur tout préſider, il décide,
Sa prude Préſidente en ſecret le préſide.
C'eſt par elle qu'il fait ce mariage-ci,
Et domine par tout hors chez lui : c'eſt ainſi
Que tout homme qui prend une prude pour femme
Devient un ſot Monſieur, gouverné par Madame.

VALERE.

Et voilà l'aſcendant qui nous perd aujourd'hui,
Comme il l'a ſur ſa ſœur, ſa femme l'a ſur lui.

LA SUIVANTE.

Juſtement. Pour finir hier ce mariage
Ce Préſident tenoit à ſa femme un langage
Marital, mais pourtant poliment abſolu ;
Car il ne veut jamais qu'après qu'elle a voulu.
Elle de ſon côté veut avec politeſſe.
C'eſt par ſoumiſſion qu'elle ſe rend maitreſſe,
Sitôt qu'elle lui fait humblement entrevoir
Qu'elle voudroit, d'abord c'eſt lui qui croit vouloir.

Sc. 2. Act 1. du mariage fait & rompu de Dufreny.

THEATRE.

Rolle que joüent certains Petits-Maîtres aux Spectacles: leur maniere de décider sur les Pieces: Critique des mœurs du Siecle.

Dans le Prologue de la fausse Antipathie, le Génie de la Comédie parle ainsi à un Petit Maître.

LE GENIE.

Aimez-vous la Comédie ?

LE PETIT-MAITRE.

Oui quand elle est meublée.

LE GENIE.

Qui vous la fait aimer ?

LE PETIT-MAITRE.

Le monde & l'assemblée.

LE GENIE.

Mais.....

LE PETIT MAITRE.

Le monde se cherche, & je le cherche aussi.

LE GENIE.

C'est là tout ce qui peut vous attirer ici ?

LE PETIT MAITRE,

Oui, l'affluence est tout ce qui m'est nécessaire,

Je jette en arrivant un coup d'œil circulaire.
Nous ne valons qu'autant que nous nous faisons voir ;
Si quelque femme d'importance,
Fiere d'être à la Cour un peu sur le trotoir
Veut éluder ma révérence.
Je me fais un plaisir d'abaisser son orgüeil
Jusqu'à me saluer : je fais la guerre à l'œil,
Je la tiens en arrêt & je m'opiniâtre
Tant qu'au milieu d'un Acte, enfin l'on m'apperçoit.
Je me léve, on me rend le salut qu'on reçoit ;
Cela fait un coup de théâtre.

LE GENIE.

Et la piece ?

LE PETIT MAITRE.

Elle va son train & moi le mien.

LE GENIE.

Sans qu'elle vous occupe en rien ?
Car vous n'êtes pas homme à prendre la fatigue
D'entrer dans des détails, & découvrir l'intrigue.

LE PETIT-MAITRE.

L'intrigue ! ah palsambleu, l'auteur peut arranger

La sienne pour le mieux. J'ai la mienne à songer.
Avant qn'on soit au fait des nouvelles courantes,
Que l'on ait décliné vingt femmes différentes,
A qui de loge en loge on va faire sa cour,
Et qu'on ait au foyer été faire son tour,
La Piece est aux abois, le dernier Acte expire.

LE GENIE.

Et vous jugez alors....

LE PETIT-MAITRE.

Définitivement.

LE GENIE.

Mais encor que pouvez-vous dire?

LE PETIT-MAITRE.

Ma décision roule alternativement
Sur ces deux mots.

LE GENIE.

Qui sont?

LE PETIT MAITRE.

Divin, ou déteſtable,
Et souvent le derniert est le plus véritable.

LE GENIE.

Ah! je vous reconnois pour être d'un pays,
Où d'abord on sçait tout, sans avoir rien appris.

De La Chaussée.

THEATRE.

Frondeurs des Pieces de Théâtre. Portrait de certains chefs de cabale qui s'érigent en maîtres pour censurer toute Piece nouvelle.

VALERE.

Aux Spectacles sur tout, il faut voir le crédit
De ses décisions, * le poids de ce qu'il dit:
Il faut l'entendre après une piéce nouvelle;
Il regne, on l'environne, il prononce sur
elle;
Et son autorité, malgré les protecteurs,
Pulverise l'ouvrage & les admirateurs,

ARISTE.

Mais vous le condamnez en croyant le défendre:
Est-ce-ce bien là l'emploi qu'un bon esprit doit
prendre?
L'Orateur des foyers & des mauvais propos!
Quels titres sont les siens? l'insolence & des
mots,
Les aplaudissemens, le respect idolâtre
D'un essain d'étourdis, chenilles du Théatre,

* *Il parle d'un de ces frondeurs.*

Et qui venant toujours grossir le Tribunal
Du Bavard imposant qui dit le plus de mal,
Vont sémer d'après lui l'ignoble parodie
Sur les fruits des talens & des dons du Génie.
Cette audace, d'ailleurs, cette présomption
Qui prétend tout ranger à sa décision,
Est d'un fat ignorant la marque la plus sure:
L'homme éclairé suspend l'éloge & la censure,
Il sçait que sur les Arts, les esprits & les gouts,
Le jugement d'un seul n'est point la loi de tous,
Qu'attendre est pour juger la regle la meilleure,
Et que l'arrêt public est le seul qui demeure.

Acte 4. du Mechant de Gresset.

FIN.

